

SOLDATS PERSES.

(RESTAURATION D'APRÈS DES BAS-RELIEFS DE PERSÉPOLIS.)

BIBLIOTHÈQUE

DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

HISTOIRES D'HÉRODOTE

GRECS, PERSES

ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L. C. COLOMB

257803

TROISIÈME SÉRIE

POLYMNIE — URANIE — CALLIOPE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

Droits de propriété et de traduction réservés

Imprimeries réunies, A.

LIVRE SEPTIÈME

POLYMNIE



POLYMNIE (STATUE ANTIQUE).

HISTOIRES

D'HÉRODOTE

LIVRE SEPTIÈME

Polymnie

Quand le message concernant la bataille de Marathon parvint à Darius, déjà vivement irrité contre les Athéniens à cause de l'incendie de Sardes, il ressentit un surcroît de colère et n'en fut que plus empressé de porter la guerre en Grèce. Il dépêcha aussitôt des envoyés aux villes pour qu'elles eussent à mettre sur pied une armée plus nombreuse que la précédente, et demanda des navires, des chevaux, des vivres, des barques. Pendant trois années, l'Asie fut en mouvement par suite de ces ordres. La quatrième année, les Egyptiens se révoltèrent contre les Perses; alors le roi, redoublant d'ardeur, se résolut à combattre à la fois les deux peuples.

Cependant une sérieuse querelle s'éleva entre les fils de Darius au sujet de la souveraineté; car, lorsque le roi part pour une expédition, il doit, selon la loi des Perses, désigner son successeur. Or Darius avait eu trois fils de sa première femme, fille de Gobryas,

et, depuis qu'il était roi, quatre autres d'Atossa, fille de Cyrus. Des premiers Artobazane était l'aîné, des derniers Xerxès. Comme ils n'étaient pas de la même mère, ils ne pouvaient tomber d'accord. Artobazane prétendait régner parce qu'il était l'aîné de toute la famille, et que, chez tous les hommes, la coutume est établie que l'aîné succède au pouvoir; Xerxès parce qu'il était fils de la fille de Cyrus, et que c'était à Cyrus que les Perses devaient leur liberté.

Darius n'avait pas encore fait connaître son sentiment, quand, en cette conjoncture, vint à Suse Démarate, fils d'Ariston, le même qui, privé à Sparte de sa royauté, s'était exilé volontairement. Cet homme, informé du différend qui s'était élevé entre les fils du roi, alla, dit-on, trouver Xerxès, et lui conseilla d'alléguer, outre les raisons qu'il avait déjà données, qu'il était né du temps que son père régnait et avait sur les Perses le pouvoir souverain, tandis qu'Artobazane avait reçu le jour quand Darius vivait dans une condition privée; qu'il n'était ni convenable, ni juste qu'un autre que lui obtînt la dignité suprême, puisque à Sparte aussi, ajouta Démarate en concluant, telle était la coutume : s'il existait des fils nés avant que leur père fût roi, et si un autre naissait après son avènement, celui-ci succédait à la royauté. Xerxès fit usage de l'argument de Démarate; Darius reconnut qu'il parlait équitablement et le désigna comme futur roi. Mais après ces incidents, durant l'année qui suivit le soulèvement de l'Égypte, il advint qu'au milieu de ses préparatifs Darius mourut, après un règne de trente-six ans.

La royauté passa donc à Xerxès. Or le jeune roi, au début de son règne, n'eut aucun empressement à marcher contre la Grèce : il réunit toutes ses forces

pour réduire l'Égypte. Mais Mardonius, cousin du roi, lui tint ce langage : « Maître, il n'est pas convenable qu'après avoir causé tant d'affliction aux Perses, les Athéniens ne reçoivent pas le châtiment dû à leurs méfaits. Toutefois achève aujourd'hui ce que tu as entre les mains; puis, quand tu auras abattu et soumis l'orgueilleuse Égypte, porte la guerre contre Athènes, afin que tu aies devant les hommes une bonne renommée, et que désormais on se garde d'envahir tes domaines. »

Il tenait ce langage par amour des entreprises nouvelles, et aussi parce qu'il désirait être gouverneur de la Grèce. A la longue, il fit si bien qu'il persuada Xerxès et lui inspira la résolution d'exécuter ses projets; au reste, d'autres circonstances survinrent et l'aidèrent à entraîner le roi. D'une part, des messagers vinrent de la Thessalie, dépêchés par les Aleuades, excitant le Perse avec une extrême ardeur contre les Grecs ; ces Aleuades étaient la famille régnante en Thessalie. D'autre part, ceux des Pisistratides qui s'étaient retirés à Suse, s'exprimaient pareillement et allaient même un peu plus loin; avec eux se trouvait l'Athénien Onomacrite, devin, qui fit un recueil des oracles de Musée. A Suse, chaque fois qu'il était admis près du roi, à qui les Pisistratides faisaient de lui un éloge pompeux, il lui récitait les oracles; s'il s'en trouvait qui présageassent malheur au barbare, il les passait sous silence. Enfin, choisissant les plus favorables, il dit qu'un Perse devait joindre par des bateaux les deux rives de l'Hellespont; puis il décrivit la marche de l'armée. Ainsi Onomacrite ne cessait pas de mettre en avant les oracles, tandis que les Pisistratides et les Aleuades, par leurs conseils, excitaient le roi.

Quand Xerxès eut résolu de marcher contre la Grèce, il commença, la seconde année après la mort de son père, par attaquer les révoltés. Il les écrasa, fit peser sur l'Égypte un joug plus dur que celui du feu roi, et la confia à son frère Achémène.

Après avoir réduit cette contrée, Xerxès, sur le point de diriger en personne l'expédition contre Athènes, convoqua une assemblée des premiers des Perses, afin de recueillir leurs avis et de leur faire connaître ses volontés. Quand ils furent tous réunis, il leur adressa ce discours : « O Perses, comme je l'ai appris des anciens, nous ne sommes jamais restés en repos depuis que, Cyrus ayant renversé Astyage, nous avons enlevé aux Mèdes la souveraineté. Mais une divinité nous guide; tout nous réussit pour le mieux. Ce qu'ont fait Cyrus et Cambyse, et Darius mon père, les nations qu'ils ont ajoutées à notre empire, qu'est-il besoin d'en parler à ceux qui ne l'ignorent pas? Pour moi, depuis que j'ai hérité du trône, je songe sans cesse à ne point demeurer au-dessous de ceux qui précédemment ont régné. Je vous ai donc rassemblés pour vous soumettre ce que j'ai dessein d'exécuter. Je m'apprête à joindre les deux rives de l'Hellespont et à faire marcher mon armée sur la Grèce, afin de punir les Athéniens de ce qu'ils ont fait aux Perses et à mon père. Vous avez vu Darius désirer ardemment de porter la guerre chez ces hommes; mais il est mort, et il ne lui a pas été donné d'accomplir sa vengeance. C'est donc à moi, au nom de mon père, au nom de tous les Perses, de ne point m'arrêter avant d'avoir pris et réduit en cendres Athènes; cette ville, la première, s'est montrée inique contre mon père et contre nous. D'une part, après avoir envahi Sardes, avec notre esclave Aristagore le Milésien, ses citoyens

en ont incendié les temples et les bois sacrés ; d'autre part, vous savez tous apparemment comment ils nous ont traités sur leur territoire, quand Datis et Artapherne y ont déployé leurs forces. Tout considéré, je trouve dans cette guerre les avantages que je vais dire. Si nous subjuguons eux et leurs voisins qui occupent la contrée du Phrygien Pélops, nous rendrons la terre persique limitrophe du ciel de Jupiter ; car le soleil ne regardera aucune contrée qui la touche, puisqu'elle sera l'unique à laquelle j'aurai réuni toutes les autres, après avoir traversé l'Europe entière. Ainsi, les peuples qui ne nous ont pas offensés, aussi bien que ceux qui sont coupables envers nous, supporteront le joug de la servitude. Vous, en faisant ce qui suit, vous me serez agréables : quand je vous indiquerai le moment où il faudra venir, que chacun de vous accoure avec ardeur ; celui qui arrivera avec la troupe la plus belle, je lui ferai les dons que dans notre patrie on estime les plus honorables. Vous connaissez maintenant mes desseins : pour qu'il ne vous semble pas que je ne prends conseil que de moi-même, je les expose devant vous, et j'exhorte ceux qui le voudront à me dire leur opinion. »

Après lui, Mardonius dit : « O maître, tu es le meilleur non seulement des Perses qui existent, mais de ceux à venir, puisque tu as exposé les idées les plus belles et les plus justes, et que tu n'entends point tolérer que les Ioniens d'Europe, que des hommes sans valeur, se rient de nous. Si, dans l'unique désir d'ajouter à notre puissance, nous tenons asservis les Saces, et les Indiens, et les Éthiopiens, et les Assyriens, et d'autres nations grandes et nombreuses qui en aucune façon n'avaient offensé les

Perses, ne serait-ce pas pour nous une honte de ne point tirer vengeance des Grecs, qui les premiers ont été iniques envers nous ? Quelle crainte nous retiendrait ? Quelle troupe considérable ? Quelles puissantes richesses ? Nous connaissons leur manière de combattre, nous connaissons la faiblesse de leurs ressources ; nous sommes maîtres de leurs enfants que nous avons soumis, ceux qui se sont établis sur notre territoire et qu'on appelle Ioniens, Eoliens, Doriens. J'ai moi-même mis ces hommes à l'épreuve, lorsque déjà, par les ordres de ton père, j'ai marché contre eux. J'ai pénétré jusqu'en Macédoine, et peu s'en est fallu que je n'atteignisse Athènes même, sans que personne fût venu à ma rencontre pour me livrer bataille. O roi, qui pourra songer à prendre les armes, à marcher à ta rencontre, quand tu auras ébranlé les troupes innombrables et tous les vaisseaux de l'Asie ? Selon moi, la politique des Grecs ne s'élèvera pas jusqu'à ce degré d'audace. Si toutefois j'étais dans l'erreur, si leur témérité les entraînait à te tenir tête, ils apprendraient que de tous les hommes nous sommes les meilleurs guerriers. »

Tous les autres Perses gardèrent le silence et n'osèrent pas émettre un avis opposé à celui du roi ; mais Artabane, fils d'Hystaspe, oncle de Xerxès et à cause de cela plus hardi, parla en ces termes : « O roi, à moins d'avoir entendu des opinions contradictoires, il n'est pas possible de se décider pour la plus salutaire. Il en est ainsi de l'or sans alliage, que l'on ne peut reconnaître par lui-même, tandis qu'en le frottant contre un autre or, on distingue quel est le plus pur. J'ai conseillé jadis à ton père, mon frère Darius, de ne point porter la guerre chez les Scythes, peuples qui n'ont de villes en aucune partie de leur

territoire; mais il ne m'écouta point. Il fit cette expédition; il en revint après avoir perdu beaucoup d'hommes vaillants. A ton tour, ô roi, tu te disposes à attaquer des guerriers beaucoup plus braves encore que les Scythes, et que l'on dit être aussi habiles sur mer que sur terre; ce qu'il y a en eux de plus redoutable, il est à propos que je te le fasse comprendre. Tu parles de joindre les deux rives de l'Hellespont et de faire marcher ton armée à travers l'Europe contre la Grèce. Mais certes il peut arriver que nous soyons vaincus soit sur terre, soit sur mer, soit même sur l'une et l'autre, car ces hommes ont la réputation d'être pleins de valeur, et il est permis de conjecturer qu'ils la méritent, puisque les seuls Athéniens ont détruit la grande armée conduite en Attique par Datis et Artapherne. Ils n'ont obtenu de succès que sur terre. Mais, s'ils venaient à livrer un combat naval, s'ils voguaient victorieux vers l'Hellespont, s'ils détachaient tes bateaux, les conséquences, ô roi, pourraient être terribles. Pour moi, ce n'est point par mes propres méditations que j'arrive à concevoir ces inquiétudes, mais à cause du désastre qui jadis a failli nous accabler, et peu s'en est fallu, quand ton père, après avoir jeté un pont sur le Bosphore de Thrace, puis un autre pont sur l'Ister, envahit la Scythie. Alors les Scythes s'efforcèrent de décider à démonter ce dernier pont ceux des Ioniens qui en avaient la garde. Si à ce moment le Milésien Histiée avait adopté l'opinion des autres tyrans et ne l'avait point contredite, c'en était fait de la puissance des Perses. N'est-ce pas une chose terrible même à entendre, que toute la puissance du roi ait dépendu d'un seul homme? Pour toi, Mardonius, cesse de tenir de vains discours sur les Grecs : ils ne méritent

pas qu'on parle d'eux avec mépris. En accusant les Grecs, tu excites le roi à leur faire la guerre; c'est le but, à ce qu'il me semble, auquel tend tout ton zèle. Puisses-tu ne pas réussir! S'il faut pourtant faire absolument la guerre à ces peuples, je le veux, mais que du moins le roi lui-même reste dans la Perse. Toi cependant, Mardonius, après que l'un et l'autre nous aurons donné nos enfants pour otages, marche à la tête de l'expédition, choisis les hommes que tu voudras emmener, prends une armée aussi nombreuse que tu le croiras nécessaire. Si tu élèves au point que tu l'annonces la fortune du roi, que mes enfants soient mis à mort, puis après eux moi-même. Si au contraire cette fortune va où je le prédis, que les tiens subissent cette peine et toi avec eux, si toutefois tu reviens. Mais si tu refuses de consentir à ces conditions, et que cependant tu commandes l'armée contre la Grèce, j'affirme alors que tel de ceux qui seront restés à Suse apprendra que Mardonius, après avoir causé aux Perses un grand malheur, aura été déchiré par les chiens et les vautours, soit sur le territoire d'Athènes, soit sur celui de Lacédémone, à moins que, plus tôt encore, dans le trajet, on ne reconnaisse contre quels hommes tu conseilles au roi d'envoyer ses troupes. »

Voilà ce que dit Artabane, et Xerxès courroucé reprit : « Artabane, tu es le frère de mon père; à cause de cela tu échapperas au châtiment que mériteraient tes paroles téméraires. Toutefois je t'inflige ce déshonneur, à toi homme sans courage et sans âme : tu ne m'accompagneras pas en Grèce, tu resteras avec les femmes à Suse; et moi, sans ta participation, j'accomplirai tout ce que j'ai promis. Je ne serais pas fils de Darius, fils d'Hystaspe, fils d'Arsame, fils

d'Ariaramne, fils de Téispe, fils de Cyrus, fils de Cambyse, fils d'Achémène, si je renonçais à punir les Athéniens, sachant d'ailleurs que dans le cas où nous nous tiendrions en repos, ils ne s'y tiendraient pas, mais qu'ils envahiraient notre contrée, comme on doit le conclure de l'initiative qu'ils ont prise quand ils ont brûlé Sardes et fait une incursion en Asie. Il est beau pour les premiers offensés de veiller les premiers à la vengeance; il est à propos que je sache si j'aurai réellement à supporter de si terribles malheurs, en attaquant ceux que Pélops le Phrygien, esclave de nos pères, a subjugués de telle sorte que jusqu'à ce jour ces hommes eux-mêmes et leur contrée ont pris et portent le nom de celui qui les avait vaincus. »

Tels furent les discours prononcés en cette assemblée; vint ensuite la nuit, et l'opinion d'Artabane troubla Xerxès; il réfléchit pendant ces heures qui portent conseil, et conclut qu'il n'avait que faire d'attaquer la Grèce; comme il avait embrassé ce parti, il s'endormit. Or, dans son sommeil, il eut cette vision, à ce que rapportent les Perses : Il lui sembla qu'un homme grand et beau, se tenant auprès de lui, disait : « Changes-tu de dessein, ô Perse, renonces-tu à conduire une expédition contre la Grèce? Tu as tort de changer d'avis; nul ne sera d'accord avec toi; exécute donc ce que tu as décidé pendant le jour. » Il parut à Xerxès qu'après avoir dit ces mots, l'homme s'envola.

Quand le jour brilla, il ne tint aucun compte de ce songe, il réunit les mêmes Perses que la veille et il leur parla en ces termes : « O Perses, ayez pour moi de l'indulgence si vous me voyez versatile en mes desseins. Lorsque j'ai entendu l'opinion d'Artabane,

soudain ma jeunesse a bouillonné, au point que j'ai laissé échapper contre un homme avancé en âge des paroles plus injurieuses qu'il ne convenait. Aujourd'hui, je suivrai son conseil; puisque je ne veux plus attaquer la Grèce, tenez-vous en repos. » Les Perses, après l'avoir entendu, se prosternèrent remplis de joie.

Pendant la nuit, le même songe, s'étant placé au-dessus de Xerxès endormi, lui adressa ces mots : « O fils de Darius, quoi ! tu as déjà déclaré aux Perses que tu renonçais à la guerre et tu n'as pas tenu compte de mes paroles? Sache bien que, si tu n'entreprends point sans retard cette expédition, de même qu'en un instant tu es devenu grand et puissant au loin, de même, aussi rapidement, tu seras abaissé. »

Xerxès, épouvanté de ce songe, sauta hors de son lit et envoya un messager appeler Artabane. Celui-ci accourut, et le roi lui dit : « Artabane, je n'étais pas en mon bon sens quand je t'ai adressé des paroles offensantes; il ne m'a pas fallu longtemps pour m'en repentir; j'ai reconnu que tu m'avais suggéré ce qu'il y a réellement à faire. Eh bien ! après m'y être décidé, je ne suis plus maître de l'exécution; en effet, depuis que je me suis rangé à ton opinion, un songe m'apparaît pour me blâmer d'agir de la sorte. A l'instant il me quitte, non sans m'avoir menacé; or, si c'est un dieu qui l'envoie, pour que ce soit une joie que nous portions la guerre en Grèce, ce songe voltigera pareillement autour de toi et te donnera les ordres qu'il me donne. Je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi, pourvu que tu prennes l'appareil de la royauté, que, revêtu du costume royal, tu viennes t'asseoir sur mon trône, et qu'ensuite tu t'endormes sur ma couche. »

Xerxès fit cette proposition, et Artabane d'abord ne lui obéit pas, se trouvant indigne de s'asseoir sur le trône royal; enfin, comme il y était forcé, il fit ce que le roi lui commandait; mais préalablement il tint ce discours : « Le chagrin ne m'a pas autant mordu, ô roi, lorsque j'ai entendu de toi des paroles outrageantes, que lorsque je t'ai vu préférer l'opinion la plus dangereuse pour toi-même et pour les Perses. Maintenant donc, depuis que tu es revenu au meilleur avis, tu dis que parce que tu renonces à l'expédition contre la Grèce, un songe vient auprès de toi, messager de quelque divinité, et ne te permet pas de suspendre tes armements. Mais, ô mon fils, il n'y a là rien de divin. Car les songes qui errent vainement parmi les mortels sont ce que je vais t'apprendre, moi qui suis plus âgé que toi d'un grand nombre d'années; ces visions pendant le sommeil sont habituellement vaines lorsqu'elles se rapportent aux affaires dont on s'est occupé durant le jour. Or, pendant les journées qui ont précédé ton songe, nous n'avons pas eu d'autre pensée que cette grande expédition. Mais si ce songe n'est pas comme je l'explique, s'il participe en quelque chose de la divinité, tu m'en as parlé en homme comprenant ce qu'il faut faire : qu'il m'apparaisse donc aussi, qu'il me donne les mêmes ordres qu'à toi. Toutefois, à supposer qu'il ait véritablement le dessein de m'apparaître, il ne le fera pas plus si je prends ton costume que si je garde le mien, si je dors sur ta couche que si je m'étends sur la mienne. Car, quel que soit celui qui t'a visité pendant ton sommeil, il n'est pas tellement simple, qu'en me voyant il me prenne pour toi et qu'il soit trompé par tes vêtements. Or, s'il ne me juge pas digne d'une apparition, n'importe sous quel costume,

il est bon, en ce cas, d'apprendre s'il t'ira trouver. Car s'il continue de se placer auprès de toi, je le déclarerai moi-même un être divin. As-tu résolu que nous en fassions l'épreuve? N'y veux-tu rien changer? faut-il que je dorme sur ta couche? Soit, quand je t'aurai obéi, qu'il m'apparaisse aussi à moi; jusque-là je conserverai mon opinion. »

Artabane revêtit donc le costume royal, s'assit sur le trône et se mit au lit; alors le même songe qui avait visité Xerxès arriva, se tint au-dessus de sa tête et lui dit : « C'est donc toi qui dissuades Xerxès de porter la guerre en Grèce, comme si le soin de sa personne t'était commis? Mais ni à l'avenir ni dans le moment actuel tu ne réussiras à détourner ce qui doit advenir. Ce que Xerxès est destiné à souffrir, s'il désobéit, lui a été révélé à lui-même. »

Telles furent les menaces qu'Artabane crut entendre du songe, qui, tout en parlant, faisait mine de vouloir lui brûler les yeux avec un fer rouge. Il jeta un grand cri, s'élança de sa couche, alla s'asseoir auprès de Xerxès et lui raconta sa vision, puis il ajouta ces mots : « O roi, mon opinion était qu'en te tenant en repos, tu serais le plus heureux des hommes. Mais puisque une impulsion divine se manifeste, je me rends à mon tour et je change d'avis. C'est à toi maintenant de faire connaître aux Perses les messages du dieu: ordonne-leur de se conformer à tes premières injonctions et de faire leurs préparatifs. Fais en sorte de ne rien négliger pour mettre la main sur ceux qu'une divinité te livre. » Il dit, et tous les deux furent pareillement exaltés par la vision. Dès que le jour parut, Xerxès exposa l'affaire aux Perses, et Artabane, le seul qui se fût d'abord opposé à l'expédition, se mit ouvertement à la hâter.

Cependant une troisième vision apparut à Xerxès pendant son sommeil; celle-ci fut interprétée par les mages comme signifiant que tous les hommes de la terre seraient asservis au roi. La voici : il sembla à Xerxès qu'il était couronné d'un rameau d'olivier, et que la terre entière était couverte des rejetons de cet olivier, et que soudain cette couronne qui lui ceignait la tête s'était évanouie. Après avoir entendu l'interprétation des mages, chacun des Perses qui formaient l'assemblée se rendit à son gouvernement et s'employa avec zèle à l'exécution des ordres qu'il avait reçus, désirant obtenir les présents promis. Xerxès mit ainsi sur pied une armée qu'il recruta en toutes les contrées du continent.

A partir de la soumission de l'Égypte, il passa quatre années à lever des troupes et à accumuler pour elles des approvisionnements; à la fin de la cinquième année, il se mit en marche avec une immense multitude. De tous les armements que nous connaissons, celui-ci fut de beaucoup le plus considérable, tellement qu'il effaça celui de Darius contre les Scythes; celui de ces derniers, quand, poursuivant les Cimmériens, ils envahirent le territoire médique, subjuguèrent presque toute la haute Asie et s'y établirent; celui que, dit-on, firent les Atrides contre Ilion; celui des Mysiens et des Teucriens qui, antérieurement à la guerre de Troie, franchirent le Bosphore, passèrent en Europe, soumirent tous les Thraces, et descendirent au midi, d'une part jusqu'au rivage de la mer Ionienne, d'autre part jusqu'au fleuve Pénée.

Tous ces armements réunis n'équivalent pas à celui de Xerxès; car quelle est la nation de l'Asie qu'il ne conduisit pas contre la Grèce? Quel est le

cours d'eau qu'il n'ait pas épuisé pour apaiser la soif de ses soldats, hormis celui des grands fleuves? Les uns fournirent des vaisseaux, d'autres donnèrent un contingent d'hommes à pied ; chez d'autres on leva de la cavalerie ; chez d'autres on requit des barques de transport pour les chevaux, en même temps que des soldats ; chez d'autres, de longs navires pour les ponts ; chez d'autres, des vivres et encore des vaisseaux. De plus, comme, en doublant le mont Athos, on avait naguère échoué contre ses flancs, on y faisait depuis trois ans d'immenses préparatifs. Dans le port d'Éléonte de la Chersonnèse stationnait une flotte de trirèmes ; elle transporta des hommes de toutes les nations pris dans l'armée, qu'à coups de fouet on força de creuser, et qui se relevaient à tour de rôle. On leur adjoignit les peuplades qui habitaient autour du mont Athos. Deux Perses, Bubarès, fils de Mégabaze, et Artachée, fils d'Artée, dirigeaient ces travaux.

Voici comme se faisait l'excavation : Les barbares s'étaient partagé le terrain par nations, après avoir tiré une ligne droite vers la ville de Sana ; quand le fossé avait déjà une certaine profondeur, les travailleurs placés tout au fond creusaient encore, d'autres passaient la terre à mesure qu'on la retirait à ceux qui se tenaient sur un plan plus élevé, ces derniers la passaient à d'autres jusqu'à ce qu'elle arrivât à ceux d'en haut, qui l'emportaient et la dispersaient. Hormis les Phéniciens, tous eurent un double labeur, à cause des revers du fossé qui s'écroulèrent, parce qu'ils avaient donné au fond la même largeur qu'à l'ouverture. Les Phéniciens firent usage ici de la sagesse qu'ils montrent dans tous leurs travaux ; quand ils prirent la part qui leur était assignée, ils donnè-



VUE GÉNÉRALE DU MONT ATHOS. — ÉTAT ACTUEL.

rent à l'ouverture du fossé une largeur double de celle que devait avoir le fond; puis, en avançant, ils la rétrécirent toujours, de sorte que, parvenus à la profondeur prescrite, ils eurent la même largeur que les autres. Il y a en ce lieu une prairie; il s'y établit un marché où l'on mit en vente quantité de farines arrivant de l'Asie.

Quand je rapproche toutes les circonstances, je trouve que Xerxès fit creuser ce fossé par orgueil, afin de montrer sa puissance et d'en laisser un monument. Car il pouvait, sans travail, prendre les vaisseaux et les tirer à travers l'isthme; toutefois il commanda de creuser un canal où entrât l'eau de la mer, assez large pour que deux trirèmes mises en mouvement par des rames pussent y naviguer de front. A ceux mêmes qui le creusèrent il prescrivit en outre de jeter un pont de bateaux sur le fleuve Strymon.

Voilà ce qu'il fit de ce côté; d'autre part, il amassa pour les ponts des cordages de byblus et de lin blanc; il chargea les Phéniciens et les Égyptiens d'approvisionner l'armée de telle sorte que jamais ni les hommes ni les bêtes de somme n'eussent à sentir la faim en marchant sur la Grèce. Après avoir pris connaissance des localités, il commanda que l'on fît des dépôts dans les lieux où il serait le plus facile d'amener de tous les ports de l'Asie des vaisseaux marchands ou de transport. Les plus considérables furent à Leucé-Acté en Thrace, à Tyrodize chez les Périnthiens, à Dorisque, à Éion sur le Strymon, et en Macédoine.

Cependant l'armée de terre, partant de Critalle en Cappadoce, se mit en marche pour Sardes avec Xerxès; car Critalle était le lieu de réunion de toutes les forces du continent qui devaient l'accompagner. L'ar-

mée ayant passé l'Halys couvrit toute la Phrygie; en la traversant, elle parvint à Céléna, où jaillissent les sources du Méandre et d'un autre cours d'eau non moindre, qu'on appelle les Cataractes; cette rivière, naissant sur la place même de Céléna, se jette dans le Méandre. Dans cette ville, on voit suspendue la peau du silène Marsyas, lequel, disent les Phrygiens, fut écorché par Apollon.

En cette même ville, Pythius, fils d'Atys, d'origine lydienne, qui y avait attendu les Perses, accueillit comme hôtes toute l'armée du roi et Xerxès lui-même, avec la plus grande magnificence; il déclara de plus que, pour la guerre, il voulait offrir un subside. Xerxès demanda aux Perses qui l'entouraient quel était, parmi les hommes, ce Pythius qui possédait assez de richesses pour faire une telle offre. Ils répondirent : « O roi, c'est celui qui fit présent à ton père Darius du platane d'or et de la vigne d'or; et maintenant encore, après toi, il est, à notre connaissance, le premier des mortels par ses richesses. »

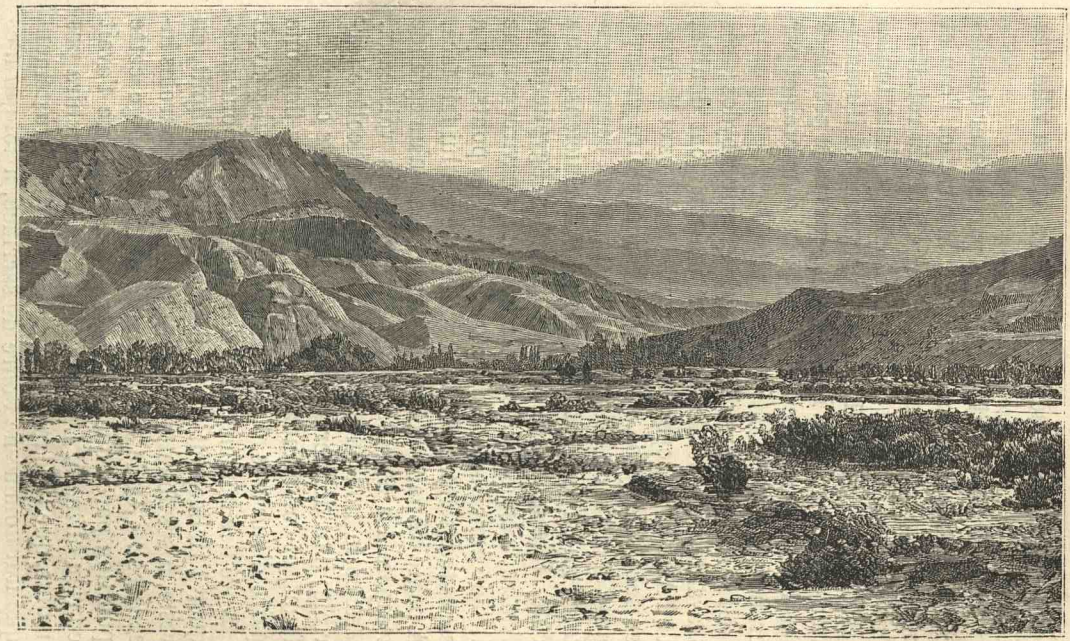
Surpris de ces paroles au dernier point, Xerxès demanda lui-même à Pythius quelles étaient ses richesses; il répondit : « O roi, je ne prétexterai pas que j'ignore ce que je possède; je le sais et je vais te l'énumérer exactement. Car, aussitôt que j'ai appris ton dessein de descendre vers la mer hellénique, j'ai résolu de te faire un présent pour subvenir aux frais de la guerre, et j'ai sondé à fond mes trésors. J'ai compté et j'ai trouvé que j'avais deux mille talents d'argent; il ne me manque que sept mille statères d'or pour que j'en aie quatre cents myriades; je t'en fais don. Pour moi, mes champs et mes esclaves me suffisent. »

Xerxès, charmé de ce discours, reprit : « O mon

hôte lydien, depuis que je suis sorti du territoire de la Perse jusqu'à ce moment, je n'ai point encore rencontré un homme, hormis toi, qui voulut accueillir comme hôtes tous les hommes de mon armée, et qui m'ait offert de contribuer de ses richesses à la guerre que j'entreprends. Mais toi, tu as fêté magnifiquement mon armée et tu m'offres un immense trésor; en échange, voici ce que je t'accorde : je te fais mon hôte et je veux compléter tes quatre millions de statères en te donnant de mes propres trésors sept mille statères, afin que tes quatre cents myriades ne soient pas en faute de sept mille, mais que la somme se trouve arrondie par moi. Possède toi-même ce que toi-même tu as acquis et sache rester toujours ce que tu es. »

Il dit : il accomplit sa promesse, puis il se porta en avant. Après avoir passé par la ville phrygienne d'Anava, et près du lac d'où l'on extrait du sel, il parvint à Colosse, grande ville de la Phrygie, où la rivière Lycus se jette dans un gouffre et disparaît sous la terre; elle reparaît à environ cinq stades de distance et tombe finalement dans le Méandre. L'armée, au sortir de Colosse, franchit les limites de la Phrygie et de la Lydie; elle traversa la ville de Cydrara, où une colonne, placée par Cyrus, indique ces limites au moyen d'une inscription.

Quand on a passé de Phrygie en Lydie, la route se divise : à gauche, elle conduit à Carie; à droite, à Sardes. Celui qui prend de ce côté est obligé de franchir le Méandre et de traverser la ville de Callatèbe, où l'on fabrique du miel avec du tamaris et du froment. Xerxès, en suivant cette route, trouva un platane qu'à cause de sa beauté il dota d'ornements d'or, et qu'il confia aux soins d'un homme de la troupe des



PLAINE DE SARDES.

immortels; le second jour, il entra dans la ville des Lydiens.

Arrivé à Sardes, il commença par envoyer des hérauts en Grèce pour demander la terre et l'eau et pour ordonner d'approvisionner la table du roi. Hormis Lacédémone et Athènes, il envoya dans toutes les villes demander la terre; voici pourquoi il renouvela cette demande : il pensa que ceux qui la première fois l'avaient refusée à Darius, la lui donneraient par crainte.

Il se disposa ensuite à marcher sur Abydos; ses travailleurs cependant avaient jeté un pont double, de l'Asie à l'Europe. Entre la ville de Sestos et Madyte, en face d'Abydos, s'élève un promontoire escarpé qui s'étend sur l'Hellespont. C'est jusqu'à ce promontoire qu'en partant d'Abydos, les Phéniciens, d'un côté, faisant usage de lin blanc, les Égyptiens, de l'autre, avec du byblus, attachèrent les navires comme il leur était prescrit et construisirent les ponts. Il y a sept stades entre Abydos et la pointe qui lui fait face. A peine les ponts étaient-ils assemblés, qu'un egrande tempête les assaillit et détacha tous les vaisseaux.

A cette nouvelle, Xerxès ressentit une colère terrible; il fit donner à l'Hellespont trois cents coups de fouet, et commanda que l'on jetât dans les flots une paire d'entraves. J'ai ouï dire de plus qu'il y avait envoyé des hommes avec des fers chauds pour marquer l'Hellespont d'une flétrissure. Il enjoignit, au reste, à ses fouetteurs de prononcer ces paroles insensées : « Onde amère, mon maître t'inflige cette punition parce que tu lui as nui quand il ne t'avait en rien offensée. Le roi Xerxès ne t'en franchira pas moins, que tu le veuilles ou non. C'est bien justement que nul homme ne t'offre de sacrifice, à toi qui n'es

qu'un fleuve trompeur et saumâtre. » Il chatia de la sorte cette mer; quant à ceux qui avaient présidé à la construction du pont, il leur fit trancher la tête.

D'autres architectes reprirent les travaux des ponts. Ils les établirent de cette manière : Ils unirent, d'une part, des vaisseaux à cinquante rames, et d'autre part, des trirèmes : trois cent soixante du côté de l'Euxin, trois cent quatorze de l'autre côté, obliquement quant à l'Euxin, droit quant à l'Hellespont, pour que son courant aidât à la tension des câbles. Ensuite, des vaisseaux joints entre eux, ils descendirent de longues ancres du côté de l'Euxin, à cause des vents qui soufflent de cette mer; du côté de l'ouest et de la mer Égée, à cause de l'Eurus et du Notus. Ils laissèrent des ouvertures navigables en trois endroits des deux lignes de vaisseaux et de trirèmes, afin que l'on pût voguer en barques légères, soit pour entrer dans l'Euxin, soit pour en sortir. Cela fait, ils tendirent d'une rive à l'autre, au moyen de cabestans, des câbles tressés de deux cordes de lin et de quatre de byblus, toutes réunies, et non plus séparément soit de lin soit de byblus. Ces cordes étaient toutes de la même grosseur et également belles; mais, proportion gardée, celles de lin étaient plus solides, chaque coudée pesant un talent. Lorsque les vaisseaux furent affermis, on scia des poutres, égales en longueur à la largeur des ponts, et on les posa en ordre sur les câbles tendus; après les avoir placées sans interstices, on les lia les unes aux autres; ensuite on apporta des planches que l'on ajusta sur les poutres, et au-dessus desquelles on répandit de la terre; finalement on battit cette terre, et, des deux côtés, on éleva des parapets, afin d'éviter que les bêtes de

somme et les chevaux fussent effarouchés en voyant la mer au-dessous d'eux.

Quand les travaux des ponts furent achevés, ainsi que ceux du mont Athos, et les deux môles à l'entrée et à la sortie du canal, qu'on avait élevés pour prévenir l'ensablement de ses ouvertures ; quand on apprit au roi que le canal était praticable, l'armée, qui avait hiverné à Sardes, et qui était préparée pour quitter cette ville au printemps, se mit en marche et prit la route d'Abydos. Comme elle s'ébranlait, le soleil, quittant son siége dans le ciel, disparut, quoiqu'il n'y eût point de nuages et que l'air fût serein ; la nuit vint à la place du jour. Xerxès le vit et en fut saisi d'inquiétude ; il interrogea les mages pour savoir ce que signifiait ce prodige. Les mages déclarèrent qu'il présageait aux Grecs la destruction de leurs cités, ajoutant que le soleil annonçait l'avenir aux Grecs, et la lune aux Perses. Xerxès, tout joyeux de leur réponse, poussa en avant.

Il remettait l'armée en mouvement, quand Pythius le Lydien, effrayé du signe du ciel, et encouragé par les présents que lui avait faits le roi, le vint trouver, et lui dit : « O maître ! je voudrais obtenir de toi une faveur qui te coûtera bien peu, si tu me l'accordes, et qui pour moi est d'une importance extrême. » Xerxès lui promit de lui être agréable, et lui ordonna de déclarer ce qu'il désirait. L'autre s'enhardit encore, et reprit : « O maître ! j'ai cinq fils, et tous partent avec toi pour la Grèce ; ô roi ! aie donc compassion de moi-même et de mon grand âge ; congédie de l'armée l'un de mes fils, l'aîné, qui prendra soin de moi et de mes trésors ; emmène les quatre autres, et puisses-tu revenir après avoir accompli tes desseins ! »

Xerxès, vivement courroucé, repartit : « O méchant homme! tu as osé, à moi, au moment où je pars moi-même pour la Grèce, où j'emmène mes fils, mes frères, mes proches, mes amis, tu as osé faire mention de ton fils, toi, mon esclave, dont le devoir serait de me suivre? Lorsque tu as fait des actions qui m'ont été agréables, tu n'as pu te glorifier d'avoir surpassé le roi en générosité. Puisque ensuite tu as tourné à l'extrême impudence, tu en recueilleras le prix, moins cependant que tu ne mérites : ton hospitalité te sauve, toi et quatre de tes fils; tu seras puni par la mort d'un seul, de celui à qui tu es trop attaché. » Il dit, et soudain il donna l'ordre à ceux dont c'était l'office de s'emparer de l'aîné des fils de Pythius, de le fendre en deux moitiés, d'exposer l'une à droite de la route, l'autre à gauche, et de faire défiler entre elles toute l'armée.

BIBLIOTECA MINISTERULUI INSTRUCȚIUNEI PUBLICE

On lui obéit; l'armée défila entre les deux moitiés du corps. Les porteurs de bagages et les bêtes de somme ouvraient la marche; venaient ensuite des troupes de toutes les nations, pêle-mêle, indistinctement. Ces troupes formaient un peu plus de la moitié de l'armée; après quoi on laissait un intervalle assez grand pour qu'elle ne se confondît point avec les rangs où était le roi. A la tête de ceux-ci s'avançaient mille cavaliers choisis parmi tous les Perses, puis mille porte-lances pareillement d'élite, tournant en bas la pointe de leurs javelines, puis les dix chevaux sacrés niséens, comme on les appelle, magnifiquement ornés. On nomme ces chevaux niséens; une vaste plaine de la Médie a le nom de Niséenne : or cette plaine nourrit de grands chevaux. Derrière les dix chevaux sacrés roulait le char de Jupiter, traîné par huit chevaux blancs, et derrière ceux-ci un

écuyer à pied tenait les rênes, car nul des mortels ne montait sur le siège. A sa suite venait Xerxès lui-même sur un char attelé de chevaux niséens. A côté marchait un écuyer dont le nom était Patiramphès, fils d'Otanès, homme de la Perse.

Xerxès sortit de Sardes dans cet ordre, et il passait, quand l'envie lui en prenait, de son char à une voiture de voyage; derrière lui marchaient les porte-lances les plus braves et les mieux nés de la Perse, tenant leurs javelines la pointe en l'air, puis mille autres cavaliers d'élite, puis dix mille hommes choisis parmi le reste des Perses. Ceux-ci étaient des fantassins, et dans ce nombre, mille, au lieu de fer au bas de la lance, portaient des grenades d'or, et ils entouraient les autres, et les neuf mille ainsi enfermés avaient des grenades d'argent. Ceux aussi qui tournaient en bas les pointes de leurs javelines avaient des grenades d'or, et les plus voisins de Xerxès, des pommes d'or. Après ces dix mille venaient dix mille cavaliers perses, laissant derrière eux un intervalle de deux stades; enfin le reste des troupes s'avançait confusément.

L'armée, au sortir de la Lydie, prit la route qui conduit au fleuve Caïque et à la Mysie; elle passa le Caïque, laissant à gauche la montagne de Cane, et traversa la ville d'Atarnée en se dirigeant sur Carine. En quittant cette dernière ville, elle franchit la plaine de Thèbes et traversa Atramyttie, puis Antandre la Pélasgienne. Prenant ensuite à droite de l'Ida, elle entra sur le territoire d'Ilion, et d'abord, comme elle s'arrêta la nuit au pied de l'Ida, des coups de foudre, des trombes l'assaillirent, et en ce lieu même il périt un grand nombre d'hommes.

L'armée arriva sur le Scamandre; ce fut, depuis sa

sortie de Sardes, le premier fleuve qu'elle rencontra dont le courant ne suffit pas à abreuver les hommes et le bétail. Là, Xerxès voulut monter à la Pergame de Priam pour la contempler. Après l'avoir vue et s'être fait raconter ce qui la concernait, il sacrifia mille bœufs à Minerve d'Ilion, et les mages firent des libations aux héros. La nuit suivante, l'armée fut frappée d'une terreur panique; elle partit dès la pointe du jour, côtoyant à gauche Rhétie, Ophrynie et Dardanus, qui est limitrophe d'Abydos et à droite les Gergithes-Teucriens.

Sur le territoire d'Abydos, Xerxès voulut voir toute l'armée. Ceux d'Abydos, par l'ordre du roi, avaient d'avance construit sur un tertre, en un lieu commode, une plate-forme de pierre blanche. Comme il y était assis, jetant les yeux sur le rivage, il contempla avec admiration l'armée de terre et la flotte. Après en avoir rassasié ses regards, le désir lui vint de jouir du spectacle d'une bataille navale; on la livra; les Phéniciens, ceux de Sidon, remportèrent la victoire; le roi fut ravi du combat et de l'armée.

Comme il voyait l'Hellespont couvert de ses vaisseaux, et tous les rivages, tous les champs d'Abydos remplis d'hommes, Xerxès se déclara heureux; après cela il se prit à pleurer.

Artabane, son oncle paternel, l'observait; c'était lui qui précédemment avait, en toute liberté, donné son opinion et dissuadé Xerxès de porter la guerre en Grèce; ce même homme donc l'ayant vu pleurer lui tint ce langage : « O roi! comme maintenant et tout à l'heure, tu as fait des choses différentes! après t'être estimé heureux, voilà que tu pleures? » L'autre répondit : « Il est vrai qu'il m'est venu une pitié au cœur, ayant calculé combien est brève toute exis-

tence humaine, puisque, de tous ceux-là, qui sont si nombreux, nul dans cent ans ne survivra. » Artabane, reprenant, dit : « Ce n'est pas là ce qu'il y a dans la vie de plus déplorable ; car, malgré sa brièveté, il n'est point d'homme tellement heureux que, pour un motif ou pour un autre, il n'ait souhaité, non une fois, mais souvent, de mourir plutôt que de vivre. Cette vie si courte, les maladies qui la troublent, les calamités qui surviennent, la font paraître longue. Ainsi, la mort, à cause de l'amertume de la vie, est pour l'homme le refuge le plus désirable, et la divinité, qui nous fait goûter quelque douceur à vivre, n'en est que plus cruelle. »

Xerxès reprit : « Laissons là cet entretien sur l'existence humaine : elle est bien ce que tu la décris ; mais, quand nous avons dans les mains une fortune si prospère, ne réveillons pas le souvenir des maux qui l'accompagnent. Dis-moi maintenant, si cette vision nocturne n'avait pas été aussi claire pour toi, aurais-tu continué, selon ton ancienne opinion, à me détourner d'une guerre avec les Grecs, ou bien aurais-tu changé d'avis? Parle ; réponds-moi sincèrement. » L'autre répliqua : « Puisse la vision que tu as eue en songe être suivie des succès que nous désirons tous les deux ! Pour moi, je suis encore rempli de crainte, et je ne puis recouvrer ma tranquillité d'esprit ; je passe en revue beaucoup de choses, et j'en remarque deux qui surtout te seront contraires.

Xerxès, à ces mots, répondit : « Cruel homme ! quelles sont donc ces deux choses que tu déclares m'être si contraires? Cette armée te semble-t-elle trop peu nombreuse? Celle des Grecs, à ton avis, le sera-t-elle davantage? ou bien notre flotte cèdera-t-elle à la leur? ou bien enfin, sur terre et sur mer, serons-

nous les plus faibles? Si nos forces te paraissent insuffisantes, mettons au plus vite une seconde armée en campagne.

« O roi ! répondit Artabane, ce n'est point à cette armée, ce n'est point à cette flotte nombreuse que peut trouver à reprendre quiconque est doué d'intelligence. Si tu les augmentais, ces deux choses qui, selon moi, te sont contraires, le seraient plus encore. Ces deux choses sont la terre et la mer ; car il n'y a pas, du moins je le crois, de rade sur les côtes qui puisse, une tempête éclatant, suffire à recevoir et à sauver tes vaisseaux. Et certes ce n'est pas un seul abri qu'il nous faudrait; il serait nécessaire qu'il y en eût tout le long du continent que tu vas côtoyer. Voilà pour l'une de ces deux choses : écoute ce que j'ai à te dire de la seconde. La terre est ton ennemie de cette manière : elle te sera d'autant plus hostile, que tu avanceras plus loin; elle te trompera toujours; elle t'attirera de plus en plus; car l'homme est insatiable de succès. Quand même nul ne s'opposerait à ta marche, longueur de chemin et longueur de temps engendreront la famine. »

Xerxès reprit en ces termes : « Artabane, réprime tes inquiétudes et n'envisage pas tout du même point de vue. En effet, si en toute affaire tu voulais considérer pareillement tout ce qui peut survenir, tu ne ferais jamais rien. Mieux vaut, ayant tout osé, souffrir la moitié des maux possibles, que de ne rien souffrir parce que l'on a eu grande crainte de tout. Le succès aime ceux qui agissent résolument, et d'ordinaire il leur arrive; mais il évite ceux qui examinent toute chose et perdent leur temps. Tu vois où est parvenue la fortune des Perses : si les rois qui m'ont précédé avaient eu les mêmes opinions

que toi, tu n'aurais jamais vu la Perse monter à ce degré de puissance; ses rois l'y ont élevée en affrontant les hasards. Nous donc, imitant nos devanciers, nous nous mettons en marche, par la plus belle saison de l'année, et, après avoir subjugué l'Europe, nous reviendrons sans avoir rencontré la famine et sans avoir nulle part rien souffert de désastreux. Premièrement, nous ne nous avançons qu'en transportant des approvisionnements considérables; en second lieu, nous prendrons les vivres de toutes les peuplades dont nous envahirons le territoire, car nous faisons la guerre non à des nomades, mais à des cultivateurs. »

Artabane repartit : « O roi, puisque tu ne redoutes rien, reçois encore un conseil. Cyrus, fils de Cambyse, a soumis tous les Ioniens, moins Athènes, et les a rendus tributaires des Perses. Je t'engage à n'emmener sous aucun prétexte ces hommes contre leurs pères; sans eux nous sommes capables de l'emporter sur nos ennemis. Certes, en te suivant, il faut qu'ils soient ou les plus pervers des mortels s'ils asservissent leur métropole, ou les plus justes s'ils l'affranchissent. Pervers, nous n'en tirerons pas grand avantage; justes, ils peuvent nuire à ton armée. »

Xerxès à son tour reprit : « Artabane, tu es surtout dans l'erreur quand tu crains que les Ioniens ne nous trahissent. Ils ont fait leurs preuves; tu en as été témoin, comme tous ceux qui, avec Darius, ont pris part à la guerre scythique, lorsqu'il ne tenait qu'à eux de perdre ou de sauver l'armée des Perses. Ils ont alors montré leur fidélité, et non de la perfidie. En outre, comme ils ont laissé dans notre pays leurs femmes, leurs enfants, leurs richesses, il n'y a pas à penser qu'ils puissent faire quelque nouvelle entre-

prise. Ne crains donc rien de ce côté, aie bon courage, conserve ma maison et mon autorité; car à toi seul entre tous je confie mon sceptre. »

Ayant après cet entretien renvoyé Artabane à Suse, Xerxès manda de nouveau les plus considérables des Perses; lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit : « O Perses, je vous ai réunis pour vous recommander de déployer votre valeur et de ne point ternir les anciens exploits de nos concitoyens. Je vous conjure donc de consacrer à cette guerre tous les efforts dont vous êtes capables, car je suis informé que nous aurons à combattre des hommes intrépides, et, si nous l'emportons sur eux, il n'existe plus nulle part chez les humains d'armée qui puisse nous tenir tête. Maintenant passons la mer, après avoir prié les dieux à qui appartient la Perse. »

Toute cette journée fut employée aux préparatifs du passage; le lendemain, ils attendaient avec impatience le lever du soleil, brûlant sur le pont divers parfums et jonchant la route de rameaux de tamaris. A ses premiers rayons, Xerxès fit des libations dans la mer avec une coupe d'or, et en même temps il la pria pour que nul accident n'advînt qui pût l'empêcher de subjuguer l'Europe. Sa prière achevée, il lança la coupe dans l'Hellespont, avec un cratère d'or et le glaive perse qu'ils appellent cimeterre. Je ne puis décider avec certitude s'il jeta ces objets dans la mer parce qu'il les avait consacrés au soleil, ou parce qu'il s'était repenti d'avoir fustigé l'Hellespont, et qu'en expiation il faisait des présents à ses vagues.

Cela fait, le défilé commença; sur le pont du côté de l'Euxin passèrent toute l'infanterie et la cavalerie; sur celui du côté de la mer Egée, les bêtes de somme

et le train des serviteurs. Les dix mille Perses, tous couronnés, ouvraient la marche; venait ensuite la troupe confuse de toutes les nations; ceux-ci employèrent toute cette journée. Le lendemain, passèrent d'abord les cavaliers, puis ceux qui tenaient baissé le fer de leurs lances : ceux-ci pareillement étaient couronnés; puis venaient les chevaux sacrés et le char sacré, et Xerxès lui-même, et les porte-lances, et les mille cavaliers, et après ces derniers le reste de l'armée. En même temps les vaisseaux transportaient leur chargement sur la rive opposée; j'ai aussi ouï dire que le roi passa le dernier de tous.

Xerxès, arrivé en Europe, contempla son armée qui marchait sous les coups de fouet; elle défila sept jours et sept nuits, sans interruption. Alors, dit-on, comme Xerxès avait déjà traversé le détroit, un Hellespontin s'écria : « O Jupiter, pourquoi sous la figure d'un homme de la Perse, et au lieu de ton nom ayant pris le nom de Xerxès, veux-tu bouleverser la Grèce et conduis-tu contre elle tous les humains? car tu pouvais le faire sans eux. »

Xerxès alors se porta en avant et avec lui l'armée de terre; l'armée navale naviguait près des côtes, tournant la poupe à l'infanterie, car elle voguait vers l'ouest pour retourner au cap de Sarpédon, où il lui était prescrit de stationner, tandis que sur le continent des troupes traversaient la Chersonnèse en se portant à l'est, ayant à droite la tombe d'Hellé, fille d'Athamas, à gauche la ville de Cardia, et passant au milieu d'une autre ville dont il se trouve que le nom est Agora. De là, tournant le golfe Mélas, elle arriva au fleuve Mélas, où l'eau, loin de suffire pour l'armée manqua; elle franchit ce fleuve de qui le golfe prend son nom, puis elle rebroussa vers l'ouest et atteignit

Dorisque, au delà de la ville éolienne d'Énos et du lac Stentoris.

Dorisque est une plage et une vaste plaine de la Thrace, à travers laquelle coule le grand fleuve Hébrus. Un fort royal y a été bâti; il porte aussi le nom de Dorisque et, sous Darius, une garnison l'occupait, depuis son expédition contre les Scythes. Ce lieu parut convenable à Xerxès pour organiser son armée et pour en faire le dénombrement; en conséquence, il y procéda. A ce moment toute la flotte étant arrivée à Dorisque, les chefs, sur l'ordre de Xerxès, se rendirent au rivage le plus proche, où sont situées les villes samothraciennes de Sala et Zona, et que termine le célèbre promontoire de Serrhium. Ce territoire appartenait jadis aux Ciconiens. Les Perses y descendirent, tirèrent les navires et les mirent à sec sur la grève, tandis qu'à Dorisque même le roi faisait le dénombrement de l'armée.

Combien chaque nation présenta-t-elle de troupes à ce dénombrement? Je ne puis le dire avec exactitude, car nul des hommes ne l'a dit. Le total de l'armée de terre monta à dix-sept cent mille; on le supputa comme il suit : On rassembla sur un point dix mille hommes, en les serrant le plus que l'on put; autour d'eux, on traça un cercle; ce cercle tracé, les dix mille hommes en sortirent, et sur le cercle même on bâtit un mur à hauteur d'appui. Lorsqu'on l'eut terminé, on fit entrer dans l'enceinte une autre troupe, et l'on continua jusqu'à ce que, de cette manière, tous les hommes fussent comptés; leur dénombrement fini, on les organisa par nations.

Les généraux en chef de toutes ces troupes étaient Mardonius, fils de Gobryas; Tritantechme, fils d'Artabane, qui avait conseillé de ne point attaquer la

Grèce; Smerdomine, fils d'Otanès (ces deux derniers fils de frères de Darius et cousins de Xerxès); Masiste, fils de Darius et d'Atossa ; Gergis, fils d'Arize, et Mégabyse, fils de Zopyre.

Voilà les noms des généraux en chef de toute l'armée de terre, moins les dix mille. Hydarne, fils d'Hydarne, commandait ces dix mille, l'élite des Perses, qu'on appelait immortels pour le motif que je vais dire. Si l'un d'eux, mort ou malade, manquait, on en choisissait un autre; ils n'étaient jamais plus de dix mille, jamais moins; leur ajustement surpassait en éclat celui du reste des troupes, et ils étaient les plus vaillants. Équipés comme je l'ai décrit, ils se distinguaient par la profusion de leurs ornements d'or; ils emmenaient des chariots de voyage qui transportaient leur nombreux domestique, tout cela richement paré; des chameaux et des bêtes de somme étaient chargés de leurs provisions, indépendantes de celles des autres corps.

Toutes ces nations ont des cavaliers; toutefois elles n'en fournirent point toutes, mais seulement celles que je vais dire : les Perses d'abord, cavalerie équipée comme l'infanterie, sauf que quelques hommes portaient sur leur tête des lames de fer ou d'airain.

Il existe certains nomades appelés Sagarties, de race et de langage persique; ils avaient fourni huit mille chevaux ; ces hommes dédaignent les armes d'airain ou de fer, hormis le glaive ; ils se servent de cordes de cuir tressées, avec lesquelles, pleins de confiance, ils vont à la guerre. Voici comme ils combattent : Quand la mêlée est engagée, ils lancent leur corde, dont l'extrémité est un filet, et, homme ou cheval, celui sur qui elle tombe, ils l'attirent à eux, ainsi enlacé, et le font périr; telle est leur manière

de combattre, et ils étaient incorporés avec les Perses.

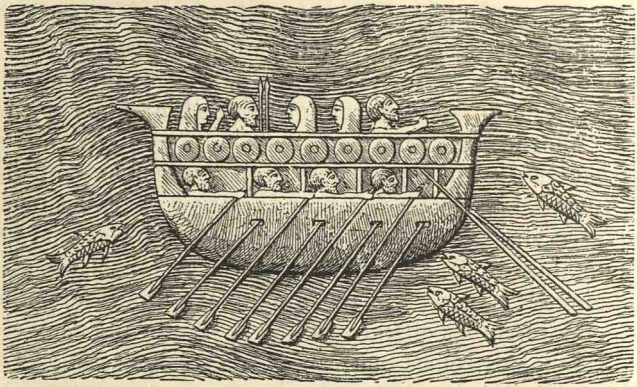
Les cavaliers mèdes étaient équipés comme l'infanterie ; les Cissiens pareillement. Les Indiens aussi, et de plus ils se servaient tant de chevaux de selle que de chars attelés de chevaux ou d'ânes sauvages. Les cavaliers bactriens avaient aussi l'équipement de l'infanterie; les Caspiens de même, les Libyens de même, mais tous ces derniers combattaient sur des chars de guerre. Les Caspires, les Paricanes, les Arabes, cavalerie équipée comme l'infanterie, sauf que tous ces derniers montaient des chameaux ne le cédant en rien aux chevaux pour la vitesse.

Telles étaient les seules nations qui eussent fourni de la cavalerie; le nombre des chevaux s'élevait à quatre-vingt mille, outre les chameaux et les chars; ils étaient organisés par nations, et les Arabes marchaient les derniers, car, comme les chevaux ne peuvent souffrir les chameaux, on avait relégué ceux-ci aux rangs extrêmes pour qu'ils n'effarouchassent pas la cavalerie.

Les généraux de la cavalerie étaient Harmamithre et Tithée, fils de Datis; le troisième, qui partageait avec eux le commandement, Pharnuche, était resté malade à Sardes. Car, comme il sortait de cette ville, il lui arriva cet accident : un chien se jeta sous les pieds de son cheval; l'animal surpris fut effarouché et se cabra; Pharnuche tomba, vomit le sang, et de sa chute résulta la phtisie. Ses serviteurs firent subir au cheval le châtiment qu'il ordonna; ils le menèrent au lieu même où il avait renversé son maître, et lui coupèrent les jambes au genou. Ainsi Pharnuche fut privé du commandement.

Le nombre des trirèmes montait à douze cents; voici ceux qui les avaient fournies : les Phéniciens

et les Syriens de la Palestine, trois cents ; les hommes avaient des casques faits à peu près comme ceux des Grecs, des cuirasses de lin, des boucliers sans bordure, des épieux. Les Égyptiens, deux cents vaisseaux ; ils avaient pour équipement des casques à mailles, des boucliers bombés à large bordure, des piques de



GALÈRE PHÉNICIENNE, BATIMENT DE TRANSPORT.
(D'APRÈS UN BAS-RELIEF.)

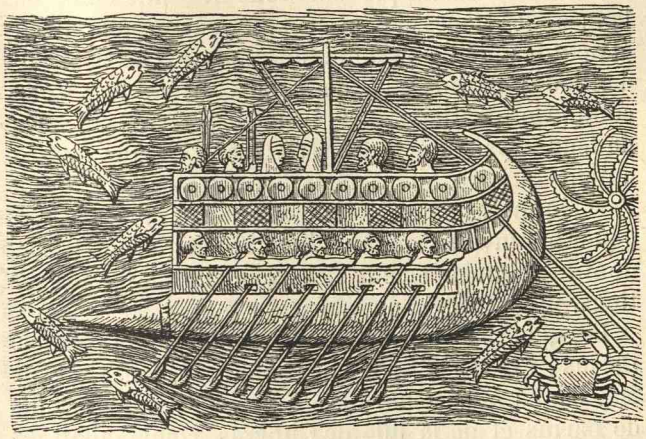
combat naval, de grandes haches d'armes; la plupart portaient des cuirasses et de longs glaives : tel était leur équipement.

Les Cypriens, cent cinquante vaisseaux; équipement : les rois avaient autour de la tête des mitres enroulées; la foule portait des tuniques, et, du reste, était armée comme les Grecs.

Les Ciliciens, cent vaisseaux; ils portaient des casques propres à leur contrée, de petits boucliers en peau de bœuf non préparée, et des tuniques de laine; ils avaient chacun deux épieux et un glaive fait à peu près comme celui des Égyptiens. Les Pamphy-

liens, trente vaisseaux ; équipement semblable à celui des Grecs.

Les Lyciens, cinquante vaisseaux; ils avaient pour équipement des cuirasses, des cnémides, des arcs de cornouiller, des flèches de roseau sans plume, et des épieux ; des peaux de chèvres pendaient de leurs



GALÈRE PHÉNICIENNE, BATIMENT DE GUERRE.
(D'APRÈS UN BAS-RELIEF.)

épaules; sur leurs têtes ils portaient des couronnes de plumes; enfin, ils se servaient de glaives et de faux.

Les Doriens de l'Asie, trente vaisseaux; ils étaient originaires du Péloponèse et portaient les mêmes armes que les Grecs. Les Cauniens, soixante-dix vaisseaux; équipés d'ailleurs comme les Grecs, ils se servaient de glaives et de faux.

Les Ioniens, cent vaisseaux; équipement semblable à celui des Grecs.

Les insulaires, dix-sept vaisseaux; équipement hellénique. Les Éoliens, soixante vaisseaux; équipe-

ment semblable à celui des Grecs. Les Hellespontins et les colons de l'Euxin, tous colons des Doriens et des Ioniens, cent vaisseaux; équipement hellénique. Des Hellespontins ceux d'Abydos étaient exceptés, car le roi avait prescrit à ces derniers de rester sur leur territoire pour garder les ponts.

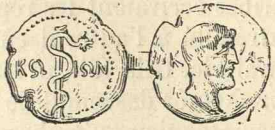
On avait embarqué sur tous les vaisseaux des Perses, des Mèdes et des Saces; les navires phéniciens étaient les meilleurs de la flotte, et ceux de Sidon les meilleurs parmi les Phéniciens. Ils avaient tous, comme les contingents de l'armée de terre, des chefs de leur pays. On en comptait, pour chaque nation, autant que de cités, mais ils faisaient partie de l'armée moins pour commander que pour servir. Les généraux investis de la pleine autorité, et les Perses dont le commandement s'exerçait sur toutes les nations, je les ai déjà nommés.

Les généraux de la flotte étaient Ariabigne, fils de Darius; Prexaspe, fils d'Aspathine; Mégabaze, fils de Mégabate; Achémène, fils de Darius. Ariabigne, fils de Darius et de la fille de Gobryas, commandait les escadres de l'Ionie et de la Carie; Achémène, frère de Xerxès, de père et de mère, celle de l'Egypte; les deux autres avaient sous leurs ordres le reste de la flotte. Les navires à trente rames, à cinquante rames, les chaloupes, les barques à chevaux, donnaient un total de trois mille embarcations.

Après les généraux, les plus considérables de l'armée navale étaient le Sidonien Tétramneste, fils d'Anyse; le Tyrien Mapen, fils de Syrome; l'Aradien Merbal, fils d'Agbal; le Cilicien Syennésis, fils d'Oromédon; le Lycien Cybernisque, fils de Sica; les Cypriens Gorgus, fils de Chersis, et Timonax, fils de Timagore; les Cariens Histiée, fils de Tymnée, Pigrès,

fils de Seldome, et Damosithyme, fils de Candaule.

Il n'est pas nécessaire que je mentionne les autres chefs. Toutefois je ne puis passer sous silence Artémise, que j'admire : femme, elle prit part, sans y être contrainte, à l'expédition contre la Grèce ; ayant perdu son mari, elle était chargée de la souveraineté



MONNAIE DE COS.

et de la tutelle de son fils encore enfant ; elle fit la guerre avec un courage viril. Son nom était Artémise ; elle était fille de Lygdamis, originaire d'Halicarnasse du côté paternel, et de la Crète du côté maternel ; elle avait amené d'Halicarnasse, de Cos,



MONNAIE D'HALICARNASSE.

de Nisyre et de Calydne, cinq vaisseaux qu'elle commandait. Ses navires furent les plus remarquables de toute la flotte après ceux des Sidoniens, et c'est elle qui de tous les alliés donna au roi les meilleurs avis. J'ai énuméré les villes sur lesquelles elle régnait ; il me reste à déclarer qu'elles étaient toutes doriennes :

les habitants d'Halicarnasse étaient originaires de Trézène, les autres d'Épidaure. J'ai dit tout ce qu'il y avait à dire de la flotte.

Quand Xerxès eut dénombré et organisé l'armée, il eut le désir de parcourir les rangs et de la passer en revue. En conséquence, il monta sur un char et il inspecta chaque nation, les questionnant toutes, pendant que des scribes écrivaient les réponses, jusqu'à ce que d'une extrémité à l'autre il eût vu toute l'infanterie et la cavalerie. Cela fait, et les navires ayant été tirés à la mer, Xerxès descendit de son char, s'assit sur un vaisseau sidonien qu'ombrageait une tente d'or, et navigua le long des proues de tous les navires, interrogeant comme il l'avait fait pour l'armée de terre et écrivant. Les chefs des vaisseaux s'éloignèrent à quatre plèthres du rivage, puis ils virèrent de bord, firent face à la terre et appareillèrent de la même manière que s'ils allaient combattre ; le roi cependant les contemplait, naviguant entre les proues et le rivage.

Lorsqu'il eut ainsi passé la flotte en revue et qu'il eut regagné la terre, il manda Démarate, qu'il emmenait avec lui contre la Grèce, et lui fit ces questions : « Démarate, il m'est maintenant agréable de t'interroger sur ce que je veux éclaircir ; tu es Grec, et, comme je l'ai appris de toi et des autres Grecs avec qui j'ai conversé, tu es d'une ville qui n'est ni faible ni médiocre. A présent donc, dis-moi si les Grecs oseront lever les mains contre moi. Car, à ce que je pense, quand même tous les Grecs et le reste des hommes qui habitent l'Occident se réuniraient, ils ne seraient pas capables de me résister. Je veux toutefois entendre de ta bouche quelle est ton opinion sur eux. » Telle fut sa demande. Or, l'autre

repartit : « Roi, que dois-je considérer, la vérité ou ton plaisir ? ». Xerxès lui ordonna de dire la vérité, déclarant qu'il ne l'aimerait pas moins qu'auparavant.

Démarate, après l'avoir ouï, lui tint ce langage : « O roi ! puisque tu m'ordonnes absolument de te dire la vérité, de manière que plus tard tu ne puisses trouver dans mes paroles aucun mensonge, sache que de tout temps la Grèce a été nourrie dans la pauvreté ; la vertu s'y joint, acquise par la sagesse et par une loi forte. Grâce à la pratique de la vertu, la Grèce se défend contre la pauvreté et contre la tyrannie. Je loue certes tous les Grecs qui habitent les territoires doriens ; toutefois mon dessein n'est pas de t'entretenir d'eux tous, mais seulement des Spartiates. Premièrement, il n'est pas possible que jamais ils adhèrent à ta résolution d'asservir la Grèce ; en second lieu, ils te livreront bataille, dussent tous les autres Grecs se mettre de ton parti. Quant au nombre, ne demande pas combien ils sont pour faire ce que je t'annonce : car, ne fussent-ils que mille en campagne, ils te combattraient ; ils te combattraient, plus faibles encore, aussi bien que plus nombreux. »

A ces mots, Xerxès se prit à rire, puis il repartit : « Démarate, que dis-tu ? mille hommes lutter contre une si grande armée ! Parle, réponds-moi : tu as été le roi des Spartiates ; voudrais-tu sur l'heure combattre seul contre dix ? Certes, il te convient, puisque tu as régné sur eux, de faire face, conformément à vos usages, à un nombre d'adversaires double. Mais, si, étant tous de la même taille que toi et que les autres Grecs qui sont venus vers moi, vous vous glorifiez ainsi, prends garde que tes paroles ne soient de vaines fanfaronnades. Comment mille, dix mille,

cinquante mille hommes même, tous libres et égaux, n'obéissant point à un chef unique, pourraient-ils tenir contre une telle armée ? Nous serions au moins mille contre un s'ils nous opposaient cinq mille hommes. De plus, les nôtres, selon nos anciennes lois, commandés par un seul, se comporteraient plus vaillamment même qu'il ne leur est naturel : excités par la crainte qu'inspire le maître, ils marcheraient, dût-on les contraindre à coups de fouet, contre une troupe qui leur serait supérieure en nombre. Je pense donc que, même à nombre égal, les Grecs combattraient difficilement les Perses seuls. Ce que tu dis existe chez nous seuls, non parmi la multitude, mais chez les hommes d'élite, car j'ai autour de moi des gardes perses qui n'hésiteraient pas à lutter contre les Grecs, un contre trois; tu ne les as pas mis à l'épreuve ; tu m'as donc fait entendre un babil inconsidéré.

— O roi ! reprit Démarate, je savais en commençant que la vérité ne te serait pas agréable ; tu m'as contraint de ne m'en point écarter, et je t'ai dit ce que je sais des Spartiates. Cependant tu n'ignores pas comme je les aime maintenant, eux qui, m'ayant ravi mes honneurs héréditaires, mes dignités, avaient fait de moi un fugitif, un homme sans patrie, quand ton père, m'accueillant, m'a donné une demeure et des richesses. Il n'est donc pas vraisemblable qu'un homme sage repousse la bienveillance qu'on lui montre ; il y répond, au contraire, par un vif attachement. Je ne me déclare pas capable de combattre dix hommes ni même deux; je ne m'engagerais même pas volontairement dans un combat singulier. Toutefois, s'il y avait nécessité, s'il s'agissait de graves intérêts, je lutterais avec joie contre n'importe lequel de ces

gardes qui disent valoir chacun trois Grecs. Les Lacédémoniens, dans les combats singuliers, ne sont inférieurs à personne ; mais, réunis en troupe, ils sont les plus braves des hommes, car ils sont libres sans l'être ; ils obéissent en effet à un maître, la loi ; ils la craignent beaucoup plus encore que tes sujets ne te redoutent : tout ce qu'elle ordonne, ils l'exécutent, et toujours elle ordonne que dans les batailles on ne recule devant aucune multitude ; elle ordonne de rester fermes dans les rangs, de vaincre ou de mourir. Si ces paroles te semblent un vain babil, je veux taire ce qu'il me resterait à dire ; j'ai d'ailleurs parlé parce que tu m'y as contraint. Advienne maintenant ce que tu désires, ô roi ! »

Telle fut sa réponse ; Xerxès n'en fit que rire ; il n'eut contre lui aucune colère, mais il le congédia doucement. Après cet entretien, le roi nomma gouverneur de Dorisque Mascame, fils de Mégadoste, en remplacement des officiers institués par Darius ; puis, à travers la Thrace, il poussa l'armée sur la Grèce.

Dans la personne de Mascame, il avait laissé pour garder cette place un homme qui se comporta de telle sorte qu'à lui seul Xerxès prit l'habitude d'envoyer des présents, comme au plus brave de tous ceux que lui-même ou Darius avaient nommés gouverneurs. Il lui en envoya chaque année, et pareillement son fils Artaxerxès aux fils de Mascame. Déjà, avant l'expédition, des gouverneurs avaient été institués dans tous les lieux de l'Hellespont et de la Thrace ; après le retour de l'armée, tous, hormis celui de Dorisque, furent expulsés par les Grecs ; mais ceux-ci, malgré de nombreuses tentatives, ne purent en aucune manière venir à bout de Mascame. Pour ce motif, les

rois de Perse font toujours à sa famille les présents que je viens de dire.

De ceux qui réduisirent les Grecs, nul ne fut jugé vaillant par Xerxès, si ce n'est le seul Bogès d'Éion. Le roi ne cessa de faire son éloge, et il honora grandement ceux de ses fils qui lui survivaient en Perse. En effet, Bogès se montra digne de louanges lorsque, assiégé par les Athéniens, sous Cimon, fils de Miltiade, et libre de sortir par capitulation pour retourner en Asie, il refusa, de peur que le roi ne crût qu'il cédait au seul désir d'avoir la vie sauve, et il tint jusqu'à la dernière extrémité. Quand il eut épuisé tous ses vivres, il entassa un bûcher immense; il y jeta sa femme, ses enfants, après les avoir égorgés ; du haut des murs, il lança dans le Strymon tout l'or et l'argent de la ville, et finalement il se précipita lui-même dans les flammes. Aussi, de nos jours encore, il est justement loué par les Perses.

De Dorisque, Xerxès marcha sur la Grèce; il contraignit ceux qui se trouvèrent sur son passage à prendre part à l'expédition ; car, comme je l'ai déjà fait voir, toute la contrée, jusqu'à la Thessalie, avait été subjuguée et assujettie au tribut, d'abord par Mégabaze, puis par Mardonius. Au sortir de Dorisque, le roi avait passé par les forteresses samothraciennes, dont la dernière, du côté du couchant, est Mésambria; ensuite se trouve Stryma, qui appartient à ceux de Thase; entre ces deux villes coule le fleuve Lissus, qui, à ce moment, n'ayant pas assez d'eau pour l'armée perse, fut mis à sec.

Au delà du lit desséché du Lissus, l'armée passa par les villes helléniques de Maronie, Dicéa et Abdère; elle les traversa et côtoya les lacs renommés d'Ismaris et de Bristonis; dans ce dernier, deux rivières

portent leurs ondes : le Trave et le Compsate. Près d'Abdère il n'y a pas de lac digne d'être mentionné; Xerxès eut seulement à franchir le fleuve Nestos, qui se jette dans la mer. Au delà de ces villes, poursuivant sa marche, il passa près de celles du continent, dont l'une contient un lac de trente stades environ de contour, très poissonneux et tout à fait saumâtre. Les bêtes de somme furent les seules à y puiser; elles le mirent à sec; le nom de cette ville est Pistyre. L'armée laissa sur sa gauche ces villes, toutes maritimes et helléniques.

Chez les Thraces, il traversa les territoires des Pétiens, des Ciconiens, des Bistones, des Sapéens, des Derséens, des Édones, des Satres. Les hommes de ces contrées qui habitaient les côtes s'embarquèrent sur la flotte; ceux qui demeuraient dans l'intérieur du pays furent contraints de suivre l'armée de terre, hormis les Satres.

Ces derniers, autant que nous sachions, n'ont jamais en aucune manière été soumis à nul des humains; seuls de tous les Thraces, ils continuent d'être libres encore de mon temps, car ils habitent de hautes montagnes couvertes de neige et de toutes sortes de forêts; d'ailleurs éminents à la guerre; ils ont chez eux un oracle de Bacchus situé sur le plus élevé de leurs monts. Les Besses sont ceux des Satres qui desservent le temple : une prophétesse rend les oracles comme à Delphes, et elle n'est pas moins ambiguë.

Après avoir traversé les contrées que je viens de dire, Xerxès, en second lieu, passa près des forteresses de la Piérie; l'une s'appelle Phagrès, l'autre Pergame. Il fit route en les côtoyant et en laissant à droite le Pangée, vaste et haute montagne qui con-

tient des mines d'or et d'argent qu'exploitent les Piériens, les Odomantes, et surtout les Satres.

Après avoir traversé les contrées des Péoniens, des Dobères et des Péoples, qui habitent au nord du Pangée, Xerxès tira vers le couchant, jusqu'à ce qu'il parvint au Strymon et à la ville d'Éion, où commandait, alors vivant, Bogès, dont j'ai brièvement parlé tout à l'heure. On appelle Phyllis ce territoire qui entoure le Pangée ; il s'étend, à l'ouest, jusqu'à l'Angite, rivière qui se jette dans le Strymon ; au midi, jusqu'au Strymon même, auprès duquel les mages égorgèrent des chevaux blancs en sacrifice d'heureux présage.

Lorsque aux bords du fleuve ils eurent fait ces conjurations, et, outre celles-ci, beaucoup d'autres, l'armée, prenant par Ennéaodes, chez les Édoniens, se rendit aux ponts du Strymon, qui se trouvaient achevés. Les Perses, informés que ce lieu s'appelait les Neuf-Voies, y enterrèrent tout vifs neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles de la contrée. C'est une coutume persique d'enterrer des gens tout vifs, car j'ai ouï dire qu'Amestris, femme de Xerxès, étant devenue vieille, fit enterrer vifs quatorze fils des premiers des Perses, pour rendre grâce, en son nom, au dieu que l'on dit habiter sous terre.

L'armée, s'éloignant du Strymon, passa du côté du couchant, sur une plage où est bâtie la ville grecque d'Argile. Ce territoire, et celui qui le domine, s'appellent Bisaltie. De là, laissant à gauche le golfe voisin du temple de Neptune, elle traversa la plaine de Sylée, puis la ville grecque de Stagire, et atteignit Acanthe, entraînant chacune des nations qui demeurent autour du Pangée, aussi bien que celles que j'ai énumérées précédemment ; la population des côtes était

toujours placée sur les navires, celle des terres suivait à pied. Cette route par laquelle le roi Xerxès mena son armée, les Thraces, jusqu'à mon temps, l'ont en grand respect, et ils se gardent bien d'y faire ni labour ni semailles.

Dans Acanthe, Xerxès eut des nouvelles du canal de l'Athos; il proclama les Acanthiens ses hôtes, leur donna la robe médique, et les loua fort en voyant leur zèle en cette guerre.

Pendant le séjour qu'il fit en cette ville, Artachée, le directeur des travaux du canal, vint à mourir de maladie. Xerxès faisait de lui grande estime; il était de la famille des Achéménides; sa taille surpassait celle de tous les Perses (il ne s'en fallait que de quatre doigts qu'il eût cinq coudées royales), et de tous les hommes il avait la plus forte voix, de sorte que Xerxès, regardant sa perte comme un grand malheur, le fit exposer et ensevelir magnifiquement. Toute l'armée éleva sa tombe, et les Acanthiens, à cause d'un oracle, lui sacrifient comme à un héros, en l'invoquant par son nom. Quant au roi Xerxès, il regarda comme un malheur la mort d'Artachée.

Ceux des Grecs qui accueillaient l'armée et subvenaient aux repas de Xerxès étaient tombés dans une profonde détresse, au point qu'ils abandonnèrent leurs demeures; pour en donner une idée, je répéterai qu'Antipater, fils d'Orgée, homme considérable, à qui surtout de semblables missions étaient confiées, ayant été choisi et envoyé par les Thasiens, qui reçurent dans leurs villes du continent l'armée de Xerxès et la nourrirent, leur montra que le repas avait coûté quatre cents talents d'argent complets.

Ceux que, dans les autres villes, on mit aussi à la tête de ces réceptions, présentèrent à peu près le même

compte, car le festin, commandé longtemps d'avance et regardé comme une affaire importante, était tel que je vais le décrire. D'une part, dès que les hérauts à la ronde en avaient proclamé l'ordre, les citoyens, pendant plusieurs mois, s'occupaient à moudre le blé qu'ils avaient recueilli dans toutes les villes; d'autre part, ils engraissaient du bétail, se procurant les plus belles têtes à prix d'argent; ils nourrissaient des oiseaux de terre et de marais, dans des cages et sur des étangs, pour héberger l'armée; enfin, ils fabriquaient, avec de l'or et de l'argent, des coupes et des cratères et tous les autres ornements que l'on pose sur les tables. Ces derniers objets étaient destinés au roi et à ses convives; pour le reste de l'armée, on n'exigeait que l'approvisionnement. Lorsqu'elle arrivait, une tente était dressée. Xerxès y entrait, la troupe demeurait en plein air. L'heure du repas venue, toute la peine était pour ceux qui les accueillaient; eux-mêmes, bien repus, passaient la nuit sans changer de place; le lendemain, ils démontaient la tente et enlevaient les meubles, emportant tout, ne laissant rien.

Alors Mégacréon, citoyen d'Abdère, dit un mot qu'on a retenu; il conseilla aux Abdéritains, à tout le peuple, d'aller en personne aux temples, avec leurs femmes, de s'y asseoir comme suppliants des dieux, de leur demander que tous les maux que leur réservait l'avenir ne fussent encore une fois que des demi-malheurs, enfin de leur rendre grâce de ce que le roi Xerxès n'avait point coutume de se mettre à table deux fois par jour ; car, s'ils avaient été requis de lui préparer le repas du matin sur le même pied que celui du soir, les Abdéritains n'auraient pas attendu Xerxès, ou, s'ils l'avaient attendu, ils auraient été

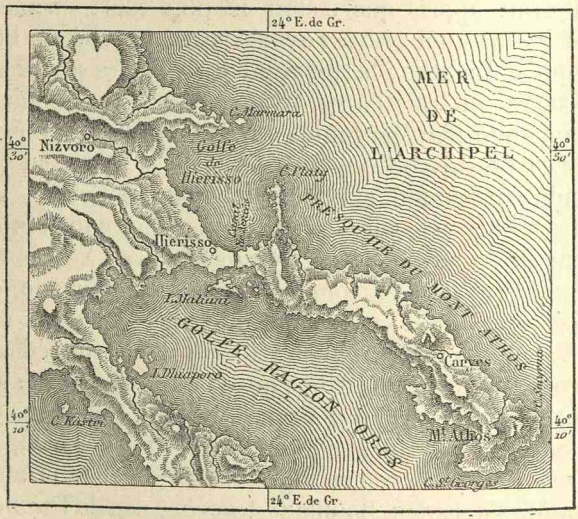
réduits à l'état le plus misérable que puissent endurer les hommes.

Mais, si écrasés qu'ils fussent, ils satisfaisaient à ce qui leur était commandé. Xerxès expédia d'Acanthe aux chefs de l'armée navale l'ordre de s'éloigner avec leurs vaisseaux et de l'attendre à Terma, ville située dans le golfe Termien, d'où elle a tiré son nom; on lui avait appris que c'était le plus court chemin. Voici dans quel ordre l'armée avait marché de Dorisque à Acanthe : le roi, ayant divisé toutes ses forces de terre en trois corps, avait prescrit au premier, commandé par Mardonius et Masiste, de côtoyer la mer et de suivre les mouvements de la flotte; au second, commandé par Tritantechme et Gergis, de mesurer ses pas sur ceux du troisième, dans l'intérieur des terres; le dernier, où se trouvait Xerxès en personne, et que commandaient Smerdomène et Mégabyse, devait se tenir entre les deux autres.

L'armée navale, lorsque le roi l'eut congédiée, traversa le canal de l'Athos qui conduisait au golfe où sont situées les villes d'Assa, de Pilore, de Singus et de Sarta; de là, après avoir enlevé toutes les troupes de ces villes, elle vogua rapidement pour se rendre au golfe Thermien. Doublant Ampélus, cap de Torone, elle passa près des villes grecques ci-après, où elle prit des hommes et des vaisseaux : Torone, Galepse, Sermyle, Mécyberne et Olynthe; on appelle cette contrée Sithonie.

La flotte, coupant court du cap d'Ampélus à celui de Canastrée, le plus saillant de toute la Pallène, enleva les vaisseaux et les troupes de Potidée, d'Aphytis, de Néapolis, d'Ega, de Thérambe, de Scione, de Mende et de Sana. Tout en prenant la route que nous venons de dire, les vaisseaux côtoyaient les rivages

et enlevaient les troupes des villes voisines de la Pallène, limitrophes aussi du golfe Thermien; voici leurs noms : Lipax, Combrée, Lisé, Gégone, Campsa, Smila, Énia. Le territoire où elles sont situées portait alors comme à présent le nom de Crossée. D'Énia, la dernière de celles que je viens d'énumérer, la flotte



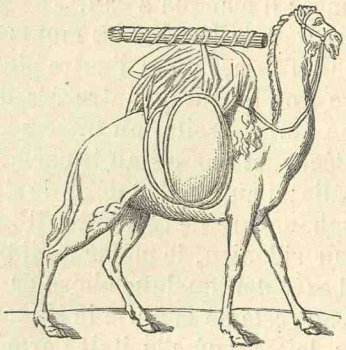
PRESQU'ILE DU MONT ATHOS.

entra dans le golfe Thermien qui baigne la Mygdonie, et, poursuivant sa marche, elle atteignit Therma, but qui lui était indiqué, et Sindus, et la ville de Calestre baignée par le fleuve Axios.

L'armée navale, en attendant le roi, campa autour du fleuve, autour de Therma et autour des villes qui se trouvent entre celle-ci et l'Axios. Cependant Xerxès et l'armée de terre, au sortir d'Acanthe, s'enfoncèrent

dans les terres; prenant pour but Thasma, ils traversèrent la Péonie et la Crestonier; ils passèrent la rivière d'Échidore, qui prend sa source chez les Crestoniens, arrose la Mygdonie et a son embouchure près du marais voisin de l'Axios.

En cette contrée, les lions attaquèrent les chameaux qui portaient des provisions; [illegible] les lions



CHAMEAU PORTANT DES BAGAGES.
(D'APRÈS UN BAS-RELIEF.)

rôdaient toute la nuit et abandonnaient leurs antres accoutumés; mais il ne touchaient à bêtes ni gens, hormis les chameaux. J'en cherche avec surprise le motif: comment les lions, s'abstenant des autres proies, étaient-ils entraînés à s'en prendre aux chameaux, bêtes qu'ils n'avaient jamais vues et avec lesquelles ils ne s'étaient jamais mesurés?

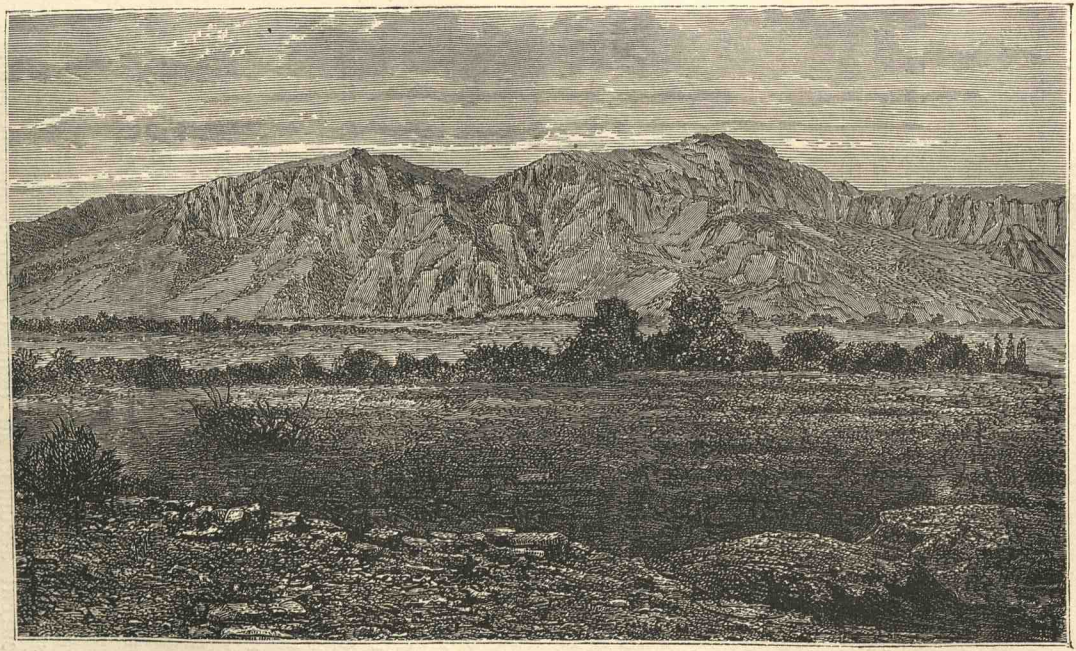
Les lions abondent sur ce territoire, ainsi qu'une race de bœufs sauvages dont les cornes, d'une longueur démesurée, sont apportées en Grèce. Les limites que les lions ne dépassent pas sont le fleuve Nestos,

qui coule à travers Abdère, et l'Achéloüs en Acarnanie. En effet, nul ne verra en Europe des lions au delà du Nestos du côté de l'orient, ni sur le reste du continent à l'ouest, au delà de l'Achéloüs ; mais on en trouve entre ces deux fleuves.

Arrivée à Therma, l'armée fit halte; elle campa le long de la mer, et, de tous les fleuves qui descendent de la Crestonie, le seul Échidore fut insuffisant à abreuver l'armée ; il manqua d'eau.

Xerxès apercevait de Therma les monts de la Thessalie, l'Olympe et l'Ossa, l'un et l'autre d'une hauteur extraordinaire : on lui dit qu'entre ces deux monts il y avait une gorge étroite, au travers de laquelle s'écoulait le Pénée, et que c'était le chemin pour entrer en Thessalie; il eut alors le désir de s'embarquer et de voir l'embouchure de ce fleuve. Il monta donc sur un vaisseau sidonien, le même qu'il prenait toujours quand il exécutait quelque chose de semblable, puis il donna au reste de la flotte le signal d'avancer en pleine mer, laissant où elle était l'armée de terre. Lorsqu'il fut arrivé et qu'il vit l'embouchure du Pénée, il fut frappé d'admiration et, appelant ses guides, il leur demanda s'il était possible de détourner le fleuve et de le conduire à la mer sur un autre point.

Les guides lui répondirent avec une exacte connaissance des faits: « O roi, il n'existe point pour le Pénée d'autre sortie aboutissant à la mer; voilà l'unique, car toute la Thessalie est entourée de montagnes. ».Alors Xerxès de dire : « Les Thessaliens sont des hommes sages; ils ont prévu de loin que, sans cela, leur contrée serait facile à prendre et serait rapidement subjuguée. En effet, il n'y aurait qu'à faire refluer le fleuve sur leur territoire, en élevant une masse de terre devant l'ouverture et en obstruant



LE MONT OLYMPE EN THESSALIE.

le canal par où il s'écoule, de sorte qu'au dedans des montagnes tout le vallon serait submergé. » Après avoir ainsi parlé et suffisamment examiné, il revint à Therma.

Le séjour en Piérie fut de longue durée, car l'un des trois corps rasa la frontière macédonienne, afin que l'armée entière traversât les Perrhèbes. Cependant les hérauts envoyés en Grèce pour requérir la terre et l'eau revinrent, les uns les mains vides, les autres apportant ce qu'ils avaient demandé.

Parmi ceux qui donnèrent la terre et l'eau, on compte les Thessaliens, les Dolopes, les Éniènes, les Perrhèbes, les Locriens, les Magnètes, les Maliéens, les Achéens de la Phthiotide, les Thébains et tous les Béotiens, hormis ceux de Thespie et de Platée. Les Grecs qui entreprenaient la guerre prêtèrent ce serment contre tous ces peuples : « Tous ceux qui, étant Grecs, se sont donnés au Perse sans y être contraints, lorsque les affaires seront rentrées dans l'ordre, payeront la dîme à Delphes pour le dieu. »

Le Perse n'envoya point de hérauts à Athènes ni à Sparte, et n'y demanda point la terre et l'eau, pour le motif suivant. Lorsque précédemment Darius les leur avait demandées, à Athènes on avait jeté les députés dans le barathre, et à Sparte dans un puits où on leur avait ordonné de prendre pour le roi ce qu'ils étaient venus chercher ; voilà pourquoi Xerxès n'envoya point dans ces deux villes.

L'armée du roi, selon le bruit qu'il avait répandu, marchait sur Athènes ; mais elle était dirigée réellement contre la Grèce entière.

Les Athéniens avaient dépêché à Delphes des messagers pour consulter l'oracle. Lorsque les envoyés eurent accompli au temple les cérémonies accou-

tumées, ils entrèrent dans le sanctuaire et s'assirent; alors la Pythie, dont le nom était Aristonice, leur parla d'abord en termes ambigus et effrayants.

Les députés des Athéniens, en entendant ces paroles, se virent frappés d'une calamité grande; comme ils se jetaient à terre, accablés de ces prédictions, Timon,



SUPPLIANT ASSIS SUR L'AUTEL D'APOLLON A DELPHES.

fils d'Androbule, homme considéré à Delphes, autant que ceux qui l'étaient le plus, leur conseilla de prendre des rameaux d'olivier, de rentrer dans le temple et de questionner une seconde fois l'oracle, en qualité de suppliants. Ils suivirent ce conseil et la Pythie, répondant encore une fois, leur dit :

Pallas ne peut apaiser Jupiter Olympien
Qu'elle supplie par de nombreux discours et de prudents conseils.
Je te dis à toi pour la seconde fois cette parole, l'ayant rendue inflexible :
De tout ce que renferment les limites de Cécrops,
Y compris les cavernes du divin Cithéron,
Le prévoyant Jupiter accorde à Tritogénie qu'une forteresse de bois
Sera seule imprenable ; elle sera utile à toi et à tes enfants.
N'attends pas la cavalerie ni l'infanterie qui arrivent,
Ne te tiens pas en repos devant l'armée nombreuse du continent, mais pars
Lui tournant le dos ; tu lui feras face un jour.
O divine Salamine, tu feras périr les enfants des femmes,
Que Cérès soit chez toi dispersée ou rassemblée.

Cette réponse était et leur parut plus douce que la première ; ils la transcrivirent et s'en allèrent ; quand à leur retour ils la firent connaître au peuple, les opinions de ceux qui cherchèrent à interpréter l'oracle furent très diverses ; celles-ci surtout furent appuyées : parmi les anciens, les uns dirent qu'il leur semblait que le dieu promettait le salut de l'Acropole, car jadis elle était enclose d'une palissade, et cette enceinte, selon eux, était le rempart de bois de la Pythie ; d'autres au contraire soutinrent que le dieu indiquait les vaisseaux ; mais ceux-là mêmes qui, par le rempart de bois entendaient les vaisseaux, étaient embarrassés par les deux derniers vers de la Pythie :

O divine Salamine, tu feras périr les enfants des femmes,
Que Cérès soit chez toi dispersée ou rassemblée.

Ces vers les attristaient, car les interprètes de l'oracle leur donnaient ce sens qui assombrissait leur propre opinion : Que les Athéniens seraient vaincus autour de Salamine, s'ils se préparaient pour une bataille navale.

Il y avait, parmi les Athéniens, un homme récem-

ment élevé aux premiers rangs; son nom était Thémistocle. Il combattit le sentiment des interprètes : « A supposer, dit-il, que ces deux vers concernent réellement le peuple d'Athènes, ils n'auraient point, selon moi, une forme aussi douce, et voici comme ils



THÉMISTOCLE.

auraient commencé : *O misérable Salamine*, au lieu de : *O divine Salamine*, si sur ses rivages des habitants de la contrée devaient périr. C'est, ajouta-t-il, l'ennemi que le dieu a voulu désigner à ceux qui saisissent exactement le sens de son oracle, et non Athènes. » En conséquence Thémistocle leur conseilla de se disposer à combattre sur la flotte, laquelle était leur forteresse de bois. Les citoyens reconnurent alors que son opinion était préférable à celle des

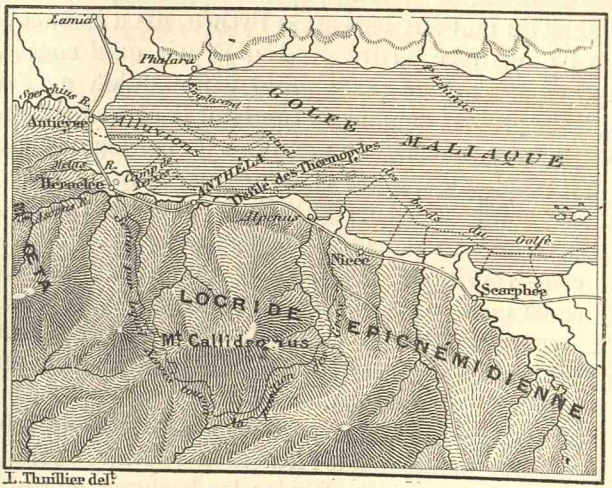
interprètes qui les détournaient de livrer une bataille navale, les exhortant à ne point lever la main contre le Perse, à quitter l'Attique et à partir pour se fixer en d'autres lieux.

Précédemment, une autre opinion de Thémistocle avait heureusement prévalu, lorsque la cité athénienne reçut de grandes richesses, tirées des mines de Laurium. Ils allaient se mettre en rangs et se distribuer dix drachmes par homme; mais Thémistocle les en détourna et fit si bien, en prenant prétexte de la guerre contre les Éginètes, qu'ils résolurent d'employer leur argent à construire deux cents vaisseaux de combat. Cette guerre alors engagée sauva donc la Grèce, en forçant les Athéniens à devenir hommes de mer. Ces vaisseaux ne servirent pas à l'usage auquel ils étaient destinés, mais les Grecs les trouvèrent en temps utile. Les Athéniens possédaient donc cette flotte ; mais il fallut construire encore d'autres vaisseaux. Ils prirent le parti d'embarquer tout le peuple et de recevoir sur la flotte, avec les autres Grecs qui voudraient se joindre à eux, le choc du barbare.

Les Grecs avaient aussi décidé de garder le défilé des Thermopyles, parce qu'il est plus étroit que ceux de la Thessalie et plus voisin de leur territoire. Avant d'arriver aux Thermopyles, nul d'eux ne connaissait le sentier par lequel ils furent pris, et que ceux de Trachis leur indiquèrent. On résolut donc de défendre ce passage et de ne point permettre aux barbares d'entrer en Grèce. En même temps on prépara le départ de la flotte pour Artémisium, sur le territoire de l'Histiéotide ; car ces deux positions sont assez voisines pour que de l'une on sache ce qui se passe à l'autre.

Tandis que les Grecs s'empressaient de se mettre

en défense sur ces deux points, les Delphiens consultèrent le dieu, pleins de crainte pour eux-mêmes et pour la Grèce ; il leur répondit d'adresser leurs prières aux vents, qui devaient être les meilleurs auxiliaires des Grecs. Aussitôt cet oracle recueilli, les Delphiens firent connaître à ceux des Grecs qui voulaient être libres ce qui leur était prédit, et, en le leur



LES THERMOPYLES.

annonçant au moment où la population entière était épouvantée par l'approche du barbare, ils méritèrent une reconnaissance éternelle.

L'armée navale de Xerxès, partie de Therma, poussa dix de ses meilleures voiles sur Sciathos, où étaient en observation trois vaisseaux grecs : un de Trézène, un autre d'Égine, le troisième de l'Attique. Tous les trois, lorsqu'ils aperçurent ceux des bar-

bares, prirent la fuite. Les barbares leur donnèrent la chasse et prirent le navire de Trézène, que commandait Praxime; dès qu'ils en furent maîtres, ils menèrent sur la proue le plus beau de ceux qui le montaient et l'égorgèrent, tirant un heureux présage de ce que leur première victime parmi les Grecs était d'une beauté remarquable.

Le vaisseau d'Égine, que commandait Asonide, donna du mal aux barbares; Pythée, fils d'Ischénoüs, s'y trouvait. Le navire était déjà pris qu'il combattait encore; il ne cessa point avant qu'on ne l'eût mis en pièces; comme en tombant il ne mourut pas, les Perses qui étaient montés à l'abordage, voyant qu'il respirait, frappés de son courage, firent de leur mieux pour qu'il survécût; ils le pansèrent avec de la myrrhe et des bandes de byssus; puis, lorsqu'ils eurent rejoint la flotte, ils le montrèrent à toute l'armée comme un être extraordinaire, et lui témoignèrent une grande estime, tandis qu'ils traitèrent en esclaves les autres hommes qu'ils avaient faits prisonniers sur le vaisseau.

Ainsi, deux des navires furent capturés; le troisième, que commandait l'Athénien Phorme, s'échoua vers l'embouchure du Pénée; les barbares eurent le bâtiment, mais non les hommes : car, aussitôt qu'ils eurent touché la côte, les Athéniens sautèrent à terre, traversèrent en toute hâte la Thessalie, et gagnèrent leur ville. Les Grecs en rade auprès d'Artémisium furent informés de cet incident par les feux allumés à Sciathos; ils eurent crainte et, quittant la position, ils se retirèrent à Chalcis pour garder l'Euripe; leurs éclaireurs surveillaient les mouvements de l'ennemi.

Des dix vaisseaux barbares, trois abordèrent à l'écueil qui existe entre Sciathos et Magnésie, et que

l'on appelle Myrmex. Ils y posèrent une colonne de pierre qu'ils avaient transportée. Cela fait, la flotte entière, partie de Therma, n'ayant plus d'obstacle à craindre sur la route, mit à la voile onze jours après que Xerxès eut quitté Therma. Pammon de Scyros leur avait appris que dans le détroit ils rencontreraient un écueil. En naviguant tout le jour, les barbares atteignirent le territoire de Magnésie, vers Sépias, et la plage entre ce promontoire et la ville de Casthanée.

Les premiers des vaisseaux s'amarrèrent près du rivage, les autres restèrent chacun sur ses ancres. Comme la plage n'était pas étendue, la flotte s'échelonna par lignes de huit vaisseaux. Elle passa ainsi la nuit; au point du jour, après un temps calme et serein, la mer bouillonna, et les Perses furent assaillis par une violente tempête que souleva le vent de l'est, appelé dans la contrée vent hellespontin. Tous ceux qui purent observer la force croissante de l'ouragan, et à qui la situation de la rade le permit, prévinrent les effets de la tempête en tirant à terre les bâtiments; ceux-là survécurent et sauvèrent leurs vaisseaux. Mais toutes les voiles qu'elle saisit au large, elle les emporta soit sur les Ipnes (*cavernes*) du Pélion, soit à la côte. Quelques-unes échouèrent autour du Sépias, d'autres firent naufrage vers la ville de Mélibée, d'autres vers Casthanée; la violence du vent était irrésistible.

Dans ce désastre, selon ceux qui l'atténuent le plus, il ne périt pas moins de quatre cents navires et une innombrable multitude d'hommes; la mer, en outre, engouffra une telle quantité de richesses, que ce naufrage profita grandement au Magnète Aminocle, fils de Crétine; il avait un domaine près du Sépias, et il

recueillit plus tard nombre de coupes d'or et d'argent rejetées sur le rivage; il trouva aussi des amas d'objets précieux provenant des Perses, et s'appropria un immense trésor.

On ne fit pas le compte des vaisseaux de transport ni des autres barques qui furent perdus; il y en eut un tel nombre, que les généraux de l'armée navale, craignant d'être attaqués par les Thessaliens, s'entourèrent d'une haute clôture, faite de leurs débris. La tempête dura trois jours; enfin les mages immolèrent des victimes au vent et poussèrent en son honneur des hurlements magiques; ils offrirent en outre des sacrifices à Thétis et aux Néréides, et, le quatrième jour, ils rétablirent le calme, ou peut-être la tempête s'apaisa-t-elle d'elle-même.

Le second jour, les éclaireurs de l'Eubée coururent annoncer aux Grecs cet évènement et les ravages de la tempête depuis qu'elle avait commencé. A cette nouvelle, ils firent des vœux à Neptune sauveur, en répandant des libations; puis ils se hâtèrent de reprendre leur position d'Artémisium, espérant n'y trouver qu'un petit nombre de vaisseaux ennemis; ils s'y placèrent donc une seconde fois en embuscade, et prirent de ce moment l'habitude qui dure encore de donner à Neptune le surnom de sauveur.

Lorsque le vent s'abattit et que les vagues s'aplanirent, les barbares tirèrent à la mer leurs vaisseaux et voguèrent près du continent; après avoir doublé le cap de Magnésie, ils se dirigèrent sur le golfe qui conduit à Pagase. Il y a dans ce golfe un lieu où, dit-on, Hercule fut abandonné par Jason et les autres Argonautes, après y avoir été envoyé pour faire de l'eau, lorsqu'ils allaient chercher la toison en Colchide. C'est de là qu'ils devaient lever l'ancre une fois

approvisionnés d'eau ; pour ce motif ce lieu est appelé les Aphètes ; la flotte de Xerxès y mouilla.

Quinze de ses vaisseaux, qui se trouvaient en arrière, furent entraînés hors du golfe, et ils aperçurent confusément les vaisseaux des Grecs dans la rade d'Artémisium. Les barbares les prirent pour les leurs et, se dirigeant de ce côté, ils tombèrent au milieu de la flotte ennemie, et furent pris aisément. Les Grecs interrogèrent les prisonniers et apprirent d'eux, concernant l'armée de Xerxès, ce qu'ils voulaient savoir, puis ils les envoyèrent enchaînés à l'isthme de Corinthe.

Cependant la flotte des barbares, moins les quinze vaisseaux pris à Artémisium, était arrivée aux Aphètes. D'un autre côté, Xerxès, avec l'armée de terre, après avoir traversé la Thessalie, puis l'Achaïe de Phthiotide, parvint le troisième jour à Malis, dans la Trachinie. Les Grecs étaient dans le défilé. Ce lieu est nommé par la plupart des Grecs les Thermopyles, par les habitants les Pyles. Les deux armées étaient donc campées, chacune de son côté, sur ces territoires, l'une occupant tout l'espace au nord jusqu'à Trachis, l'autre, au midi et au sud-est, le passage qui conduit à ce côté du continent.

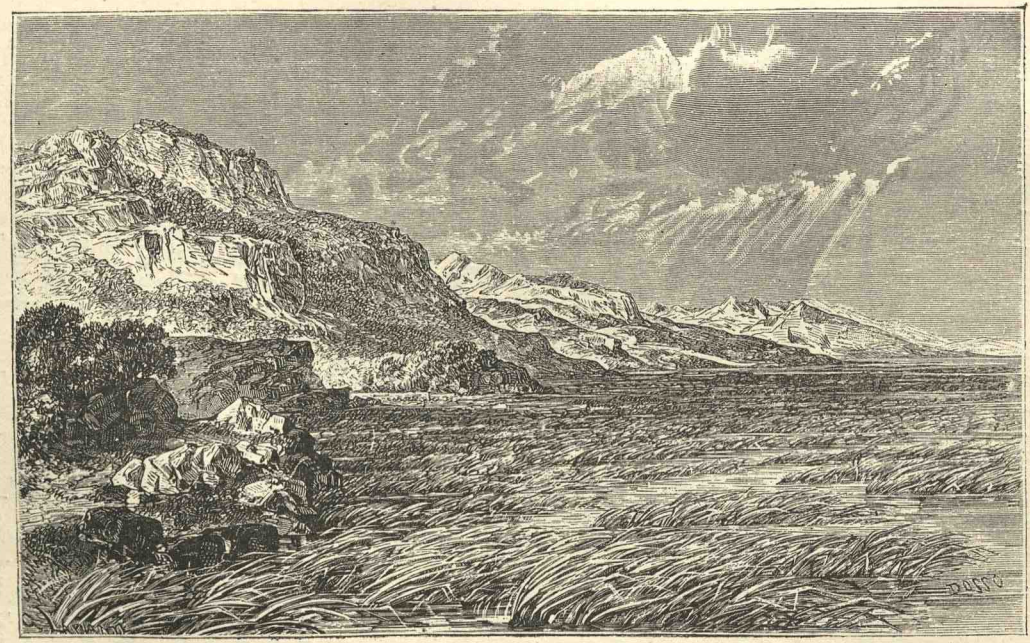
Ceux des Grecs qui attendaient les Perses en ce lieu étaient trois cents Spartiates pesamment armés, cinq cents hommes de Tégée, cinq cents de Mantinée, cent vingt d'Orchomène d'Arcadie, mille du reste de cette contrée, quatre cents de Corinthe, deux cents de Phlie, quatre-vingts de Mycènes ; tous ceux-là étaient venus du Péloponèse ; ils avaient avec eux sept cents Béotiens de Thespie et trois cents de Thèbes. En outre, les Locriens d'Oponte, répondant à l'appel de ceux que je viens d'énumérer, leur avaient

amené toutes leurs forces et mille Phocéens, car les autres Grecs les avaient convoqués, leur faisant savoir par messages qu'ils étaient venus en avant-garde, que le reste des alliés était attendu chaque jour, que la mer était gardée par les Athéniens, les Éginètes et tous ceux qu'on avait placés dans l'armée navale; enfin qu'il n'y avait rien à craindre.

Chaque ville avait nommé son général; mais le plus honoré, celui qui exerçait sur toute l'armée le commandement suprême, était le Lacédémonien Léonidas. Léonidas s'était rendu aux Thermopyles, après avoir choisi trois cents hommes dans la force de l'âge. En passant, il avait pris les Thébains dont j'ai dit le nombre et que commandait Léontiade, fils d'Eurymaque; il s'était empressé de les prendre, seuls parmi les Grecs, parce qu'on les soupçonnait fortement d'incliner pour le Mède. Il les avait excités à la guerre, afin de savoir s'ils enverraient des troupes avec lui, ou s'ils renonceraient ouvertement à l'alliance des Grecs; quoiqu'ils eussent d'autres sentiments, ils lui donnèrent des secours.

Aux Thermopyles, quand les Grecs virent les Perses prêts à s'engager dans le défilé, ils prirent peur et délibérèrent sur la retraite. Les Péloponésiens furent d'avis de retourner à l'isthme et de le garder; mais Léonidas, s'apercevant de l'irritation des Phocéens et des Locriens, vota pour que l'on tînt bon et que l'on dépêchât des courriers à toutes les villes afin de demander du secours, puisque l'on ne pouvait espérer, en si petit nombre, de repousser les Mèdes.

Pendant qu'ils tenaient conseil, Xerxès envoya un espion à cheval voir combien ils étaient et ce qu'ils faisaient. On lui avait appris en Thessalie qu'une poignée d'hommes était rassemblée en ce lieu, et que



LES THERMOPYLES (ÉTAT ACTUEL).

leur chef était un Lacédémonien, Léonidas, descendant d'Hercule. Lorsque le cavalier perse fut auprès du camp, il l'examina et ne le vit pas tout entier; car il ne pouvait apercevoir ceux qui étaient rangés en deçà du mur qu'ils avaient relevé et qu'ils gardaient. Il fit seulement la reconnaissance des troupes qui se tenaient en dehors, et dont les armes étaient devant la muraille. Il se trouva qu'à ce moment c'étaient les Lacédémoniens : les uns, sans vêtement, faisaient leurs exercices gymniques, d'autres se peignaient les cheveux. A cet aspect, il fut surpris et il les compta. Dès qu'il eut tout observé, fort exactement, il partit sans être inquiété, car nul ne le poursuivit; à peine même fit-on attention à lui. A son retour il dit à Xerxès ce qu'il avait vu.

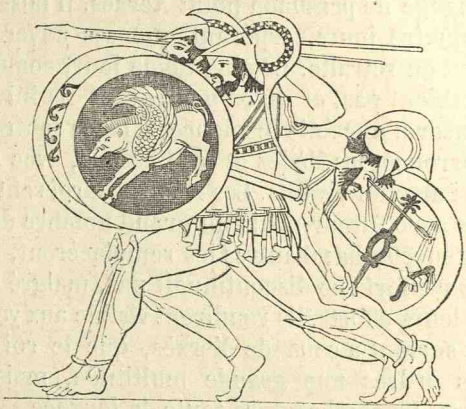
Xerxès, l'ayant ouï, ne put s'imaginer ce qui était réel, savoir que les Grecs se préparaient à mourir et à tuer autant d'ennemis qu'ils le pourraient; au contraire, il lui parut qu'ils ne faisaient rien que de ridicule : il manda donc Démarate, qui était dans le camp. Celui-ci accourut et le roi le questionna sur toutes choses, désirant comprendre ce que faisaient les Lacédémoniens. Démarate lui dit : « Comme nous partions pour la Grèce, tu m'as entendu déjà te parler de ces hommes; mais tu t'es moqué de moi quand je t'ai prédit comment tourneraient ces choses. Car j'ai surtout à cœur, ô roi, de te faire connaître la vérité. Écoute-moi maintenant encore : ces hommes sont venus pour nous disputer le défilé et s'y disposent. En effet, telle est leur coutume; lorsqu'ils sont sur le point d'exposer leur vie, ils s'ornent la tête. Sache d'ailleurs que, si tu triomphes d'eux et de ceux qui sont restés à Sparte, il n'est point d'autre nation, ô roi, qui ose lever la main contre toi, car tu marches

contre une ville qui est la reine de la Grèce et contre les plus vaillants des hommes. » Tout ce discours fut jugé par Xerxès peu digne de croyance, et il demanda de quelle manière, étant si peu nombreux, ils combattraient son armée; l'autre alors reprit : « O roi, tiens-moi pour menteur, si les choses ne vont pas comme je te l'ai déclaré. »

Ce langage ne persuada point Xerxès. Il laissa s'écouler quatre jours, espérant que ses adversaires battraient en retraite. Le cinquième jour, comme ils ne bougeaient pas, et qu'en demeurant ils lui semblaient user d'une folle insolence, il lança contre eux, tout courroucé, les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de les lui amener vivants. Les Mèdes chargèrent donc les Grecs avec fureur, mais un grand nombre des assaillants succomba; d'autres les remplacèrent, et cet envoi de renforts ne discontinuait pas, malgré l'inutilité de leurs efforts. Ils rendirent visible aux yeux de tous, et surtout à ceux de Xerxès, que le roi avait sous ses ordres une grande multitude, mais peu d'hommes. Le combat dura toute la journée.

Les Mèdes, ayant été rudement maltraités, firent retraite; les Perses les remplacèrent à leur tour : c'étaient ceux que le roi appelait les immortels; Hydarne les commandait; ils croyaient marcher à une victoire facile. Ils s'engagèrent corps à corps et n'eurent pas plus de succès que la troupe médique, car, comme eux, ils combattaient dans un passage étroit; ils se servaient de javelines plus courtes que celles des Grecs; enfin, ils ne pouvaient tirer avantage de leur grand nombre. Quant aux Lacédémoniens, ils combattirent d'une manière remarquable, et montrèrent ce que peuvent des hommes exercés à la guerre contre ceux qui ne le sont pas. Lorsqu'ils tournaient le dos,

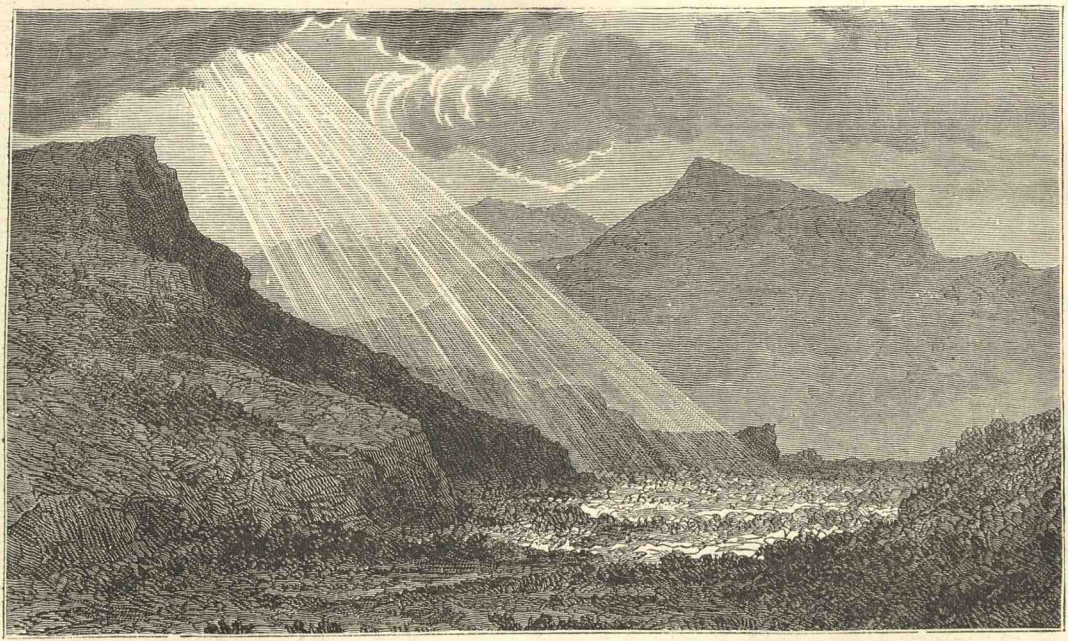
ils se retiraient à rangs serrés ; les barbares, les voyant reculer, s'élançaient à grand fracas, en jetant de hautes clameurs ; mais eux, se retournant dès qu'ils étaient atteints, leur faisaient face, reprenaient l'attaque et en immolaient une innombrable quantité, tandis que de leur côté un petit nombre succombait.



GUERRIERS GRECS.
(D'APRÈS UNE PEINTURE D'UN VASE ANTIQUE.)

Les Perses, ne pouvant occuper aucun point du défilé, après mainte tentative faite par détachements et de toute manière, finirent par se retirer.

Pendant les phases de la bataille, on dit que le roi, qui la contemplait, sauta trois fois de son trône, craignant pour l'armée. Telle fut la lutte de cette première journée. Le lendemain, les barbares n'eurent point de meilleures chances. La faiblesse numérique des Grecs, l'espoir que leurs blessures les auraient mis dans l'impossibilité de lever encore les mains contre



LE MONT ŒTA.

eux les encouragèrent à recommencer le combat. Les Grecs, en bataille par corps et par nation, combattirent tour à tour, hormis les Phocéens ; car ceux-ci avaient été postés sur la montagne pour garder le sentier. Les Perses, ne voyant aucune différence entre cette journée et la précédente, se retirèrent une seconde fois.

Comme le roi ne savait quel parti prendre, Éphialte, citoyen malien, entra en conférence avec lui, espérant obtenir quelque grande récompense ; il indiqua le sentier qui, à travers la montagne, conduit aux Thermopyles, et il perdit ceux des Grecs qui occupaient le défilé. Plus tard, craignant les Lacédémoniens, cet homme se réfugia en Thessalie, et, après sa fuite, les pylagores mirent sa tête à prix. Il fut tué à Anticyre, où il était revenu, par Athénade de Trachis, mais pour un motif différent. Athénade n'en fut pas moins récompensé par les Lacédémoniens. Ainsi périt Ephialte.

Xerxès donc approuvant ce que cet homme avait promis, et rempli d'allégresse, fit soudain partir Hydarne et la troupe qu'il commandait. Les immortels sortirent du camp au moment où l'on allume les lampes. Les Perses marchèrent toute la nuit par le sentier, entre l'Œta à leur droite, et les monts Trachiniens à leur gauche. L'aurore parut comme ils arrivaient à la cime extrême ; les mille Phocéens pesamment armés surveillaient, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, ce côté des monts. Voici comment ils s'aperçurent de la marche des Perses. Ceux-ci montaient cachés par les chênes dont la montagne est couverte, et le bruit que font sous les pas les feuilles tombées retentissait au loin. Les Phocéens s'élancent et revêtent leurs armes ; les barbares arrivaient déjà. Les

Perses, à l'aspect d'hommes en armes, sont frappés de surprise, car ils s'attendaient à ne rencontrer personne qui leur fît obstacle, et ils se heurtent contre une armée. Alors Hydarne, craignant que ce ne fût une troupe lacédémonienne, demanda de quel pays elle était; Éphialte le lui apprit exactement; aussitôt il rangea les Perses en bataille. Les Phocéens, assaillis par une grêle de traits, quittèrent le sentier et gagnèrent les aspérités de la montagne; persuadés qu'ils étaient le but principal de cette attaque, ils se préparèrent à mourir. Telle fut leur pensée; mais Éphialte, Hydarne et les Perses, sans tenir plus de compte des Phocéens, descendirent rapidement le revers de la montagne.

Le devin Mégistias, d'après l'inspection des victimes, annonça le premier aux Grecs, défenseurs des Thermopyles, le trépas qui les menaçait au lever de l'aurore; en outre, quelques transfuges leur apprirent le détour que faisaient les Perses. Il était encore nuit lorsqu'ils reçurent ces nouvelles; comme le jour commençait à poindre, en troisième lieu les éclaireurs accoururent des hauteurs. Les Grecs alors tinrent conseil et les avis furent partagés : car les uns ne voulaient pas abandonner leur poste; d'autres demandaient à partir. Ils se séparèrent sans s'être mis d'accord; quelques-uns prirent à l'instant chacun le chemin de sa ville : le reste se résolut à tenir bon avec Léonidas. On rapporte que lui-même les congédia, ayant à cœur de leur sauver la vie; mais il pensait que, pour lui et les Spartiates qui l'accompagnaient, ils ne pouvaient honorablement quitter le poste que d'abord ils étaient venus défendre. Les alliés congédiés s'en allèrent; seuls les Thespiens et les Thébains restèrent auprès des Spartiates : les Thébains, non

qu'ils en eussent le désir, mais parce que Léonidas les retint comme otages; les Thespiens, tout volontairement. Ils refusèrent d'abandonner Léonidas et les siens; ils périrent avec eux; Démophile, fils de Diadrome, les commandait,

Xerxès, au lever du soleil, répandit des libations et pour attaquer attendit l'heure où le marché est tout à fait rempli, car Ephialte lui avait donné cette indication, calculée sur ce que la descente par le sentier est moins sinueuse et exige moins de temps que la montée. Les barbares de Xerxès s'élancent; de leur côté les Grecs avec Léonidas, en hommes qui sont résolus à la mort, se déploient en un lieu du défilé beaucoup plus large qu'au commencement. D'abord, ils défendaient le rempart et ils combattaient dans la partie la plus resserrée du col; maintenant que la mêlée s'engage sur un plus vaste espace, les barbares tombent en foule; derrière eux, les chefs de corps, le fouet à la main, les poussent en avant à force de coups. Un grand nombre roula dans la mer et se noya; d'autres, plus nombreux, furent foulés vivants aux pieds de ceux qui survivaient; on ne tenait pas compte des morts. Les Grecs, sachant qu'ils allaient périr sous le fer de ceux qui tournaient la montagne, déployaient contre les barbares la plus extrême vigueur, méprisant le péril et prodiguant leur vie.

La plupart eurent bientôt leurs javelines brisées; ils frappèrent avec le glaive. Léonidas, en cette mêlée, tomba après avoir vaillamment combattu, et avec lui d'autres Spartiates illustres, dont j'ai recueilli les noms, comme de gens dignes de renommée; je sais aussi les noms des trois cents. Du côté des Perses également beaucoup d'hommes du premier rang succombèrent, entre autres deux fils de Darius, Abrocome

et Hypéranthe. Ainsi deux frères de Xerxès furent tués en combattant sur le corps de Léonidas, pour lequel le choc fut terrible entre les Perses et les Lacédémoniens. Enfin ceux-ci, à force de valeur, l'enlevèrent et repoussèrent leurs ennemis quatre fois.

Cette lutte dura jusqu'à l'arrivée de la troupe que conduisait Ephialte. Dès que les Grecs s'aperçurent qu'elle était survenue, la bataille changea de face. Car ils se retirèrent au plus étroit du défilé, repassèrent le mur et prirent position sur le tertre, tous serrés en masse, moins les Thébains. Ce tertre est à l'entrée du défilé, au lieu où maintenant on voit un lion de pierre érigé en mémoire de Léonidas. Ceux qui avaient encore des épées s'y défendirent avec leurs armes, les autres avec leurs mains et leurs dents. Cependant les barbares les accablèrent de traits, les uns les attaquant de front après avoir renversé le mur, tandis que les autres les enveloppaient de toutes parts.

Parmi les Lacédémoniens et les Thespiens qui montrèrent tant de valeur, celui qui se signala le plus fut, dit-on, le Spartiate Diénèce; on rapporte de lui ce mot qu'il dit avant que la bataille fût engagée. Un homme de Trachis prétendait que, quand les barbares lançaient leurs flèches, il y en avait tant que le soleil en était caché; Diénèce l'entendit, et sans être ému, tenant pour rien le grand nombre des Mèdes : « Notre hôte de Trachis, dit-il, nous annonce une chose agréable; si les Mèdes nous cachent la lumière, nous combattrons à l'ombre et non au soleil. » Diénèce laissa, dit-on, en souvenir aux Spartiates, ce mot et d'autres semblables.

Les plus braves après lui furent, dit-on, deux frères lacédémoniens, Maron et Alphée. Celui des Thespiens qui mérita le plus de gloire fut Dithyrambe. Sur ceux

qui sont ensevelis au lieu même où ils ont succombé, et sur ceux qui étaient morts avant que Léonidas eût congédié les alliés, on a gravé cette inscription :

Ici, contre trois cents myriades, ont combattu
Quatre mille hommes du Péloponèse.

Cette inscription est commune à tous ; voici celle des Spartiates en particulier :

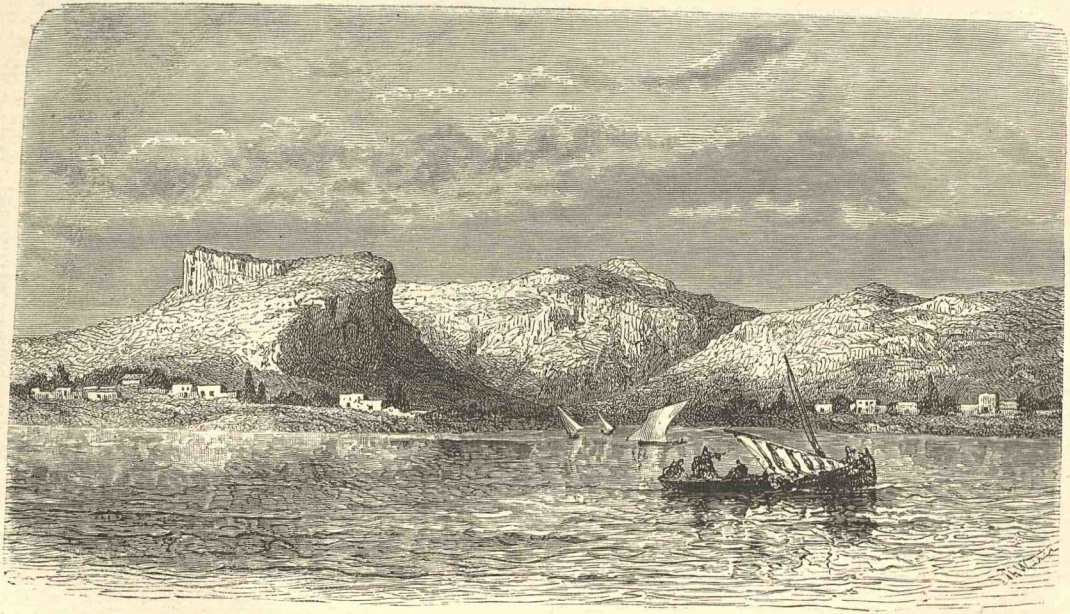
O étranger, va dire aux Lacédémoniens qu'ici
Nous gisons, ayant obéi à leurs ordres.

Telle est l'inscription en l'honneur des Spartiates; voici celle du devin :

Ceci est le monument de l'illustre Mégistias, que jadis les Mèdes
Tuèrent, après avoir franchi le fleuve Sperchius,
Devin qui, sachant clairement que les Parques arrivaient alors,
Ne voulut pas abandonner les chefs spartiates.

Les Thébains que commandait Léontiade, tant qu'ils furent parmi les Grecs, combattirent par contrainte contre l'armée du roi. Dès qu'ils virent la fortune des Perses prendre le dessus et les alliés de Léonidas refoulés sur le tertre, ils se séparèrent de ces derniers ; ils étendirent les mains, se rapprochèrent des barbares et leur dirent ce qui était très véritable : qu'ils étaient du parti mède, qu'ils avaient été les premiers à envoyer au roi la terre et l'eau, qu'ils étaient venus aux Thermopyles contraints et forcés, et qu'ils n'étaient en rien coupables de l'échec que venait d'essuyer Xerxès. Grâce à ces discours, ils obtinrent la vie ; ils avaient d'ailleurs, à l'appui de leur affirmation, le témoignage des Thessaliens.

Ainsi combattirent les Grecs aux Thermopyles; Xerxès, ayant appelé Démarate, le questionna et d'a-



CYTHÈRE. — VUE ACTUELLE.

bord lui dit : «Démarate, tu es un homme estimable, je te rends ce témoignage d'après la vérité; tout ce que tu m'as annoncé s'est accompli. Apprends-moi maintenant combien il reste de Lacédémoniens et combien il y en a, s'ils ne le sont tous, d'aussi exercés à la guerre. » L'autre répondit : « O roi, le nombre des Lacédémoniens est grand, et ils ont beaucoup de villes; ce que tu désires savoir, je vais te le dire : en leur contrée, la cité de Sparte contient au moins huit mille hommes tels que ceux qui viennent de combattre ici; les autres citoyens de Lacédémone, s'ils ne leur ressemblent pas entièrement, ne laissent pas d'être braves. » A cela Xerxès reprit : « Démarate, quel est le moyen le plus aisé de venir à bout de ces hommes? N'hésite pas, parle, car tu es au fait de la marche de leurs conseils, puisque tu as été leur roi. »

Or Démarate repartit : « O roi! puisque tu prends conseil de moi avec confiance, il est juste que je te suggère le parti le plus sûr. Envoie contre la Laconie trois cents voiles de l'armée navale. Il y a auprès une île dont le nom est Cythère; Chilon, le plus sage des hommes qui aient existé parmi nous, répétait qu'il vaudrait mieux pour les Spartiates qu'elle fût au fond de la mer qu'au-dessus des flots, prévoyant qu'il en partirait un jour quelque chose comme ce que je dis; non qu'il eût pressenti ton armement, mais parce qu'il craignait un armement préparé par un peuple quelconque. Que tes navires, s'élançant de cette île, jettent l'effroi chez les Lacédémoniens; lorsqu'ils auront à leurs portes une guerre menaçant leurs foyers, tu n'auras plus à craindre qu'ils portent secours à la Grèce qu'occupera ton armée tout entière : or, toute la Grèce étant asservie, la Laconie, isolée, n'aura plus de force. Si tu opères autrement, voici à quoi tu

peux t'attendre : l'isthme du Péloponèse est étroit; compte bien que, dans cette position, contre tous les Péloponésiens réunis, tu auras à livrer des batailles plus sanglantes que par le passé. Si tu exécutes mon plan, l'isthme et les villes tomberont en ton pouvoir sans coup férir. »

Après lui parla le frère de Xerxès, Achémène, chef de l'armée navale, présent à l'entretien; craignant que le roi, convaincu, ne fît ce qu'on lui suggérait, il dit : « O roi, je te vois accueillir le discours d'un homme envieux de ta fortune et traître à ton autorité; car les Grecs se complaisent dans ces traits de caractère : envier le succès, haïr le pouvoir. Or, si dans les circonstances présentes, après que quatre cents vaisseaux ont fait naufrage, tu en envoies trois cents autres naviguer autour du Péloponèse, tes adversaires pourront te combattre à forces égales. Réunie, la flotte est pour eux difficile à vaincre, et d'abord ils auront une grande infériorité de forces; de plus, les vaisseaux soutiennent l'armée, et l'armée les vaisseaux, si des deux parts on marche simultanément. Disperse tes forces, tu cesseras de leur être utile, et elles à toi. Règle sagement tes affaires, et ne t'informe pas de celles de tes ennemis; ne demande pas où ils porteront leurs armes, ce qu'ils feront, quel est leur nombre. S'ils sont en droit d'avoir une haute opinion d'eux-mêmes, nous ne leur cédons en rien sous ce rapport. Que les Lacédémoniens reviennent au combat et ils ne guériront point la blessure qu'ils viennent de recevoir.

A ce discours Xerxès répondit : « Achémène, tu me sembles parler à propos, et j'agirai en conséquence. Démarate dit ce qu'il croit le plus à mon avantage, mais ton opinion triomphe de la sienne. Je ne puis

admettre, en effet, qu'il ne prenne pas intérêt à ma fortune; j'en juge par ce qu'il m'a dit précédemment, et par le fait qu'un citoyen envie et hait en silence son concitoyen heureux; si ce dernier lui demande conseil, il se garde bien de lui suggérer ce qui, selon lui, est le parti le meilleur, à moins qu'il ne soit arrivé à un haut degré de vertu, et la chose est rare; mais l'hôte pour son hôte heureux est le plus bienveillant des amis; s'il est consulté, il donne le conseil le plus salutaire. Ainsi donc, je défends qu'à l'avenir on parle en termes injurieux de Démarate, qui est mon hôte. »

Xerxès, après ces mots, passa au milieu des morts. Ayant appris que Léonidas était roi et général des Lacédémoniens, il ordonna qu'on lui tranchât la tête et qu'on la plantât sur un poteau. Cet incident et plusieurs autres rendent évident pour moi que le roi des Perses était courroucé contre Léonidas vivant plus que contre nul autre des hommes. Sans cela il n'aurait point traité son cadavre si contrairement aux usages, puisque, comme je le sais, les Perses honorent particulièrement les hommes qui se sont bravement comportés à la guerre.

LIVRE HUITIÈME

URANIE





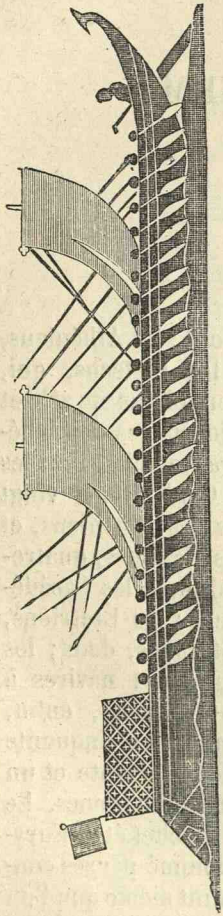
URANIE.

LIVRE HUITIÈME

Uranie

Les Grecs de l'armée navale étaient : les Athéniens, avec cent vingt-sept vaisseaux; les Platéens, qui, malgré leur inexpérience de la mer, pleins de zèle et de courage, avaient complété les équipages des Athéniens; les Corinthiens avec quarante vaisseaux; les Mégariens, vingt vaisseaux; les Chalcidiens, vingt vaisseaux que leur avaient prêtés les Athéniens, et qu'eux-mêmes avaient armés; les Éginètes, quatre-vingts vaisseaux; les Sicyoniens, douze; les Lacédémoniens, dix; les Épidauriens, huit; les Érétriens, sept; les Trézéniens, cinq; les Styréens, deux; les Céens, aussi deux vaisseaux, plus deux navires à cinquante rames; les Locriens-Opontiens, enfin, avaient amené le secours de sept navires à cinquante rames. Le total s'élevait à deux cent soixante et un vaisseaux, sans les navires à cinquante rames. Le général investi du commandement en chef était Eurybiade, fils d'Euryclide, Spartiate, nommé par ses concitoyens. Dès le commencement, avant même que l'on envoyât demander l'alliance de la Sicile, la commune rumeur se prononçait pour que l'armée navale fût

confiée aux Athéniens ; mais ceux-ci, trouvant de l'opposition chez les alliés, firent passer avant tout le salut de la Grèce : sachant donc qu'elle périrait si des querelles s'engageaient au sujet du commandement, ils n'insistèrent pas et ils agirent sagement.



NAVIRE DE GUERRE. (D'APRÈS UN VASE GREC.)

Alors eux et les Grecs qui se trouvaient dans la rade d'Artémisium, voyant la flotte immense mouillée aux Aphètes, la contrée entière couverte de troupes, les affaires du barbare réussir mieux qu'ils ne l'avaient présumé, craignirent d'être capturés, et mirent en délibération s'ils quitteraient leur poste pour se rapprocher de l'intérieur de la Grèce. Les Eubéens, sachant la question qu'ils agitaient, supplièrent Eurybiade de demeurer encore un peu de temps, pour qu'ils pussent mettre en lieu de sûreté leurs enfants et leurs esclaves. Comme ils n'obtenaient rien de lui, il sallèrent trouver le général des Athéniens, Thémistocle, et le gagnèrent en lui faisant un don de trente talents, à condition que la flotte resterait dans les eaux de l'Eubée et y livrerait bataille.

Pour retenir les Grecs, voici comment s'y prit Thémistocle : sur cette somme, il offrit cinq talents à Eurybiade, et il les lui donna comme de lui-même ; celui-ci séduit, il n'y eut plus qu'Adimante, fils d'Ocyte, général des Corinthiens, qui s'agitât encore, déclarant qu'il allait s'éloigner d'Artémisium et n'y resterait pas plus longtemps. A ce dernier, Thémistocle adressa ces mots, qu'il appuya d'un serment : « Tu ne nous abandonneras point, puisque je vais te faire un présent plus considérable que celui que t'enverrait le roi mède pour avoir quitté les alliés. » Il dit, et, en même temps, il fit porter trois talents d'argent sur le vaisseau d'Adimante. Eurybiade et Adimante, frappés des présents, furent gagnés ; on accorda aux Eubéens une faveur précieuse, et Thémistocle lui-même eut un gros profit. On ne sut point qu'il gardait le reste ; ceux qui eurent leur part de cet argent crurent qu'il avait été envoyé d'Athènes à cet effet.

Ainsi donc, ils demeurèrent dans les eaux de l'Eubée et combattirent ; il en advint ce qui suit : Lorsque les barbares étaient arrivés la veille sur le soir aux Aphètes, ils avaient appris qu'un petit nombre de vaisseaux grecs étaient embusqués depuis plusieurs jours devant Artémisium et les attendaient encore. Après s'en être assurés, ils conçurent le dessein d'essayer de les capturer. Ils ne jugèrent pas à propos de voguer soudain et directement contre eux, de peur que les Grecs, voyant leurs voiles déployées, ne prissent la fuite, et que la nuit survenant ne les protégeât ; ils eussent alors échappé, et il ne fallait pas, selon eux, que même le porte-flambeau fût laissé vivant.

Dans ce but, ils détachèrent de la flotte deux cents

vaisseaux et les firent passer en dehors de Sciathos, de sorte que, sans être aperçus des ennemis, ils pussent naviguer autour de l'Eubée et pénétrer dans l'Euripe par le Capharée et Géreste. Leur projet était d'attaquer de front, quand ces navires, ayant achevé leur circuit, auraient fermé le passage aux Grecs. Cette résolution prise, ils envoyèrent les vaisseaux qu'ils avaient choisis, mais ils n'eurent point en l'esprit de rien tenter ce jour-là, ni même avant le signal que devaient faire apparaître, à leur arrivée, ceux qui voguaient autour des îles. Tandis que ces derniers étaient en mer, ils firent aux Aphètes le dénombrement de la flotte.

Ils y procédaient, et il y avait à ce moment dans leur armée un Scionéen nommé Scyllias, le meilleur plongeur des hommes de cette époque, qui, dans le naufrage arrivé auprès du Pélion, avait sauvé des flots pour les Perses quantité de choses précieuses, et s'en était attribué une bonne part. Ce Scyllias pensait depuis longtemps à passer aux Grecs, et jusque-là il n'en avait pas eu l'occasion; de quelle manière alors il y réussit, je ne le puis dire avec certitude; je serais même surpris si ce que l'on raconte était véritable : car on prétend que, des Aphètes, il plongea sans remonter au-dessus des flots avant d'avoir atteint Artémisium; c'est un trajet par mer d'environ quatre-vingts stades. Cet homme est le sujet de beaucoup d'autres récits vraisemblablement faux, mêlés de quelques faits réels; sur celui-ci, on peut admettre mon opinion : je pense qu'il est venu trouver les Grecs en barque ; aussitôt arrivé, il raconta aux généraux toutes les circonstances du naufrage et les renseigna sur les vaisseaux qui faisaient le tour de l'Eubée.

Les Grecs, après l'avoir entendu, tinrent conseil; les opinions furent diverses, et celle-ci prévalut: de rester en repos jusqu'à la fin du jour, de veiller ensuite, et à minuit de se porter au-devant des vaisseaux qui tournaient l'Eubée. Mais, malgré cette résolution, personne ne les attaquant, vers le coucher du soleil, d'eux-mêmes, spontanément, ils cinglèrent droit sur les barbares, désirant faire un essai de leur propre manière de combattre et de rompre la ligne ennemie.

Les équipages de Xerxès et ses généraux, les voyant s'avancer en si petit nombre, les crurent atteints de folie et déployèrent toute la flotte, ne doutant pas de les capturer facilement. Ils considéraient, d'une part, le petit nombre des vaisseaux grecs, d'autre part la multitude des leurs, qui de plus naviguaient mieux; ils en conclurent qu'ils n'avaient qu'à s'étendre en cercle et à enfermer la flotte ennemie au centre. Tout ce qu'il y avait là d'Ioniens, le cœur porté pour les Grecs, ne les combattaient qu'à regret; ils étaient navrés de les voir ainsi enveloppés, convaincus que nul d'eux n'échapperait, tant à leurs yeux la flotte grecque était chétive et impuissante. Mais parmi ceux que réjouissait ce qui allait se passer, c'était à qui le premier prendrait un navire athénien et l'obtiendrait du roi en récompense; car dans la flotte barbare on faisait estime surtout des Athéniens.

Dès que les Grecs eurent reçu le signal, d'abord ils tournèrent leur proue contre les barbares et la poupe du côté de l'espace vide; ensuite ils se mirent à l'œuvre, quoique serrés de près et front contre front. Du premier choc, ils enlevèrent trente vaisseaux barbares et avec eux Philaon, fils de Chersis, rère de Gorgus, roi de Salamine, homme considé-

rable de l'armée perse. Le premier des Grecs, Lycomède, fils d'Eschrée, Athénien, prit un vaisseau ennemi, et il remporta le prix de la valeur. La nuit survint et sépara les combattants, au milieu de succès divers. Les Grecs regagnèrent Artémisium; les barbares retournèrent aux Aphètes, la bataille n'ayant pas eu le succès sur lequel ils avaient compté. Pendant la mêlée, Antidore de Lemnos fut le seul des Grecs servant le roi qui passa aux Grecs libres, et, à cause de cette action, les Athéniens lui donnèrent un domaine à Salamine.

On était au milieu de l'été; à la nuit, la pluie tomba en abondance et dura jusqu'au matin, avec de violents coups de tonnerre qui grondaient autour du Pélion; des corps morts et des débris furent entraînés vers les Aphètes, flottant autour des proues et embarrassant l'extrémité des rames. Les soldats qui de la flotte entendaient l'orage étaient frappés de terreur; ils croyaient périr sans ressource par l'effet d'une telle succession de maux.

Cette même nuit fut beaucoup plus cruelle pour ceux qu'on avait envoyés afin de tourner l'Eubée; elle les saisit en pleine mer et devint finalement désastreuse. Ils voguaient du côté des Cœlas d'Eubée, quand la pluie et la tempête les assaillirent; le vent les emporta sur des récifs, où ils périrent.

Les barbares aux Aphètes virent avec joie poindre le jour; mais ils ne songèrent qu'à tenir en repos la flotte; après ce qu'ils avaient souffert, ils se contentèrent en leur état présent de rester immobiles. De leur côté, les Grecs reçurent un renfort de cinquante-trois vaisseaux arrivés de l'Attique. Ils en étaient tout encouragés, quand survint un message qui leur annonça que les barbares détachés autour de l'Eubée

avaient tous été submergés par la dernière tempête. La flotte grecque se tint sur ses gardes jusqu'à la même heure que la veille, puis, mettant à la voile, elle tomba sur les vaisseaux ciliciens; après les avoir anéantis, comme la nuit était venue, elle reprit sa position devant Artémisium.

Le troisième jour, les généraux des barbares, vivement irrités des outrages que leur infligeaient une poignée de vaisseaux et redoutant la colère de Xerxès, n'attendirent point que les Grecs commençassent le combat; mais, s'exhortant les uns les autres, vers midi ils firent avancer leur flotte en pleine mer. Il se rencontra que les batailles navales furent livrées les mêmes jours que l'on se battait sur terre aux Thermopyles; sur mer, il s'agissait de défendre l'Euripe, comme pour ceux qui entouraient Léonidas, de garder le défilé.

Les barbares, pour entourer les Grecs et les capturer, se déployèrent en croissant: alors les Grecs tombèrent sur eux et la mêlée s'engagea; dans ce choc, les forces des deux parts se balançaient presque également. En effet, l'armée navale de Xerxès se nuisait à elle-même par son développement et par la multitude de ses navires; les bâtiments s'entre-choquaient et se troublaient mutuellement; toutefois elle tenait bon et ne cédait pas, car les Perses ne pouvaient se résigner à fuir devant un si petit nombre de vaisseaux. Les Grecs perdirent donc beaucoup de navires, les barbares en perdirent beaucoup plus encore; finalement, après cette lutte indécise, ils se séparèrent, et regagnèrent rapidement leurs mouillages. Mais les Grecs, en quittant le lieu où ils avaient combattu, restèrent en possession des morts et des débris; ils n'en avaient pas moins été fort maltraités,

surtout les Athéniens; la moitié de leurs vaisseaux étaient endommagés; ils résolurent de se retirer vers l'intérieur de la Grèce.

Cependant Thémistocle réfléchit que, si les Grecs détachaient du parti mède les Ioniens et les Cariens, il ne leur serait pas difficile de vaincre le reste. Ayant donc choisi les meilleurs vaisseaux de l'Attique, il descendit sur la plage pour faire provision d'eau douce, et il grava sur les rochers une inscription que lurent les Ioniens qui le lendemain gagnèrent Artémisium : elle était ainsi conçue : « Hommes de l'Ionie, vous n'agissez pas selon la justice en faisant la guerre à vos pères et en asservissant la Grèce ; revenez à nous, et, s'il vous est impossible de le faire, du moins, à l'avenir, tenez-vous loin de nos navires et priez les Cariens de suivre votre exemple. Si vous ne pouvez exécuter aucune de ces deux choses, si vous êtes trop contenus pour pouvoir vous révolter, dans l'action, quand nous serons aux prises, soyez volontairement sans courage, vous souvenant que vous êtes issus de nous et que, dès son origine, notre inimitié contre les barbares est née à cause de vous. » Thémistocle, à ce qu'il me semble, laissa cette inscription dans un double dessein, afin que, si elle restait ignorée du roi, elle décidât les Ioniens à changer de parti, à passer aux Grecs, ou que, si on la rapportait à Xerxès, sous forme d'accusation, les Ioniens lui devinssent suspects, et qu'il ne les employât pas dans les batailles navales.

Tandis que Thémistocle écrivait sur les rochers, un Histiéen partit en barque et apprit aux barbares la retraite des Grecs; ils ne le crurent pas, le jetèrent en prison et dépêchèrent en éclaireurs des vaisseaux légers. Ceux-ci rapportèrent que la nouvelle était vé-

ritable; ainsi, en même temps que le soleil répandit ses rayons, toute la flotte en lignes serrées se rendit à la rade d'Artémisium. Elle y resta jusqu'au milieu du jour, puis elle leva l'ancre pour gagner Histiéa; les barbares occupèrent cette ville, outre une partie de l'Ellopie, district de l'Histiéotide; ensuite ils firent une incursion sur tous les bourgs de la côte.

Il vint alors à l'armée perse quelques transfuges de l'Arcadie, dénués de tout et offrant de servir; on les mena en présence du roi, et les Perses leur demandèrent ce que faisaient les Grecs, l'un d'eux interrogeant au nom de tous. Or les Arcades répondirent que les Grecs célébraient la fête olympique, qu'ils assistaient au spectacle des jeux gymniques et des courses de chars. « Quel est, dit le questionneur, le prix qu'ils se disputent? — Une couronne d'olivier,» reprirent-ils. Alors Tritantechme, fils d'Artabane, ayant laissé échapper une parole généreuse, encourut de la part de Xerxès le reproche de lâcheté. Car, quand il ouït que le prix était une couronne et non des trésors, il ne put garder le silence et, devant tous les autres, il s'écria : « Oh! oh! Mardonius, contre quels hommes nous as-tu menés combattre, qui luttent non pour des richesses, mais pour l'honneur! » Telle fut son exclamation.

Sur ces entrefaites, aussitôt après le désastre des Thermopyles, les Thessaliens envoyèrent un héraut chez les Phocéens, contre lesquels ils conservaient toujours un vif ressentiment, surtout depuis leur dernière défaite. Car tout le peuple de la Thessalie et ses alliés, ayant envahi la Phocide, peu d'années avant l'expédition du roi, avaient été vaincus par les Phocéens et fort maltraités. Les Phocéens, enveloppés sur le Parnasse, avaient avec eux le devin Tellias,

Éléen, qui leur suggéra ce stratagème : ils couvrirent de plâtre, revêtus de leurs armes, les six cents plus braves de leur armée, et les lancèrent pendant la nuit contre les Thessaliens, avec ordre de faire main basse sur tout homme qui, sans être vêtu de blanc, se montrerait à eux. Les sentinelles ennemies les premières aperçurent cette troupe et prirent la fuite, ne doutant pas qu'il n'y eût là quelque prodige; l'armée ensuite fit de même, si bien que les Phocéens prirent sur quatre mille morts autant de boucliers, qu'ils consacrèrent moitié en Abas, moitié à Delphes. La dîme des objets précieux qu'ils gagnèrent à cette bataille produisit les grandes statues qui sont érigées autour du trépied devant le temple de Delphes, et d'autres semblables qui ont été dédiées en celui d'Abas.

Les Phocéens firent donc essuyer cet échec à l'infanterie thessalienne, qui les avait investis; de plus ils causèrent à la cavalerie un irréparable dommage, au moment où elle entrait sur leur territoire. Dans le défilé qui se trouve vers Hyampolis, ils creusèrent un vaste fossé, y posèrent des amphores vides, le recouvrirent de terre pour lui donner le même aspect qu'au reste du sol, et attendirent le choc des ennemis. Ceux-ci, en chargeant pour les enlever, tombèrent dans les amphores, et la plupart des chevaux se cassèrent les jambes.

Les Thessaliens donc, conservant un vif ressentiment contre les Phocéens, à cause de ces deux affronts, envoyèrent un héraut et leur dirent : « Hommes de la Phocide, le moment est venu pour vous de reconnaître que vous ne nous valez pas. Précédemment, parmi les Grecs, tant que nous avons voulu compter parmi eux, nous avons prévalu sur vous. Maintenant nous avons assez de pouvoir sur le barbare pour vous

priver de votre territoire et vous faire réduire en esclavage. Toutefois nous ne vous gardons aucunement rancune, quoique tout nous soit possible; rachetez-vous au prix de cinquante talents d'argent, et nous vous promettons de détourner loin de vous les fléaux qui menacent votre contrée. »

Ainsi parlèrent les Thessaliens. En effet, les Phocéens étaient les seuls de ce côté qui n'eussent point pris parti pour le Mède. Ils répondirent au message des Thessaliens : « Nous ne donnerons point d'argent; nous pourrions avec autant de facilité que vous, si tel était notre désir, favoriser les Mèdes; mais nous ne sommes point gens à trahir la Grèce. »

Lorsque l'on rapporta cette réponse aux Thessaliens, ils entrèrent contre les Phocéens dans un tel courroux qu'ils servirent de guides aux barbares. Ceux-ci entrèrent chez les Phocéens et ne les trouvèrent pas en leurs demeures; quelques-uns s'étaient réfugiés sur les cimes du Parnasse, assez vaste à son sommet, près de la ville de Néon, pour donner asile à une foule nombreuse. Mais le plus grand nombre avaient fui jusque chez les Locriens-Ozoles et à la ville d'Amphisse, située au-dessus de la plaine de Crissa. Les barbares cependant sillonnèrent toute la Phocide, car les Thessaliens y conduisirent leur armée, et ils portèrent avec eux le fer et la flamme; ils incendièrent les villes et les temples.

Au delà de Parapotamie, les Perses arrivèrent à Panopée; à partir de cette ville, l'armée marcha en deux corps : le plus considérable, avec Xerxès en personne, se portant sur Athènes, entra en Béotie par le territoire d'Orchomène; tout ce peuple était du parti mède; les barbares ne firent donc que passer à travers cette contrée.

L'autre corps, avec des guides, prit pour but le temple de Delphes, laissant le Parnasse à sa droite et pillant, sous ses pas, tous les lieux de la Phocide. Détaché de l'armée principale pour enlever les trésors du temple de Delphes et les présenter au roi, il brûla, chemin faisant, Panopée, Daulis, Eolis. J'ai appris que Xerxès était mieux renseigné sur tous les objets précieux contenus dans le temple que sur ceux qu'il avait laissés dans son palais, car on lui en parlait continuellement, et surtout des offrandes de Crésus, fils d'Alyatte.

Les Delphiens, informés de l'approche des barbares, furent saisis de crainte; plongés dans une consertnation profonde, ils demandèrent à l'oracle s'ils enfouiraient en terre les trésors ou s'ils les transporteraient dans une autre contrée. Le dieu ne leur permit pas de les déplacer, disant qu'il était assez puissant pour défendre ses propres richesses. Les Delphiens, après cette réponse, songèrent à eux-mêmes : ils envoyèrent leurs enfants et leurs femmes chez les Achéens; ils montèrent pour la plupart sur le Parnasse et déposèrent leurs biens dans la grotte de Corycie; d'autres s'en allèrent à Amphisse en Locride. Tous les Delphiens abandonnèrent donc la ville, à l'exception de soixante hommes et du prophète.

Les barbares cependant avançaient, et déjà ils pouvaient apercevoir le temple, quand le prophète, qui se nommait Acérate, vit devant la porte les armes sacrées que nul des mortels ne pouvait toucher sans impiété, et qui avaient été transportées là de l'intérieur du sanctuaire. Il se hâta de signaler ce prodige aux Delphiens présents dans la ville; à ce moment les barbares venaient d'atteindre le temple de Minerve-



CRISSA ET LE PARNASSE.

Pronéa, et l'on vit soudain éclater un prodige plus grand que le premier. Car s'il était merveilleux que des armes de guerre, se mouvant d'elles-mêmes, eussent apparu devant le temple, ce qui advint ensuite surpassa en merveilleux tous les autres prodiges. Comme les barbares, pressant le pas, approchaient du temple de Minerve, la foudre descendit du ciel et les frappa ; en même temps deux rochers se détachèrent de la cime du Parnasse, roulèrent à grand fracas sur eux et en écrasèrent un grand nombre; enfin on entendit sortir du temple de Minerve une haute clameur et des cris de guerre.

Toutes ces choses survenant à la fois, l'épouvante saisit les barbares ; les Delphiens, les voyant en fuite, les assaillirent et en tuèrent une multitude; les survivants coururent tout d'une traite chez les Béotiens. Ceux des barbares qui échappèrent dirent, comme je l'ai appris, qu'ils avaient encore observé d'autres faits surnaturels, et que deux êtres, pesamment armés, plus grands que ne le sont des hommes, les avaient poursuivis en les taillant en pièces.

A la demande des Athéniens, l'armée navale des Grecs, ayant quitté Artémisium, vint mouiller dans les eaux de Salamine. Les Athéniens avaient indiqué ce mouillage, parce qu'ils voulaient emmener de l'Attique leurs enfants et leurs femmes, et en outre tenir conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Car il était indispensable de délibérer sur la situation présente, puisque toutes les espérances que l'on avaient conçues avaient été trompées. En effet, ils avaient cru trouver tous les Péloponésiens en Béotie, maîtres de positions où ils pussent recevoir le choc des barbares et ils n'y voyaient personne; ils surent au contraire qu'ils fortifiaient l'isthme, qu'ils se préoccupaient

surtout du salut du Péloponèse, qu'ils avaient à cœur de le sauver et qu'ils abandonnaient le reste. A ces nouvelles, les Athéniens demandèrent que l'on fît halte à Salamine.

Les alliés jetèrent l'ancre auprès de l'île, et les Athéniens auprès de leur territoire. Ces derniers firent proclamer ensuite que chacun des citoyens mît en sûreté où il pourrait ses enfants et sa famille. Alors la plupart s'en allèrent à Trézène, d'autres à Égine, quelques-uns à Salamine. Ils avaient hâte de mettre les leurs en sûreté, d'abord pour obéir à l'oracle, et non moins à cause de ce que je vais rapporter. On prétend à Athènes qu'un grand serpent réside dans le temple et garde la citadelle; on le dit, et, comme s'il y était réellement, on lui apporte chaque mois des offrandes pour le nourrir ; cette provision pour un mois est un gâteau de miel. Or ce gâteau de miel, qui précédemment avait toujours été consommé, venait récemment de rester intact. La prêtresse en informa les Athéniens, et ceux-ci n'en mirent que plus d'empressement à abandonner la ville, la déesse ayant abandonné l'Acropole. Lorsqu'ils eurent tout enlevé, les hommes revinrent prendre leur poste sur la flotte.

Pendant que les vaisseaux revenus d'Artémisium étaient mouillés à Salamine, le reste des forces navales des Grecs partit de Trézène pour les rejoindre; car on les avait avertis qu'ils eussent à se rassembler au port trézénien de Pogon. Il se trouva, leur jonction faite, beaucoup plus de navires qu'il n'y en avait aux combats d'Artémisium, et il en était venu de plus de villes. Le commandant en chef était encore, comme dans les eaux de l'Eubée, le Spartiate Eurybiade, fils d'Euryclide, quoiqu'il ne fût pas de la famille royale;

cependant les vaisseaux des Athéniens étaient de beaucoup les plus nombreux et les meilleurs.

Lorsque les généraux furent réunis à Salamine, ils tinrent conseil. Eurybiade proposa que ceux qui voudraient prendre la parole fissent connaître leur opinion, sur le lieu, parmi ceux dont on était encore maître, où il serait convenable de livrer une bataille navale. Or l'Attique était déjà perdue et, intérieurement, il songeait à toute autre contrée. Les avis de ceux qui se prononcèrent concordèrent, pour la plupart, sur ce point qu'il fallait naviguer vers l'isthme et combattre devant le Péloponèse, s'appuyant sur le motif que, s'ils étaient vaincus à Salamine, ils seraient bloqués dans l'île, où nul secours n'était à espérer, tandis qu'en cas de défaite près de l'isthme, ils se retireraient sur leur propre territoire.

Pendant que les généraux du Péloponèse étaient encore à délibérer, un homme vint d'Athènes, annonçant que les barbares étaient entrés dans l'Attique et qu'ils la livraient tout entière aux flammes. En effet, leur armée, conduite par Xerxès, avait traversé la Béotie; ils avaient incendié Thespie et Platée, dont les habitants s'étaient réfugiés dans le Péloponèse; enfin ils occupaient Athènes, où ils dévastaient toutes choses. Le roi avait réduit en cendres les villes des Thespiens et des Platéens, informé par les Thébains qu'elles n'étaient point du parti mède.

A partir du passage de l'Hellespont jusqu'au moment où les barbares se mirent en marche, un mois s'écoula, y compris le temps qu'ils consumèrent à se transporter en Europe. Il leur fallut trois autres mois pour atteindre l'Attique, Calliade étant archonte des Athéniens. Ils prirent la ville déserte et trouvèent dans le temple quelques citoyens en petit

nombre : des administrateurs du lieu saint et de pauvres gens qui avaient entouré l'Acropole de planches et de palissades, comptant repousser les envahisseurs. Leur dénuement les avait empêchés de passer à Salamine et, en même temps, l'idée que seuls ils avaient compris l'oracle : selon eux, la forteresse de bois que le dieu avait déclarée imprenable, c'était l'asile où ils s'étaient réfugiés, et non les vaisseaux. Les Perses prirent position sur la colline en face de l'Acropole, à laquelle les Athéniens donnent le nom d'Aréopage, et ils assiégèrent le temple de cette manière : ils enveloppèrent d'étoupes, auxquelles ils mirent le feu, leurs flèches qu'ils lancèrent sur la barricade. Alors ceux des Athéniens qui soutenaient l'assaut se défendirent, bien que réduits à la dernière extrémité et que leur clôture fût détruite. Ils n'écoutèrent pas la proposition de capituler que leur firent les Pisistratides ; mais ils continuèrent de combattre et de s'ingénier contre les assaillants. Quand ils virent que les barbares approchaient des portes, ils firent rouler sur eux de grosses pierres rondes, en sorte que Xerxès fut longtemps fort embarrassé, ne pouvant venir à bout de les prendre.

Enfin les barbares découvrirent un accès ; car l'oracle au sujet de l'Attique devait s'accomplir, et il fallait que sur le continent elle fût tout entière au pouvoir des Perses. Sur le front de l'Acropole opposé aux portes et aux degrés, du côté de l'enclos d'Aglaure, fille de Cécrops, point où personne ne veillai ni ne pensait que nul homme pût jamais monter, quelques-uns gravirent malgré l'aspérité de l'escarpement. Quand les Athéniens les virent au sommet de l'Acropole, les uns se précipitèrent du haut de la muraille et périrent, les autres s'enfuirent dans le

sanctuaire. Ceux des Perses qui étaient montés coururent aux portes, les enfoncèrent et massacrèrent les suppliants; quand ils les eurent tous étendus morts à leurs pieds, ils pillèrent le temple et incendièrent la citadelle. Dès que Xerxès se vit en possession d'Athènes tout entière, il dépêcha pour Suse un courrier annonçant à Artabane ce grand succès. Le second jour après le départ de son héraut, il réunit les bannis athéniens qui l'avaient accompagné, et leur ordonna d'immoler des victimes, selon leurs rites, au sommet de l'Acropole, soit que pendant son sommeil une vision le lui eût prescrit, soit qu'il se repentît d'avoir brûlé le temple. Les bannis obéirent.

Les Grecs à Salamine, quand on leur apprit le sort de l'Acropole d'Athènes, furent tellement troublés, que quelques-uns des généraux, sans se soucier de résoudre la question débattue, coururent à leurs navires et déployèrent leurs voiles, comme pour prendre la fuite. Mais les autres décidèrent finalement que l'on combattrait en avant de l'isthme; la nuit vint; ils levèrent la séance et s'en allèrent à leurs vaisseaux.

Alors l'Athénien Mnésiphile, dès le retour de Thémistocle, lui demanda ce qu'on avait résolu. Thémistocle lui apprit qu'il était arrêté que l'on conduirait la flotte vers l'isthme et qu'on livrerait bataille devant le Péloponèse. « S'ils éloignent les vaisseaux de Salamine, dit Mnésiphile, tu ne combattras plus pour une patrie. Car ils retourneront chacun à sa ville; ni Eurybiade ni aucun autre mortel ne pourra les réunir; la flotte sera dispersée, et la Grèce périra par la faute de ses chefs. S'il en est encore quelque moyen, cours et tente d'annuler votre délibération; fais tous tes efforts pour convaincre Eurybiade qu'il doit changer d'opinion et rester ici. »

Ce conseil plut extrêmement à Thémistocle, et, sans rien répondre, il se rendit au vaisseau d'Eurybiade. Lorsqu'il y fut arrivé, il annonça qu'il avait à l'entretenir des intérêts publics ; l'autre l'engagea à monter sur son navire, s'il voulait lui parler. Alors Thémistocle, s'asseyant auprès de lui, répéta, en se l'appropriant, tout ce qu'il venait d'entendre de Mnésiphile ; il y ajouta beaucoup d'arguments, jusqu'à ce qu'il eut entraîné Eurybiade à sortir de son vaisseau et à rappeler les généraux à l'assemblée.

Lorsqu'ils furent réunis, avant qu'Eurybiade leur eût exposé pour quel motif il les avait convoqués, Thémistocle s'était déjà étendu en longs discours, car son ardeur l'emportait. Comme il pérorait, le général des Corinthiens, Adimante, fils d'Ocype, s'écria : « Thémistocle, aux jeux ceux qui partent avant leur tour reçoivent du bâton. — Soit, reprit l'autre, mais ceux qui restent en arrière ne sont pas couronnés. »

Cette fois il répondit au Corinthien sans emportement ; puis s'adressant avec non moins de douceur à Eurybiade, il se garda de répéter ce qu'il lui avait dit tout à l'heure : que, si l'on s'éloignait de Salamine, on se disperserait ; il évita en présence des alliés, et il eût trouvé malséant d'inculper aucun d'eux. Il fit donc usage d'autres raisonnements et il dit : « Il dépend de toi maintenant de sauver la Grèce, si tu veux, selon mon conseil, demeurer ici et livrer bataille, sans écouter ceux qui proposent de remettre à la voile et de partir pour l'isthme. Entends et compare les deux opinions : vers l'isthme, tu combats sur une mer ouverte, où le moindre de nos désavantages est d'avoir des vaisseaux pesants et l'infériorité du nombre. D'ailleurs, par ce fait seul, dussions-nous obtenir des succès, tu perds Salamine et Mégare et Égine ;

car l'armée de terre suivra la flotte ennemie ; tu les auras attirés toi-même sur la route du Péloponèse, tu auras mis la Grèce en péril. Si tu exécutes ce que je propose, tu y trouveras ces avantages : d'abord, en nous engageant dans un étroit espace, avec peu de vaisseaux contre un grand nombre, pour peu que la guerre ait son cours accoutumé, nous remporterons une victoire éclatante. Combattre dans un détroit, c'est ce que nous devons désirer ; combattre au large, c'est ce qu'il faut à nos ennemis. En second lieu, nous sauverons Salamine, où sont nos enfants et nos femmes; ce n'est pas assez, ce plan satisfait à ce qui surtout vous touche : ici tu livres bataille pour le Péloponèse, aussi bien qu'à l'isthme, et tu évites sagement d'y attirer les barbares. Mais si ce que j'espère arrive, si avec notre flotte nous sommes victorieux, ils ne se présenteront pas devant l'isthme ; ils ne dépasseront pas l'Attique ; ils s'enfuiront en désordre, et nous aurons la joie de retrouver debout Mégare, Égine, Salamine, où l'oracle a déclaré que nous devions l'emporter sur nos adversaires. Lorsque les hommes prennent des résolutions convenables, le succès d'ordinaire s'ensuit ; prennent-ils des résolutions déraisonnables, il ne se trouve pas un dieu qui veuille les seconder. »

Thémistocle allait continuer, quand le Corinthien Adimante, l'interpellant une seconde fois, lui commanda de se taire, puisqu'il n'avait plus de patrie, et défendit à Eurybiade de faire voter sur la proposition d'un homme sans foyer. « Que Thémistocle, ajouta-t-il, nous montre sa ville, et nous lui permettrons de donner son avis. » Il tenait ce langage parce qu'Athènes avait été prise et était occupée par le Perse. Pour cette fois, Thémistocle ne put se con-

tenir; il accabla les Corinthiens et Adimante lui-même de paroles injurieuses; il fit voir que les Athéniens auraient une ville et un territoire plus vaste que les leurs, tant qu'ils conserveraient deux cents navires avec des équipages complets, car nul des Grecs n'était capable de résister à leur choc.

Après ces explications, il reprit le fil de son discours à Eurybiade, et lui dit avec un surcroît d'insistance : « Si tu restes ici, tu seras un homme juste; sinon, tu perdras la Grèce, car le sort de cette guerre dépend de nos vaisseaux. Mais, sois attentif, si tu n'exécutes pas mon plan, nous, comme nous sommes, prenant nos enfants et nos femmes, nous partons pour Siris en Italie; elle est à nous de toute ancienneté et les oracles déclarent qu'elle doit être colonisée par nous. Les Péloponésiens alors, privés de tels alliés, se souviendront de mes discours. »

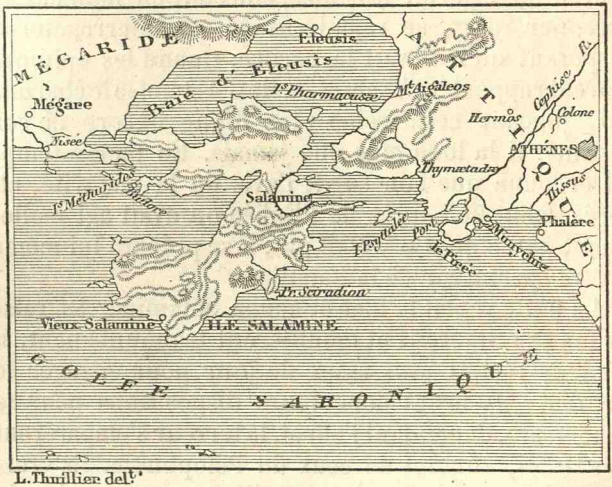
A ces mots de Thémistocle, Eurybiade se rendit, surtout, à ce qu'il me semble, dans la crainte d'être abandonné des Athéniens, si l'on partait pour l'isthme, car sans eux le reste ne pouvait plus combattre. Il s'arrêta donc à la résolution de rester à Salamine et de livrer bataille.

L'escarmouche de parole terminée, la détermination d'Eurybiade prise, les généraux soudain firent leurs préparatifs pour le combat. Le jour parut et, comme le soleil se levait, un tremblement de terre ébranla le continent et les flots. Les Grecs jugèrent à propos d'adresser des prières aux dieux et d'invoquer le secours des Éacides. Ils mirent à exécution ce dessein; ils prièrent tous les dieux; puis aussitôt ils appelèrent de Salamine, Ajax et Télamon; enfin ils envoyèrent un navire à Égine pour ramener Éaque et les autres Éacides.

L'armée navale de Xerxès, partie d'Histiéa, mit à la voile sur l'Euripe, et, en trois jours, elle parvint à Phalère. Xerxès en personne descendit vers la flotte, désirant communiquer avec les équipages et connaître leurs pensées. Il y prit siège, et aussitôt comparurent devant lui, après qu'on les eut convoqués, les rois et les chefs des vaisseaux. Ils s'assirent chacun selon la place d'honneur que Xerxès lui assigna; le premier fut le roi de Sidon, puis le roi de Tyr, et ainsi de suite. Lorsqu'ils furent assis en l'ordre convenable, Xerxès envoya Mardonius les questionner et sonder chacun d'eux sur l'opportunité de livrer une bataille navale.

Lorsque Mardonius les interrogea à la ronde, en commençant par le roi de Sidon, tous unanimement furent d'avis de combattre. Artémise seule s'exprima en ces termes : « Dis au roi de ma part, ô Mardonius, que telle est mon opinion : Si, dans les batailles navales autour de l'Eubée, j'ai montré de la vaillance, il est juste, ô maître, que j'expose ce que je crois le plus utile à tes intérêts, sans mériter moins tes louanges. Or voici ce que je dis : Épargne tes vaisseaux, ne livre pas bataille. Car sur mer ces hommes sont supérieurs aux tiens, autant que des hommes le sont à des femmes. Qu'as-tu besoin de t'exposer au péril d'un combat naval ? Ne possèdes-tu pas cette Athènes pour laquelle tu t'es déterminé à prendre les armes? ne possèdes-tu pas le reste de la Grèce ? Nul ne te fait obstacle; ceux qui t'ont résisté n'ont pu se soustraire à un châtiment mérité. Quelle sera pour tes ennemis l'issue de ces évènements? Je vais te le dire : si tu ne t'empresses pas de livrer une bataille navale, que tu retiennes tes vaisseaux près de ce rivage, ou que tu te rapproches du Péloponèse, tu atteindras facilement, ô roi, le but que tu t'es proposé en venant ici. Les

Grecs ne sont pas capables de tenir longtemps devant toi; tu les disperseras; ils s'en iront chacun en sa ville. Cette île, comme j'en suis informée, ne renferme pas assez d'approvisionnements pour eux, et il n'est point vraisemblable que, si tu fais entrer l'armée de terre dans le Péloponèse, ils demeurent dans ces parages et se soucient de combattre sur mer pour les



SALAMINE.

Athéniens. Si tu te hâtes de livrer une bataille navale, je crains que, ta flotte étant maltraitée, ton armée de terre en outre ne soit détruite. Fais de plus entrer en ton esprit, ô roi, que d'ordinaire les hommes bons ont de méchants esclaves, et les méchants de bons; toi donc, qui es le meilleur des mortels, tu as de méchants esclaves qui se disent tes alliés, les Égyptiens,

les Cypriens, les Ciliciens et les Paphlagoniens, de qui tu n'as rien de bon à attendre. »

Lorsqu'elle eut ainsi parlé à Mardonius, ceux qui étaient bienveillants pour Artémise considérèrent ce discours comme un malheur, et craignirent qu'elle n'eût quelque disgrâce à souffrir de la part du roi, pour l'avoir dissuadé de combattre sur mer. D'autres, qui étaient irrités contre elle et lui portaient envie, parce que, parmi les alliés, elle était en honneur au premier rang, se réjouirent de cet interrogatoire, espérant qu'il devait la perdre. Quand les opinions furent rapportées à Xerxès, celle d'Artémise le charma, et, jugeant cette reine plus digne encore de son estime, il la loua plus que jamais. En même temps il ordonna que l'on suivît l'avis de la majorité, et, présumant qu'auprès de l'Eubée on avait agi mollement parce qu'il n'y était pas, il se prépara lui-même à être spectateur de la bataille.

La flotte reprit la mer et gagna Salamine; les vaisseaux se rangèrent et mouillèrent tranquillement. Il ne leur restait plus assez de jour pour engager le combat; ils firent donc leurs dispositions pour le lendemain. Cependant l'effroi, la terreur s'emparèrent des Grecs, surtout de ceux du Péloponèse. Ils craignaient que, s'ils livraient bataille en cette station de Salamine en faveur du pays des Athéniens et s'ils étaient vaincus, ils ne fussent enveloppés dans l'île, puis bloqués, laissant leur patrie sans défense.

A l'approche de la nuit, l'armée de terre des barbares se mit en marche pour le Péloponèse. Cependant toutes les mesures propres à les empêcher d'envahir le continent avaient été prises. En effet, aussitôt que les Péloponésiens avaient appris le sort de Léonidas et de ses compagnons aux Thermopyles, ils étaient

accourus de leurs cités et s'étaient établis à l'isthme. Leur général était Cléombrote, fils d'Anaxandride, et frère de Léonidas. En position à l'isthme, ils barrèrent d'un retranchement la route Scironide, puis, après en avoir délibéré, ils commencèrent à bâtir un rempart à travers l'isthme. Comme ils étaient plusieurs myriades et que chaque homme s'étaient mis à l'œuvre, ce travail avança rapidement : pierres, briques, poutres, pleines charges de sable étaient apportées en masse, et les alliés ne perdaient un instant ni jour ni nuit.

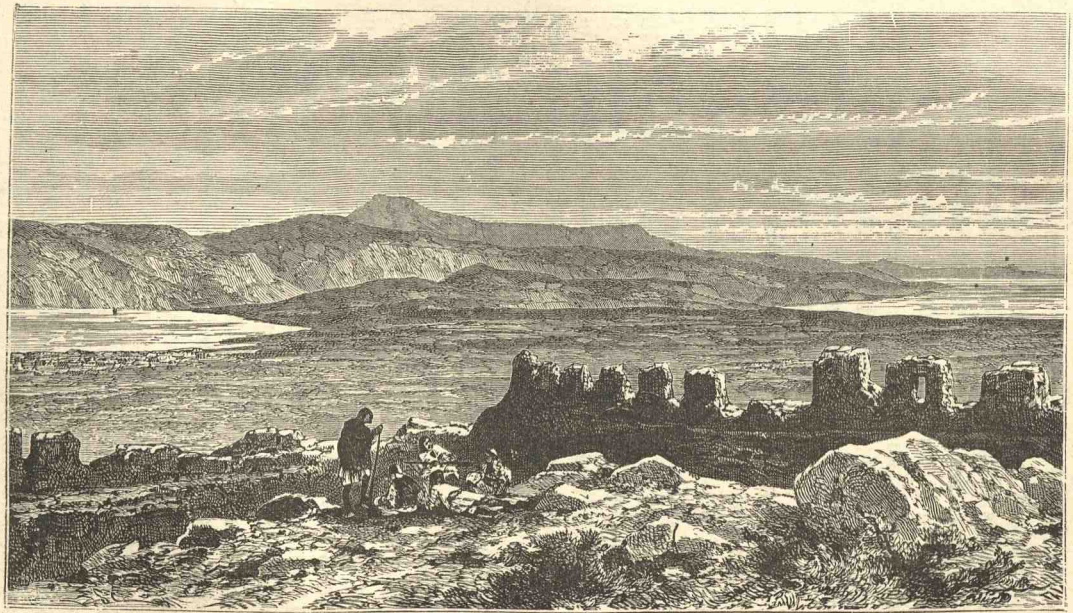
Tandis que ceux de l'isthme se fortifiaient par leurs travaux et s'apprêtaient à affronter un péril suprême, ils n'espéraient pas un brillant succès de leur flotte. De leur côté ceux de Salamine, informés de ce qui se passait, étaient frappés de crainte, émus moins pour eux que pour le Péloponèse. Pendant quelque temps, on se contenta de se communiquer sans bruit sa pensée en causant d'homme à homme et de s'étonner de l'imprévoyance d'Eurybiade. Enfin on éclata; il y eut une assemblée; on tint de longs discours, les uns reprenant le projet de faire voile vers l'isthme, de ne combattre que pour sauver le Péloponèse, et de ne point livrer bataille en faveur d'un territoire conquis par la Perse; les autres, savoir les Athéniens, les Éginètes et les Mégariens, persistant à se défendre où l'on était.

Alors Thémistocle, se voyant vaincu au conseil par les Péloponésiens, sortit secrètement de l'assemblée et dépêcha dans une barque pour le camp des Mèdes un homme à qui il prescrivit ce qu'il avait à dire; il se nommait Sicinnos et appartenait à la maison de Thémistocle, comme instituteur de ses fils. Celui-ci, après les évènements, quand Thespie s'adjoignit de

nouveaux habitants, le fit Thespien et le rendit riche. Sicinnos arriva en barque et dit aux généraux des barbares: « Le général des Athéniens m'envoie à l'insu des autres Grecs (car il est porté pour les intérêts du roi et il souhaite votre succès plus que celui des alliés); il m'envoie vous dire que les Grecs, saisis de terreur, ont résolu de fuir. Il ne tient qu'à vous maintenant de couronner toutes vos actions par une œuvre qui les surpasse, en ne permettant pas qu'ils vous échappent. Car ils ne peuvent s'entendre et ils ne vous résisteront pas; vous verrez même vos partisans et vos adversaires en venir entre eux aux mains. »

Après s'être acquitté de son message, Sicinnos s'éloigna. Ce qu'il avait dit aux Perses leur parut croyable, ils débarquèrent donc d'abord en l'îlot de Psyttalie, situé entre Salamine et le continent, une troupe considérable; ensuite, à minuit, ils se portèrent vers Salamine, de manière à envelopper les Grecs du côté de l'Occident; ils firent aussi avancer les vaisseaux mouillés vers Céos et Cynosure, et occupèrent tout le détroit jusqu'à Munychie; ils déployèrent ainsi la flotte dans le but de ne point laisser d'issue aux Grecs, de les enfermer dans Salamine, et de leur faire expier les succès d'Artémisium. Ceux des Perses qu'on avait débarqués à Psyttalie étaient destinés, quand la mêlée serait engagée, alors que les hommes et les débris des vaisseaux ne pourraient manquer d'y être entraînés, à sauver les leurs et à achever les ennemis, car cette petite île est située dans le détroit où l'on allait livrer bataille. Ils firent ces apprêts en silence, de peur d'exciter l'attention de leurs adversaires; ces dispositions employèrent le reste de la nuit, et nul ne prit de repos.

Cependant les généraux à Salamine continuaient



L'ISTHME DE CORINTHE, VUE PRISE DU SOMMET DE L'ACROPOLE DE CORINTHE.

leurs longs débats; ils ne savaient en aucune façon qu'ils étaient cernés par les vaisseaux des barbares, mais ils les croyaient rangés où ils les avaient vus tout le jour. Tandis qu'ils étaient en discussion, Aristide, fils de Lysimaque, arriva d'Égine; il était Athénien, mais le peuple l'avait frappé d'ostracisme. J'ai appris quelles étaient ses mœurs et j'ai jugé que, de tout Athènes, il était l'homme le meilleur et le plus juste. Cet homme, se tenant à la porte du conseil, appela Thémistocle, qui, loin d'être son ami, était son ennemi le plus déclaré. Mais, dans le grand péril qui les menaçait tous, il oublia ses griefs, et l'appela, désirant s'entretenir avec lui, parce qu'il avait ouï dire que les Péloponésiens avaient hâte d'emmener la flotte à l'isthme. Dès que Thémistocle fut sorti, il lui dit : « Il faut que nous rivalisions en toutes circonstances et surtout maintenant à qui fera le mieux dans l'intérêt de la patrie. Je t'avertis que parler peu ou beaucoup sur le départ de la flotte est tout un. Car moi-même j'ai vu ce que j'avance; que les Corinthiens et Eurybiade le veuillent ou ne le veuillent pas, il n'est plus en leur pouvoir de partir : nous sommes entourés par les ennemis; entre et annonce-leur cette nouvelle. »

L'autre répondit : « J'approuve fort le conseil que tu me donnes, et tu m'apportes une bonne nouvelle. Ce que tu as vu en venant ici, je l'ai ardemment désiré; sache que, si les Mèdes l'exécutent, c'est parce que je leur en ai donné l'idée. En effet, il fallait, puisque les Grecs ne se portaient point volontairement au combat, les y conduire bon gré mal gré. Mais la bonne nouvelle que tu m'apportes, annonce-la-leur toi-même; si c'est moi, ils s'imagineront que je les trompe; ils ne me croiront pas. Entre

donc, dis-leur ce qui se passe. Lorsque tu leur auras parlé, si tu les persuades, tout sera pour le mieux; s'ils ne te croient pas, peu importe. Car ils ne s'échapperont pas, puisque nous sommes de toutes parts entourés, comme tu le dis. »

Aristide entra donc; il raconta qu'il venait d'Égine et qu'il avait eu peine à faire le trajet sans être vu, attendu que toute la flotte grecque était cernée par les vaisseaux de Xerxès; enfin il les exhorta à se préparer pour se défendre. Après ce discours il se retira, et les altercations recommencèrent, car la plupart des généraux refusaient de le croire.

Ils doutaient encore, quand survint une trirème de transfuges téniens commandés par Panétie, fils de Sosimène; elle leur apporta la vérité tout entière. A cause de ce service, le nom des Téniens est gravé à Delphes, sur le trépied, parmi ceux des vainqueurs du barbare. Ce vaisseau transfuge et celui des Lemnos, qui précédemment avait rejoint [illegible] complétèrent le nombre de trois cent quatre-vingts vaisseaux, auquel s'éleva la flotte grecque.

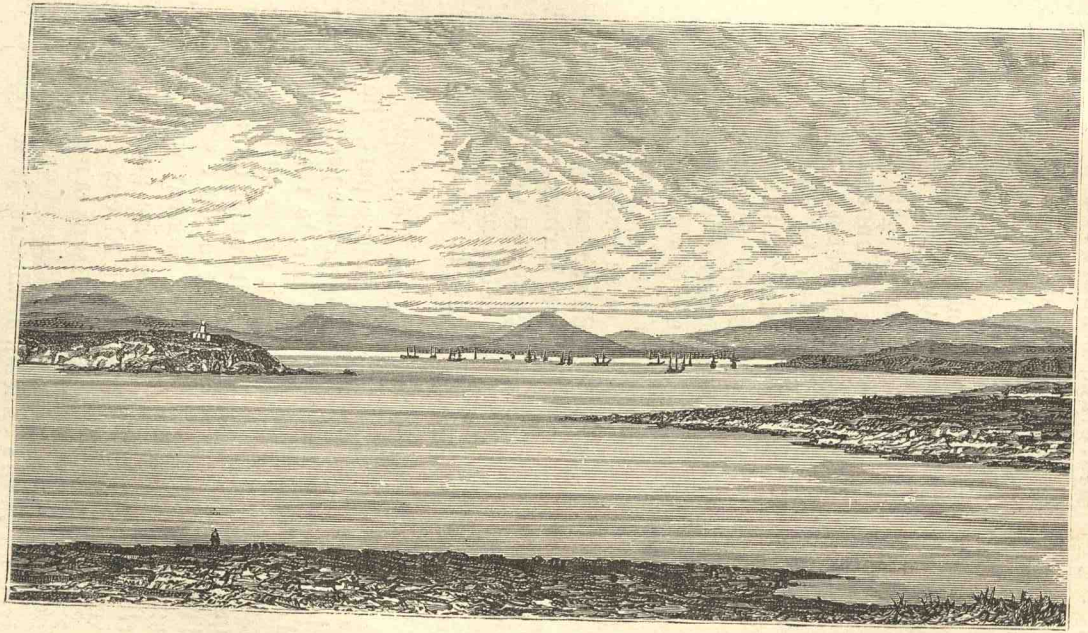
Comme le rapport des Téniens parut aux Grecs digne de foi, ils se préparèrent aussitôt à combattre. L'aurore commençait à poindre, et, quand ils eurent rassemblé les équipages, Thémistocle, mieux que nul autre, leur donna d'excellents conseils. Ils s'embarquèrent, et ils commençaient à prendre le large, quand soudain les barbares fondirent sur eux. Presque tous les Grecs reculèrent, la proue tournée vers l'ennemi, et appuyèrent leurs poupes au rivage; mais l'Athénien Aminias, voguant en dehors de la ligne, heurta un vaisseau perse, et ne put se dégager; le reste de la flotte se portant à son secours, la mêlée commença. On dit que le fantôme d'une femme apparut aux Grecs,

et que cette femme les excita d'une voix si haute que toute l'armée l'entendit, les réprimandant en ces termes : « O braves gens, jusqu'où ferez-vous reculer vos poupes? »

En face des Athéniens étaient rangés les Phéniciens; ils tenaient l'aile occidentale du côté d'Éleusis; aux Lacédémoniens étaient opposés les Ioniens; ceux-ci formaient l'aile orientale, vers le Pirée; quelques-uns, en petit nombre, se comportèrent mollement, en conséquence des recommandations de Thémistocle; la plupart firent le contraire. Je pourrais donner les noms de beaucoup de chefs de trirèmes qui prirent des vaisseaux grecs; je m'en abstiendrai, sauf pour deux Samiens : Théomestor, fils d'Androdamas, et Phylace, fils d'Histiée. Je fais mention de ceux-là seuls, parce que leur conduite eut sa récompense : les barbares instituèrent Théomestor tyran de Samos; de son côté, Phylace, inscrit comme bienfaiteur du roi, reçut un vaste territoire. Les bienfaiteurs du roi sont appelés en langue perse *Orosanges*. Voilà ce qui concerne les deux Samiens.

La plupart des vaisseaux perses à Salamine furent détruits, les uns par les Athéniens, les autres par les Éginètes. Car, comme les Grecs combattaient en ordre, sans rompre les lignes, et que les barbares n'étaient plus alignés, qu'ils ne faisaient rien avec intelligence, il devait arriver à ces derniers ce qui advint en effet. Cependant ils furent ce jour-là beaucoup plus braves que dans les eaux de l'Eubée, chacun montrant de l'ardeur et craignant Xerxès; chacun d'eux croyait en effet que le roi avait les regards fixés sur lui.

Je ne puis dire exactement quelles furent en cette lutte les actions individuelles des Grecs ou des bar-



RADE DE SALAMINE.

bares; mais voici ce que je sais d'Artémise et ce qui la fit estimer plus encore du roi : Au moment où les affaires de Xerxès étaient dans le plus grand désordre, le vaisseau d'Artémise fut poursuivi par un navire de l'Attique; elle ne pouvait échapper, car il y avait devant elle des vaisseaux amis, mais le sien était beaucoup plus près de ceux de l'ennemi. Or elle eut recours à ce stratagème qui lui réussit : tandis que la galère athénienne lui donne la chasse, elle se précipite droit sur un navire ami, monté par les Calyndiens, que commande en personne leur roi Damasithyme. Agit-elle avec préméditation? le hasard seul amena-t-il en sa présence ce vaisseau calyndien? je ne le puis dire. Quoi qu'il en fût, favorisée par la fortune, elle le coula bas et se procura un double avantage. En effet, le chef du vaisseau de l'Attique, la voyant charger une trirème barbare, crut que la galère d'Artémise était grecque ou que, de la flotte perse, elle passait de son côté pour le secourir; il vira donc de bord et donna la chasse à d'autres ennemis.

Ainsi, d'une part, il lui advint d'échapper, au moment où elle allait périr, et, d'autre part, elle eut la chance, après avoir fait éprouver une perte à Xerxès, d'être grandement glorifiée par le roi, à cause de cela même. Car, selon le récit qu'on en fait, Xerxès, qui la suivait du regard, la vit couler un vaisseau, et l'un de ceux qui l'entouraient lui dit : « Maître, remarques-tu comme Artémise combat vaillamment? elle vient de couler bas un navire grec. — Est-ce vraiment Artémise? » reprit-il. Et eux de répondre : « C'est évident, nous reconnaissons la marque de son vaisseau. » Ils croyaient réellement qu'elle avait détruit un navire ennemi. D'ailleurs, je le répète, la

fortune la favorisa, et nul des Calyndiens du vaisseau ne survécut pour l'accuser. On rapporte qu'à ce qui venait d'être dit, Xerxès ajouta : « Mes hommes sont devenus des femmes, et mes femmes des hommes. »

Pendant la bataille, le général en chef Ariabigne, fils de Darius, frère de Xerxès, fut tué ; beaucoup d'autres chefs illustres périrent du côté des Perses, des Mèdes et des alliés, peu du côté des Grecs. Parmi ces derniers, ceux dont les vaisseaux furent coulés et qui ne reçurent pas la mort d'une main ennemie gagnèrent Salamine à la nage. Les barbares eurent un grand nombre des leurs noyés dans la mer, faute de savoir nager. Quand les premiers vaisseaux eurent pris la fuite, les pertes devinrent bientôt considérables ; car ceux de l'arrière-garde, voulant se signaler aux yeux du roi et passer en avant, se heurtèrent contre les fuyards qui cherchaient à s'échapper.

Des Phéniciens, qui avaient perdu leurs vaisseaux dans cette confusion, allèrent auprès du roi et accusèrent les Ioniens de les avoir traîtreusement détruits. Le résultat fut que les généraux ioniens ne furent point mis à mort, et que les Phéniciens qui les accusaient attirèrent sur eux-mêmes le châtiment que je vais dire. Ils parlaient encore, quand un navire de Samothrace assaillit un vaisseau athénien. Ce dernier fut coulé, et une trirème d'Égine, survenant, coula le Samothracien à son tour. Mais l'équipage était habile à lancer le javelot : du tillac qui s'enfonçait, il renversa les vainqueurs à coups de traits, puis il se mit en possession de leur bâtiment. Ce coup de main sauva les Ioniens accusés ; car Xerxès, témoin de cette action éclatante, se tourna vers les Phéniciens, le cœur plein d'amertume, prompt à trouver partout des coupables, et il ordonna de leur couper la tête,

afin qu'après s'être conduits en lâches, ils ne vinssent pas incriminer de plus vaillants. Xerxès s'était assis au pied de la colline qu'on nomme Ægalée, en face de Salamine ; il s'informait des noms de ceux qui se signalaient, et ses secrétaires prenaient note des chefs de trirèmes, du nom de leur père et de celui de leur cité.

Cependant les barbares fuyaient et cherchaient un refuge à Phalère, et les Éginètes, embusqués dans le détroit, se signalèrent par des actions dignes de mémoire. En effet, les Athéniens détruisaient au milieu du tumulte ceux des vaisseaux qui résistaient ou qui prenaient la fuite, et les Éginètes s'attaquaient à ceux qui s'éloignaient du lieu du combat. Les vaisseaux qui s'étaient tirés des mains des Athéniens, entraînés dans le détroit, tombaient entre celles des Éginètes.

Les vaisseaux barbares qui ne périrent point trouvèrent un refuge à Phalère, où l'armée de terre les protégea. Dans cette bataille navale, les Éginètes furent ceux de tous les Grecs qui se couvrirent le plus de gloire ; ensuite les Athéniens; puis, parmi les individus, l'Éginète Polycrite, les Athéniens Eumène d'Anagyrasie et Aminias de Pallène, celui qui avait poursuivi Artémise. S'il eût soupçonné que c'était elle, il ne se fût point arrêté avant de la prendre, ou d'être lui-même pris; car il avait été ordonné aux chefs de trirèmes athéniens de la capturer vive, sous la promesse d'une récompense de dix mille drachmes. Les Athéniens étaient indignés qu'une femme leur fît la guerre ; mais elle échappa, comme il a été dit plus haut.

Les Athéniens rapportent qu'Adimante, général des Corinthiens, dès le commencement, quand la mêlée s'engagea, fut saisi de crainte, déploya ses voiles et

s'enfuit. Les autres Corinthiens, voyant fuir le vaisseau de leur général, prirent la fuite à leur tour. Comme dans leur retraite ils se trouvaient à la hauteur du temple de Minerve-Sciras, situé à Salamine, ils rencontrèrent, disent les Athéniens, une barque légère, envoyée par quelque divinité, car il ne paraît pas que personne l'eût envoyée; et lorsqu'elle aborda les Corinthiens, ils ne savaient rien encore de ce qui se passait sur le champ de bataille. Or voici pourquoi on conjecture que cette rencontre fut surnaturelle : Lorsque la barque fut tout près des vaisseaux, ceux qui la montaient s'écrièrent : « Adimante, tu vires de bord, tu trahis les Grecs; ils sont victorieux toutefois, et l'emportent sur les barbares, au gré de leurs désirs. » Ils dirent, et Adimante n'en crut rien; ils insistèrent, s'offrant comme otages pour être mis à mort s'il était reconnu que les Grecs ne triomphaient point. Alors il ramena son navire et les autres; mais ils rejoignirent la flotte quand l'action était terminée. Tel est le bruit qui court sur eux dans Athènes, quoique les Corinthiens s'en défendent. Ils affirment qu'ils ont pris part à la bataille en première ligne; le reste de la Grèce les appuie de son témoignage.

L'Athénien Aristide, fils de Lysimaque, de qui j'ai fait mention un peu plus haut comme d'un homme excellent, pendant que la mêlée était engagée autour de Salamine, prit un certain nombre d'hommes pesamment armés, qu'on avait rangés sur le rivage de l'île, et qui tous étaient de race athénienne; puis il les fit passer à Psyttalie. Sa troupe tomba sur les Perses postés dans cette petite île et les extermina tous.

Le combat fini, les Grecs, après avoir tiré sur la plage de Salamine tous les débris qui surnageaient encore, se tinrent prêts pour une seconde bataille,

pensant que le roi la hasarderait avec ce qui lui restait de vaisseaux. Cependant le souffle du Zéphyre poussa quantité de bois de navires sur la côte de l'Attique que l'on appelle Colias, de sorte que les oracles sur cette bataille navale furent complètement accomplis. Un oracle entre autres, concernant les épaves et le lieu où elles devaient être portées, avait été recueilli, plusieurs années auparavant, par Lysistrate, devin athénien, mais il était demeuré caché à tous les Grecs :

Les femmes de Colias feront rôtir avec des rames.

Ce qui arriva, en effet, après le départ du roi.

Xerxès, lorsqu'il eut mesuré la grandeur de ce désastre, craignant que quelqu'un des Ioniens ne suggérât aux Grecs, ou qu'eux-mêmes ne conçussent l'idée de voguer vers l'Hellespont pour y détacher les bateaux, craignant qu'enfermé en Europe il ne fût exposé au danger d'être anéanti, se résolut à fuir. Mais, pour que ce dessein ne fût manifeste ni pour les siens ni pour les Grecs, il essaya d'élever une jetée jusqu'à Salamine. On attacha donc les uns aux autres des bâtiments de transport phéniciens, destinés à servir de digue et de pont volant; on fit en même temps des apprêts, comme si on voulait livrer une seconde bataille. Nul de ceux qui voyaient ces travaux ne doutait que le roi n'eût la pensée de rester en Attique et de continuer la campagne; mais Mardonius, accoutumé dès longtemps à pénétrer ses secrets, n'y fut pas trompé. Cependant Xerxès envoya en Perse annoncer la présente infortune.

Rien, parmi les mortels, n'est aussi rapide que les messagers perses. Voici comment leur service est organisé : Autant il y a de journées de marche, autant

il y a d'hommes et de chevaux, séparés les uns des autres par la distance que l'on franchit en un jour. Nul obstacle ne les empêche de faire ce trajet avec la plus extrême vitesse : ni neige, ni pluie, ni chaleur, ni même la nuit. Le premier courrier, au bout de son relais, transmet au second, et le second au troisième, le message, qui passe de main en main, comme le flambeau chez les Grecs dans les fêtes de Vulcain. Les Perses appellent *angarées* ces courses de courriers.

Le premier message parvint à Suse, annonçant que Xerxès était maître d'Athènes. Il répandit, parmi les Perses qu'on y avait laissés, une telle joie, qu'ils jonchèrent toutes les rues de branches de myrte, brûlèrent des parfums, firent des sacrifices et se mirent en fête. Le second les bouleversa, au point qu'ils déchirèrent tous leurs tuniques, jetèrent les hauts cris, se lamentèrent et accusèrent Mardonius. Ils étaient plus inquiets pour le roi qu'affligés du sort des vaisseaux.

Les Perses demeurèrent en ce deuil tout le temps qui s'écoula jusqu'à ce que, par son retour, Xerxès leur rendît le calme. Mardonius cependant le voyait accablé de la défaite de sa flotte; il soupçonna son intention de quitter l'Attique. Songeant d'ailleurs à lui-même et à la punition qu'il pouvait encourir pour avoir conseillé au roi l'expédition contre la Grèce, il conclut que ce qu'il avait de mieux à faire était de courir la chance, ou de subjuguer cette contrée, ou de finir honorablement une vie qui s'était élevée à de si grandes espérances. S'étant donc, après réflexion, arrêté au projet de soumettre les Grecs, il tint au roi ce langage : « Maître, ne t'afflige pas; ne considère pas comme un grand malheur ce qui est arrivé. La lutte où nous sommes engagés ne repose point tout entière sur le bois des navires, mais sur des hommes

et des chevaux. Nul ne tentera de te tenir tête, ni parmi ceux qui s'imaginent que tout est terminé pour eux, et qui se garderont bien de quitter leur flotte, ni parmi ceux de ce continent. Les Grecs qui se sont opposés à ta marche en ont porté la peine. Si donc tu le juges à propos, essayons sur-le-champ d'une attaque contre le Péloponèse. Si tu aimes mieux différer, il ne tient qu'à toi ; mais cesse de te laisser abattre, car il n'y a pour la Grèce aucune issue : il faut qu'elle rende compte de ce qu'elle vient de faire et de ce qu'elle a fait précédemment ; il faut qu'elle devienne ton esclave ; agis en conséquence. Dans le cas où tu aurais résolu de partir toi-même et d'emmener l'armée, j'opposerai à ce dessein un avis différent. O roi ! ne fais point des Perses la risée des Grecs ; ils ne sont pour rien dans le dommage qu'éprouve ta fortune, et tu ne peux dire en quelle occasion nous avons manqué de courage. Que les Phéniciens, que les Égyptiens, que les Cypriens, que les Ciliciens soient des lâches, les Perses ne sont pas responsables de cette défaite. Puisque ces derniers ne sont point coupables envers toi, écoute : si tu répugnes à rester ici, retourne en tes demeures, et emmène la plus grande partie de l'armée. C'est à moi de t'offrir la Grèce asservie, quand, de toutes tes forces, j'aurai choisi trois cent mille hommes ! »

Xerxès fut réjoui et charmé de ce discours ; il dit à Mardonius qu'il lui ferait savoir laquelle de ses deux propositions il adopterait, après en avoir délibéré. Pendant qu'il tenait conseil avec ceux des Perses qu'il avait convoqués, il eut l'idée d'appeler aussi à cette assemblée la reine Artémise, qui lui semblait seule lui avoir précédemment donné de sages avis sur ce qu'il avait à faire. Dès qu'elle fut venue, il éloigna ses conseillers perses et les gardes, puis il parla en ces

termes : « Mardonius m'exhorte à rester ici et à faire une tentative contre le Péloponèse. Il prétend que les Perses ni l'armée de terre ne sont pour rien dans mon désastre, mais qu'ils brûlent de montrer ce dont ils sont capables. Il m'engage donc ou à tenter cette attaque, ou à lui laisser trois cent mille hommes qu'il choisira, m'offrant de m'asservir la Grèce, tandis qu'avec le reste de mes forces, je retournerai en mes demeures. Toi qui as si sagement prévu l'issue de la bataille navale et m'as conseillé de ne point la livrer, dis-moi maintenant quel est des deux partis le plus utile à ma fortune. »

Elle répondit : « Roi, dans les circonstances présentes, il me semble qu'il vaut mieux que tu partes et que tu laisses ici, avec ceux qu'il demande, Mardonius, qui le désire et te fait de telles promesses. En effet, d'une part, s'il subjugue ceux qu'il veut soumettre, s'il réussit dans ce qu'il déclare projeter, ô roi ! ce sera ton ouvrage ; car ceux qui l'auront accompli sont tes esclaves. D'autre part, si les choses tournent autrement que ne le croit Mardonius, ce ne sera pas un extrême malheur pour toi, qui survivras, ni pour la fortune de ta maison. Que tu vives, que ta maison ne soit pas ébranlée, et les Grecs auront plus d'une fois à lutter pour leur propre salut. Quant à Mardonius, qu'il lui arrive quelque échec, peu importe : les Grecs ne se couvriront pas d'une bien grande gloire s'ils détruisent ton esclave. Pour toi, tu as atteint le but de ton expédition en brûlant Athènes ; tu peux donc partir. »

Xerxès fut charmé de ce conseil, car Artémise eut la chance de lui dire précisément ce qu'il pensait. En effet, quand même tous les hommes et toutes les femmes l'eussent exhorté à tenir bon, je crois qu'il

ne serait pas resté, tant il était frappé d'épouvante. Il combla donc de louanges Artémise, la congédia et la chargea de conduire ses fils à Éphèse.

Il appela ensuite Mardonius, lui ordonna de choisir dans l'armée ceux qu'il voudrait, et lui recommanda de se conduire de manière à réaliser ses promesses. Il était alors encore jour; à la nuit, selon les instructions qu'ils reçurent, les généraux de la flotte partirent de Phalère pour l'Hellespont, chacun le plus vite qu'il put, dans le but de garder le pont de bateaux et d'assurer le retour du roi. Quand les barbares, en voguant, furent près de Zoster, où de petites falaises se détachent du continent, ils les prirent pour des vaisseaux et ils s'enfuirent au loin; ils reconnurent enfin que ce n'étaient pas des voiles, mais des rochers, et, se ralliant, ils continuèrent leur route.

Dès que le jour parut, les Grecs qui apercevaient dans ses positions l'armée de terre, ne doutèrent pas que la flotte ne fût restée au port, et, comme ils s'attendaient à une seconde bataille, ils se mirent en défense. Lorsqu'ils apprirent que les vaisseaux étaient partis, soudain ils résolurent de les poursuivre. On poussa jusqu'à Andros, sans rien découvrir de l'armée navale de Xerxès; là, on tint conseil. Thémistocle fut d'avis de naviguer à travers les îles, puis, après avoir donné la chasse aux ennemis, de se diriger droit à l'Hellespont et de détruire les ponts de bateaux. Eurybiade proposa le contraire, disant : « Si nous détachons les bateaux, nous causerons à la Grèce le mal le plus grand qui lui puisse arriver. En effet, si le Perse, enfermé, est contraint de rester en Europe, il ne voudra pas se tenir en repos, car l'inaction lui ôterait l'espérance du retour et livrerait son armée aux ravages de la famine. Il agira donc, et il est encore

assez puissant pour soumettre l'Europe entière, ville par ville, nation par nation, soit qu'il les prenne, soit qu'il fasse avec elles des traités. Il consommera tous les ans les productions de la Grèce. Croyez-vous que, vaincu sur mer, il veuille demeurer en Europe? Laissons-le s'échapper jusqu'à ce qu'en fuyant il soit rentré sur son territoire. C'est à obtenir ce résultat que nous devons consacrer tous nos effets. » Il dit, et les généraux du Péloponèse se rangèrent unanimement à cette opinion.

Lorsque Thémistocle vit qu'il n'entraînerait pas jusqu'à l'Hellespont le plus grand nombre des Grecs, il changea lui-même d'avis. Ce changement lui fut inspiré par le désir de se réserver la faveur du Perse, afin que, si quelque disgrâce venait à l'atteindre de la part des Athéniens, il trouvât en ce pays un refuge; ce fut au reste ce qui arriva. Thémistocle ne fut donc pas sincère, mais les Athéniens crurent à sa sincérité; car, comme récemment il s'était montré véritablement sage et de bon conseil, ils étaient prêts à lui obéir en tout ce qu'il dirait. Dès qu'il se vit sûr de leur assentiment, il dépêcha sur une barque des hommes à qui il pouvait se fier pour garder le secret, dût-on les soumettre aux plus cruelles tortures, et il leur prescrivit ce qu'ils avaient à dire; Sicinnos son esclave en était encore. Ces hommes gagnèrent l'Attique et restèrent tous dans la barque, hormis Sicinnos, qui descendit à terre et parla en ces termes au roi : « Thémistocle, fils de Néoclès, général des Athéniens, le plus brave et le plus sage des alliés, m'envoie te dire que, désirant t'être utile, il a retenu la flotte des Grecs quand elle voulait poursuivre la tienne et détacher les bateaux qui unissent les deux rives de l'Hellespont. Pars donc maintenant en toute sécurité. »

Lorsqu'ils eurent donné cet avis à Xerxès, ils reprirent le large.

Les Grecs investirent alors la ville d'Andros dont ils voulaient s'emparer, parce que les Andriens, les premiers parmi les insulaires, quand Thémistocle leur demanda des subsides, n'en accordèrent point. « Les Athéniens, leur dit-il alors, viennent à vous avec deux grandes divinités : la Nécessité et la Persuasion; donnez-leur donc généreusement des subsides. — Il y a de bonnes raisons, répondirent les Andriens, pour qu'Athènes soit grande et riche : des dieux favorables y résident. Les Andriens, au contraire, ont un territoire extrêmement pauvre ; des divinités néfastes ne quittent jamais l'île, où elles se complaisent à demeurer : l'Indigence et l'Impuissance. Avec de telles divinités pour nous régir, nous ne donnerons rien; le pouvoir des Athéniens ne va pas jusqu'à forcer notre pénurie. » Telle fut leur réponse, et, comme ils ne donnèrent rien, on les assiégea.

Thémistocle, toujours avide d'argent, envoya aux autres îles les mêmes messagers demander avec menaces des subsides ; ses émissaires tinrent le même langage qu'à Andros, déclarant que, s'ils essuyaient des refus, Thémistocle amènerait l'armée des Grecs et détruirait les cités. Il arracha de la sorte de grosses sommes aux Carystiens et aux Pariens, qui avaient appris qu'Andros était assiégée, parce qu'elle était du parti mède, et que Thémistocle était le plus en renom parmi les généraux; la crainte les décida à donner beaucoup. Si quelques autres insulaires firent de même, je ne le puis affirmer ; mais je crois qu'il y en eut plusieurs, et que ceux-là ne furent pas les seuls. Les Carystiens, malgré cela, n'échappèrent pas aux

calamités ; mais les Pariens, après s'être rendu Thémistocle favorable par leurs présents, évitèrent la visite de la flotte. Il recueillit donc, pendant son séjour à Andros, des sommes considérables, à l'insu des autres généraux.

L'armée de Xerxès se tint quelques jours immobile après la bataille navale, puis elle rentra en Béotie, par le chemin qu'elle avait pris précédemment. Mardonius jugea tout à la fois qu'il devait escorter son maître et que la saison où l'on peut combattre était passée. Il résolut donc d'hiverner en Thessalie et d'attendre le printemps pour attaquer le Péloponèse. Quand les troupes eurent atteint la Thessalie, Mardonius choisit d'abord tous ceux des Perses qu'on nomme les Immortels, hormis Hydarne, leur général, qui ne voulut point quitter le roi ; il prit ensuite l'infanterie perse armée de cuirasses, puis les mille chevaux, puis les Mèdes, les Saces, les Bactriens et les Indiens, infanterie et cavalerie ; il garda ces nations tout entières, et, des autres alliés, un petit nombre qui se distinguaient par leur prestance et dont il connaissait quelque action d'éclat. Au premier rang étaient la plupart des Perses, ceux qui portaient des bracelets et des colliers ; venaient ensuite les Mèdes, aussi nombreux que les Perses, mais moins robustes ; il compléta ainsi le total de trois cent mille hommes, y compris la cavalerie.

Xerxès, laissant Mardonius en Thessalie, gagna rapidement l'Hellespont ; il arriva au passage en quarante-cinq jours, ne ramenant, pour ainsi dire, rien de son armée. Partout où elle avait passé, n'importe chez quels hommes, elle avait vécu en pillant toutes les provisions. Où elle n'en trouvait pas, elle se nourrissait de l'herbe des champs : elle allait jus-

qu'à consommer les feuilles et l'écorce des arbres fruitiers ou sauvages; la faim faisait loi. La peste, la dysenterie, l'assaillirent en route et la décimèrent. Le roi laissait en arrière les malades, ordonnant à toutes les villes qu'il traversait de les soigner et de leur donner des aliments. Les uns restèrent en Thessalie, d'autres à Siris chez les Péoniens, d'autres en Macédoine.

Les Perses, au sortir de la Thrace, atteignirent l'Hellespont; ils le traversèrent à la hâte sur des vaisseaux et rentrèrent à Abydos. Le pont n'existait plus; il avait été rompu par la tempête. Ces débris de l'armée trouvèrent, sur le rivage où ils furent retenus, plus de vivres que pendant leur retraite; ils s'en remplirent sans mesure et burent une autre eau, si bien qu'un grand nombre des survivants succombèrent; le reste, avec Xerxès, se rendit à Sardes.

On fait cet autre récit : Après avoir quitté Athènes, Xerxès arriva sur le Strymon, en la ville d'Éïon; à partir de là il cessa de marcher avec l'armée et il chargea Hydarne de la ramener sur l'Hellespont; de sa personne, il s'embarqua et fit le trajet, transporté par un vaisseau phénicien. Mais il était encore en mer, quand un coup de vent impétueux, soufflant du Strymon, souleva de grandes vagues; la tempête devint terrible, et le bâtiment d'ailleurs était très chargé, car le pont était couvert d'un grand nombre de Perses qui accompagnaient le roi. Xerxès, frappé de crainte, jette un cri et demande au pilote s'il y a quelque moyen de salut : « Maître, répond cet homme, il n'y en a aucun, à moins que nous ne soyons débarrassés d'une partie des passagers, qui sont trop nombreux. » A ces mots Xerxès dit : « O Perses, que chacun de vous témoigne de l'intérêt qu'il prend au roi;

mon salut, semble-t-il, dépend de vous. » Il dit, les Perses se prosternent et se jettent dans les flots. Le vaisseau ainsi allégé atteignit sans encombre le rivage asiatique ; à peine à terre, Xerxès, parce que le pilote avait sauvé la vie du roi, lui fit présent d'une couronne d'or ; parce qu'il avait causé la mort de beaucoup de Perses, il ordonna qu'on lui tranchât la tête.

Ce dernier récit du retour du Xerxès n'est croyable pour moi, ni dans aucune de ses circonstances, ni dans ce sacrifice des Perses. En effet, si le pilote avait réellement ainsi parlé à Xerxès, il y a dix mille à parier contre un que le roi n'aurait point fait ce que l'on dit : il aurait commandé à ceux qui encombraient le pont de descendre à fond de cale. Ces hommes étaient des Perses, et des Perses du premier rang ; c'est parmi les rameurs, tous Phéniciens, qu'il eût pris, pour les faire jeter à la mer, autant de gens qu'il avait avec lui de Perses. Mais, comme je l'ai dit plus haut, il suivit le même chemin que l'armée et revint avec elle en Asie.

Les Grecs ne purent prendre Andros ; ils se tournèrent contre Caryste, ravagèrent son territoire et revinrent à Salamine, où d'abord ils mirent à part pour les dieux trois trirèmes phéniciennes, outre les autres prémices. Ils consacrèrent ces trirèmes l'une à l'isthme, où elle est encore de mon temps ; une autre à Sunium ; la troisième à Salamine même, en l'honneur d'Ajax. Ils partagèrent ensuite le butin et ils en envoyèrent les prémices à Delphes. Leurs députés demandèrent au dieu, au nom de tous, si elles lui étaient agréables et s'ils avaient assez donné ; il répondit que du reste des Grecs il avait convenablement reçu, mais des Éginètes, non ; il réclama de ces derniers le prix de la valeur qu'ils avaient eu à Salamine.

Les Éginètes, l'ayant appris, dédièrent les trois étoiles d'or qui sont au-dessus du mât d'airain à l'angle où est, tout auprès, le cratère de Crésus.

Après le partage du butin, les Grecs mirent à la voile pour l'isthme, afin de décerner le prix de la valeur à celui de l'armée qui dans cette guerre s'en était montré le plus digne. Dès leur arrivée, les généraux se distribuèrent les boules sur l'autel de Neptune, pour désigner, entre tous, le premier et le second. Alors chacun d'eux s'appliqua le vote à lui-même, chacun jugeant qu'il avait été le plus brave. Quant au second, la plupart s'accordèrent à désigner Thémistocle. Ainsi chacun d'eux n'eut d'abord qu'une voix, mais Thémistocle, par le second suffrage, l'emporta de beaucoup.

Les généraux, par envie, éludèrent de vider la question; mais, quoiqu'ils revinssent chacun en sa patrie sans qu'elle eût été jugée, Thémistocle n'en fut pas moins vanté et glorifié par toute la Grèce comme le plus sage des hommes. Ceux qui avaient combattu avec lui à Salamine refusant de l'honorer après la victoire, il se rendit aussitôt à Sparte, de qui il attendait plus de justice. Les Lacédémoniens l'accueillirent dignement et le comblèrent d'honneurs. Ils donnèrent à Eurybiade le prix de la valeur, une couronne d'olivier, et à Thémistocle celui de l'habileté et de la sagesse une couronne d'olivier pareillement. Ils lui firent présent d'un char, le plus beau qu'il y eût à Sparte; ils lui prodiguèrent les louanges et, quand il partit, ils le firent escorter par trois cents Spartiates d'élite, ceux que l'on nomme les Chevaliers, jusqu'aux frontières des Tégéates. C'est le seul des hommes, à notre connaissance, que des Spartiates aient jamais escorté.

Ce qui subsistait encore de la flotte barbare passa l'hiver à Cyme, après avoir fait retraite depuis Salamine et avoir transporté de la Chersonnèse à Abydos le roi et son armée. Dès le retour du printemps, elle se concentra dans les eaux de Samos, où quelques-uns des vaisseaux avaient hiverné. La flotte avait essuyé un tel désastre, qu'ils ne s'étendirent pas plus loin du côté de l'occident; rien d'urgent ne les y appelait; mouillés à Samos avec trois cents voiles, y compris les vaisseaux ioniens, ils empêchaient l'Ionie de se soulever. On ne présumait pas que les Grecs pussent venir en cette dernière contrée, et l'on croyait qu'ils se contenteraient de se garder chez eux. Cette opinion se fondait sur ce qu'au lieu de poursuivre les vaincus de Salamine, les victorieux n'avaient pas été fâchés de retourner dans leurs ports. Sur mer donc les barbares se tenaient pour battus; mais ils ne doutaient pas que Mardonius, avec l'armée de terre, ne remportât des avantages signalés. En restant à Samos, ils pouvaient tout à la fois épier à loisir l'occasion de nuire à leurs ennemis et recueillir les nouvelles qui se répandraient sur les succès de Mardonius.

Les approches du printemps et la présence d'une armée perse en Thessalie réveillèrent les Grecs. Leurs troupes de terre n'étaient pas encore rassemblées que la flotte se réunit à Égine, forte de cent dix vaisseaux.

A ce moment-là des messagers ioniens vinrent au camp des Grecs; ils s'étaient, peu auparavant, rendus à Lacédémone pour demander aux Spartiates d'affranchir l'Ionie; parmi ces envoyés se trouvait Hérodote, fils de Basilide. Ils avaient conspiré d'abord au nombre de sept, et leur dessein était de mettre à mort Strattis, tyran de Chios; mais l'un des com-

plices ayant dévoilé le complot, les six autres prirent la fuite et se rendirent d'abord à Sparte, puis à Égine, sollicitant le départ de la flotte pour l'Ionie. Ils eurent de la peine à l'entraîner jusqu'à Délos; les Grecs, au delà, craignaient une navigation dont ils n'avaient pas l'expérience, au milieu d'îles qu'ils croyaient remplies de troupes; d'ailleurs, chez eux, Samos passait pour être aussi éloignée que les Colonnes d'Hercule. Il se rencontra donc que les barbares effrayés n'osèrent pas, à l'ouest, naviguer au-dessous de Samos, ni les Grecs, à l'est, au delà de Délos, quelles que fussent les instances des citoyens de Chios; la crainte garda l'espace entre les deux flottes.

Les Grecs avaient mis à la voile pour Délos, que Mardonius était encore dans ses quartiers d'hiver en Thessalie. Il envoya comme député près des Athéniens le Macédonien Alexandre, fils d'Amyntas, autant parce qu'il avait contracté des liens de famille avec les Perses que parce qu'il le savait hôte et bienfaiteur des Athéniens; il leur envoya donc Alexandre. Il espérait par lui les gagner, n'ignorant pas d'ailleurs que c'était un peuple nombreux et vaillant, à qui surtout devait être attribué le désastre de la flotte des Perses. Or, s'il réussissait à se les attacher, il ne doutait pas d'acquérir l'empire de la mer, et c'est en effet ce qui serait advenu. Il se croyait une grande supériorité sur terre, et il comptait arriver à la domination de toute la Grèce.

Lorsque Alexandre arriva dans Athènes, il tint ce discours : « O Athéniens, voici ce que dit Mardonius : « Un message du roi m'est venu, conçu en ces termes : Je pardonne aux Athéniens toutes les offenses dont ils se sont rendus coupables envers moi. Maintenant donc, ô Mardonius, voici ce que tu as à faire :

d'abord, restitue aux citoyens d'Athènes le territoire qui leur appartient; secondement, outre celui-là, qu'ils choisissent celui qui peut leur convenir; qu'ils vivent sous leurs lois; et de plus relève, s'ils traitent avec moi, tous les temples que j'ai brûlés. Telles sont, dit encore Mardonius, les instructions qu'il m'a données et il est nécessaire que je les exécute si vous n'y mettez obstacle. J'ajouterai de mon chef ce qui suit : D'où vous vient le désir insensé de faire la guerre au roi? Car vous ne triompherez pas de lui; vous ne pourrez même prolonger sans fin votre résistance, et vous avez vu le nombre formidable ainsi que les actions de son armée; vous savez quelles forces j'ai encore autour de moi; telles qu'elles sont, dussiez-vous l'emporter sur elles et les vaincre, espérance que vous ne pouvez concevoir si vous pensez sagement, d'autres plus considérables accourraient. Ne vous obstinez donc pas, en voulant rivaliser avec le roi, à vous priver vous-mêmes de votre contrée, à vous mettre toujours en mouvement au sujet de vos affaires, mais faites la paix; il ne tient qu'à vous de la conclure de la manière la plus honorable, puisque tel est le désir du roi. Soyez libres et entrez dans notre alliance, sans supercherie ni arrière-pensée. » Voilà, ô Athéniens, ce que Mardonius m'a prescrit de vous dire; quant à moi, je n'ai que faire de vous parler de mon amitié pour vous; ce ne serait pas la première fois que vous apprendriez à la connaître; je vous conjure de céder à Mardonius, car je prévois que vous ne pourrez toujours soutenir la guerre contre le roi; si je vous reconnaissais une telle puissance, je ne serais pas venu vous tenir ce langage. Songez que la force du roi est surhumaine et que son bras s'étend au loin. Si donc vous ne traitez pas incontinent, quand on vous fait de

favorables conditions, je tremble pour vous qui êtes sur le chemin plus que tous les autres alliés; vous serez toujours les seuls entièrement détruits, puisque votre territoire est dans une situation à part, et ressemble à l'espace qui sépare deux armées aux prises. Croyez-moi; n'est-ce pas pour vous assez de gloire que le roi, à vous seuls parmi les Grecs, remette toute offense et veuille devenir votre ami? » Tel fut le discours d'Alexandre.

Quand les Lacédémoniens apprirent qu'Alexandre s'était rendu à Athènes, pour amener le peuple à traiter avec les barbares, l'oracle selon lequel eux et les autres Doriens devaient être expulsés du Péloponèse par les Mèdes et les Athéniens, leur revint en souvenir; craignant donc que ces derniers ne tombassent d'accord avec Xerxès, ils résolurent de faire passer sur-le-champ chez eux des députés. Or l'audience pour ces derniers et pour le Macédonien tomba au même moment; car les Athéniens avaient gagné du temps, ne doutant pas qu'à Lacédémone on ne fût informé qu'un envoyé des barbares était venu pour traiter, et qu'on ne s'empressât aussitôt de faire partir aussi des députés. Ils avaient à cœur de montrer aux Spartiates leur propre sentiment.

Lorsque Alexandre eut terminé, les députés de Sparte prirent la parole et dirent : « Les Lacédémoniens nous ont envoyés pour vous prier de ne rien changer aux affaires de la Grèce, et de ne point accueillir de propositions des barbares; ce ne serait juste en aucune façon; aucun des Grecs ne le pourrait sans déshonneur, et vous moins encore que tous les autres; voici pourquoi : Vous avez suscité cette guerre que nul de nous ne voulait; la querelle s'est engagée au sujet de votre territoire; maintenant elle embrasse

toute la Grèce. Que vous, qui en êtes les promoteurs, vous deveniez cause aussi de l'asservissement de la contrée, ce ne serait point tolérable ; car, ô Athéniens, toujours et dès les temps antiques on vous a vus rendre la liberté à nombre de peuples. Nous nous affligeons des maux qui vous accablent, car vous avez perdu deux récoltes, et vos demeures sont détruites. Pour vous en dédommager, les Lacédémoniens et les alliés vous déclarent qu'ils nourriront, durant toute la guerre, vos femmes et vos familles. Ne vous laissez pas persuader par Alexandre le Macédonien quand il adoucit les propositions de Mardonius : il fait ce qu'il doit faire; tyran lui-même, il agit en faveur d'un tyran; mais vous ne pouvez suivre son exemple, si vous êtes sagement inspirés; car vous savez que chez les barbares il n'y a ni vérité ni foi. »

Les Athéniens répondirent en ces termes à Alexandre : « Nous n'ignorons pas que la puissance du Mède est supérieure à la nôtre; il est inutile à cet égard de nous humilier. Nous n'en aspirons pas avec moins d'ardeur à rester libres et à nous défendre de toutes nos forces. Ne tente donc point de nous amener à traiter avec le barbare, nous ne nous laisserons pas séduire. Pars et rapporte à Mardonius ce que disent les citoyens d'Athènes : Tant que le soleil ne quittera point la route que maintenant il suit, nous ne traiterons pas avec Xerxès; nous nous mettrons en campagne pour le repousser, confiants dans l'alliance des dieux et des héros dont, sans respect aucun, il a brûlé les statues et les temples. Pour toi, garde-toi bien de reparaître devant nous avec de semblables propositions, et, sous prétexte de nous rendre service, ne nous conseille plus des actions contraires à l'équité. Car nous ne voulons pas que tu aies à souffrir des

Athéniens la moindre disgrâce, toi notre hôte et notre ami. »

Telle fut leur réponse aux Macédoniens; aux envoyés de Sparte, ils dirent : « Qu'on ait craint à Sparte de nous voir traiter avec le barbare, c'est dans la nature humaine. Toutefois votre inquiétude nous paraît indigne de vous; en effet, vous connaissez l'esprit des Athéniens, vous savez qu'il n'y a point de monceaux d'or, qu'il n'y a point sur la terre de contrée, si féconde et si belle qu'elle soit, dont l'offre puisse nous décider à passer au parti mède et à contribuer à l'asservissement des Grecs. Nous en serions empêchés par de nombreux et puissants motifs, quand même ce serait notre désir. Le premier et le plus décisif, tandis que les statues et les temples des dieux fument encore et ne sont point relevés, est le devoir qui nous est imposé d'en tirer vengeance, plutôt que de faire alliance avec l'auteur de ces désastres. En second lieu, puisque les Grecs ont le même sang et la même langue, que les temples des dieux leur sont communs à tous, ainsi que les sacrifices, que leurs mœurs sont les mêmes, les Athéniens se couvriraient de honte s'ils désertaient leur cause. Apprenez donc, si d'avance vous n'en étiez pas convaincus, que, tant qu'un seul des Athéniens sera vivant, il n'y aura point de traité entre Athènes et Xerxès. Nous louons toutefois votre sollicitude au sujet de la ruine de nos demeures, et la résolution qu'elle vous inspire de subvenir à l'alimentation de nos familles; tout ce que demandait la bienveillance est accompli par vous. Mais nous demeurerons comme nous sommes; nous ne voulons point vous être à charge. Maintenant donc, les choses étant ainsi, faites partir au plus vite l'armée. Autant que nous pouvons le conjecturer, le bar-

bare ne tardera pas à marcher contre nous; il s'ébranlera aussitôt qu'il lui aura été rapporté que nous repoussons ses demandes. Avant qu'il n'entre en Attique, il est à propos que vous le préveniez en Béotie. » Après cette réponse des Athéniens, les députés retournèrent à Sparte.



CALLIOPE.

LIVRE NEUVIÈME

CALLIOPE

LIVRE NEUVIÈME

Calliope



Mardonius, lorsque Alexandre de retour l'eut informé de ce qui s'était passé chez les Athéniens, sorti de la Thessalie et dirigea rapidement son armée sur l'Attique, entraînant, de tous les lieux par où il passait, les hommes en état de porter les armes. Les généraux thessaliens, loin de regretter ce qui avait été fait, excitaient le Perse à faire beaucoup plus encore. Thorax de Larisse, qui avait escorté Xerxès dans sa retraite, se montra ouvertement alors auprès de Mardonius, marchant contre la Grèce.

Lorsque l'armée fut en Béotie, les Thébains s'efforcèrent de retenir Mardonius, et lui conseillèrent d'asseoir son camp sur leur territoire, le plus convenable, selon eux. « Ne va pas plus loin, lui dirent-ils, et agis de telle sorte que d'ici, sans combattre, tu soumettes toute la Grèce. Songe que si les Grecs restent fermement unis, et ils en ont fait récemment l'expérience, il sera difficile même à tous les hommes de les subjuguer. Si tu adoptes le plan que nous allons t'exposer, tu te rendras maître, sans coup férir, de leurs résolutions. Envoie de l'argent aux citoyens les plus in-

fluents des villes, et par ces dons tu diviseras la Grèce. Ensuite, à l'aide de tes partisans, tu réduiras facilement ceux qui te résisteront encore. »

Tels furent leurs conseils, mais ils ne le persuadèrent pas; un vif désir de prendre une seconde fois Athènes s'était insinué dans son cœur : il y avait chez lui tout à la fois irréflexion et vaniteux espoir d'annoncer à Sardes au roi, par des feux allumés d'île en île, que son armée était en possession d'Athènes. Cette fois encore, il ne trouva pas les Athéniens en Attique; il apprit que la plupart étaient à Salamine sur des vaisseaux; il s'empara donc d'une ville déserte.

Mardonius fit passer à Salamine l'Hellespontin Murychide, porteur des mêmes propositions que précédemment Alexandre avait faites aux Athéniens. Il les leur envoya derechef, malgré leurs sentiments hostiles, espérant qu'ils auraient perdu de leur audace, après que le sort de la guerre avait mis toute l'Attique en son pouvoir.

Murychide introduit au conseil, parla au nom de Mardonius, et Lycide, l'un de ceux qui l'écoutaient, donna l'opinion qui lui parut la meilleure, savoir : qu'il fallait accueillir les propositions qu'apportait l'Hellespontin et en référer au peuple. Il déclara que telle était sa pensée, soit qu'il eût été gagné par des présents de Mardonius, soit que réellement ce fût là son avis. Les Athéniens en ressentirent un courroux terrible, tant ceux du conseil que ceux du dehors; ceux-ci, dès qu'ils l'eurent appris, entourèrent Lycide et le mirent à mort en le lapidant. Pour l'Hellespontin Murychide, ils le renvoyèrent sans lui faire de mal. Un certain tumulte s'ensuivit dans Salamine, et les femmes athéniennes s'informèrent de ce qui était arrivé; alors elles s'exhortèrent mutuellement, l'une



LA PLAINE DE BÉOTIE.

entraînant l'autre, et, d'un mouvement spontané, elles coururent à la maison de Lycide, où elles lapidèrent sa femme et ses enfants.

Je vais dire comment les Athéniens s'étaient réfugiés à Salamine : tant qu'ils eurent l'espoir de voir arriver l'armée qui devait les secourir, ils restèrent en Attique; mais ils eurent beau tarder et attendre le plus qu'il leur fut possible, comme déjà l'ennemi entrait en Béotie, ils emportèrent tout ce qu'ils possédaient, passèrent eux-mêmes à Salamine, et envoyèrent des députés aux Lacédémoniens pour leur reprocher leur négligence à prévenir l'invasion de l'Attique, le retard qu'ils avaient mis à se porter en Béotie au-devant du barbare, et pour leur rappeler ce que le Perse avait promis aux Athéniens s'ils changeaient de parti, ajoutant que s'ils ne venaient pas les défendre, ils trouveraient bien par eux-mêmes quelque moyen de salut.

A ce moment, les Lacédémoniens célébraient la fête d'Hyacinthe, et ils attachaient une extrême importance à honorer cette divinité. En même temps, ils achevaient le mur de l'isthme, qui s'élevait déjà jusqu'aux créneaux. Lorsque les députés d'Athènes et avec eux ceux de Mégare et des Platéens arrivèrent à Sparte, ils se présentèrent devant les éphores, à qui ils dirent : « Les Athéniens vous informent que le roi des Mèdes leur rend leur territoire, et veut faire d'eux ses alliés sur le pied de l'égalité, sans arrière-pensée ni supercherie. Il offre, outre l'Attique, de nous donner une contrée que nous choisirons nous-mêmes. Mais, pleins de respect pour Jupiter-Hellénique, indignés à l'idée de trahir la Grèce, nous ne l'écoutons pas. Nous avons rejeté ses propositions, quoique traités injustement par les Grecs, quoique abandonnés,

quoique convaincus qu'il serait beaucoup plus profitable pour nous de traiter avec le Perse que de continuer la guerre. Jamais nous ne ferons avec lui la paix volontairement, et nous nous dévouons de bonne foi à la cause commune. Mais vous qui avez craint si vivement alors que nous ne nous entendissions avec le Perse, maintenant que notre pensée vous est clairement connue, car vous savez que nous ne trahirons point la Grèce, parce que votre rempart à travers l'isthme n'est pas entièrement achevé, vous ne tenez aucun compte d'Athènes. Il était convenu que vous marcheriez à la rencontre du Perse en Béotie et vous avez manqué à votre promesse; vous avez souffert que le barbare envahît l'Attique. Les Athéniens sont irrités contre vous, car vous n'avez point agi convenablement. Ils vous exhortent aujourd'hui à faire partir votre armée en même temps que la nôtre; qu'au moins nous recevions le choc de Mardonius en Attique, puisque nous ne l'avons pas prévenu en Béotie. Sur notre territoire, la plaine de Thrias est très propre à livrer bataille. »

Les éphores, après les avoir écoutés, remirent la réponse au lendemain, et le lendemain au lendemain encore; ils firent de même pendant dix jours, les renvoyant d'un jour à l'autre. Durant ces délais, une multitude de Péloponésiens s'empressa de travailler au mur, et il fut achevé. Je ne puis dire pour quel motif, quand Alexandre vint à Athènes, ils firent tant de diligence dans le but d'empêcher les Athéniens de passer au parti mède, tandis qu'au moment actuel ils ne montrèrent aucun empressement à les retenir avec eux-mêmes, si ce n'est que, l'isthme étant fortifié, ils croyaient n'avoir plus besoin d'eux. Au contraire, lors de la mission du Macédonien, le mur était ina-

chevé, mais ils y travaillaient avec ardeur, par crainte des Perses.

Finalement, voici comment les Spartiates mirent leur armée en marche et répondirent. La veille de la dernière audience, le Tégéate Chilée, celui des étrangers qui avait à Lacédémone le plus d'influence, apprit des éphores ce qu'avaient dit les Athéniens. Après cette communication, il leur parla en ces termes : « O éphores, l'état de nos affaires est tel que, si les Athéniens ne sont pas d'accord avec nous et s'ils font alliance avec le barbare, quelle que soit la force du rempart élevé par vous au travers de l'isthme, de larges portes, donnant l'entrée du Péloponèse, seront ouvertes à l'ennemi. Écoutez donc les Athéniens, avant qu'ils n'aient pris quelque résolution qui causerait la chute de la Grèce. »

Il leur donna ce conseil ; les éphores le méditèrent et, sans rien dire aux députés des villes, avant la fin de la nuit, ils firent partir cinq mille Spartiates, en adjoignant à chacun d'eux sept Hilotes. Le commandement fut confié à Pausanias, fils de Cléombrote. Pausanias s'associa Euryanax, fils de Doriée, homme de sa famille. Cette armée sortit donc de Sparte.

Quand le jour parut, les députés, qui ne savaient rien de ce départ, se rendirent auprès des éphores, ayant en l'esprit de s'en aller aussi, chacun en sa demeure. A peine entrés, ils dirent : « O Lacédémoniens, tranquilles en votre contrée, vous célébrez l'Hyacinthie, vous êtes en fête et vous trahissez vos auxiliaires. Les Athéniens, en conséquence, traités injustement par vous et les alliés, vont se réconcilier comme ils le pourront avec les barbares. Mais il est certain qu'une des conditions qu'on leur fera, sera de devenir les alliés du roi et de porter leurs forces contre qui il

lui plaira de les conduire. Vous verrez bientôt quel en sera pour vous le résultat. Ainsi parlèrent les députés. Les éphores aussitôt leur affirmèrent, avec serment, que ceux qui marchaient contre l'étranger étaient certainement déjà vers Orestis (à Sparte on appelle étranger le barbare). Les députés, qui n'étaient point au courant, leur demandèrent ce qu'ils voulaient dire; les éphores répondirent en les informant de tout ce qu'ils avaient fait. Frappés de surprise, les députés partirent au plus vite pour rejoindre l'expédition, et avec eux cinq mille hommes d'élite pesamment armés, des environs de Lacédémone, se mirent en route.

Ils se dirigèrent à grands pas sur l'isthme. Les Argiens cependant, dès qu'ils surent que la troupe de Pausanias était sortie de Sparte, envoyèrent en Attique un héraut, le meilleur courrier qu'ils purent trouver, car il avaient eux-mêmes précédemment promis à Mardonius d'empêcher les Spartiates de partir. Le héraut, arrivé dans Athènes, s'exprima ainsi : « Mardonius, les Argiens m'envoient te dire que la jeunesse de Lacédémone est sortie de cette ville et qu'ils n'ont pu s'opposer à sa marche. En conséquence, prends le parti le meilleur. » Ayant ainsi parlé, il s'en retourna.

Mardonius, après l'avoir entendu, ne se soucia pas de rester encore en Attique; auparavant même, il n'était tenu en suspens que par l'attente de ce que les Athéniens résoudraient, et il ne faisait point de dégât, espérant qu'à la longue il traiterait avec eux. Quand il vit qu'il n'en obtenait rien et qu'on l'eut informé de ce qui se passait, il se mit en mouvement avant que l'armée de Pausanias eût débouché de l'isthme. Préalablement, il incendia la ville et renversa tout ce

qui était encore debout des remparts, des maisons et des temples. Il évacua l'Attique, parce que son territoire ne se prête pas aux manœuvres de la cavalerie et que, s'il eût perdu une bataille, il n'aurait eu d'autre retraite qu'un défilé tellement étroit, qu'il eût suffi de quelques hommes pour arrêter toute son armée. Il se détermina donc à se rapprocher de Thèbes, afin de combattre sous une ville alliée et sur un terrain favorable à la cavalerie.

Pendant que Mardonius opérait sa retraite, un courrier le rencontra sur le chemin et lui annonça qu'un corps de mille Lacédémoniens était à Mégare. A cette nouvelle, il eut l'idée de les enlever et, tournant à gauche, il prit la route de Mégare ; sa cavalerie, en avant-garde, foula aux pieds des chevaux toute la Mégaride. C'est le point le plus occidental qu'ait atteint l'armée perse.

Un second message informa Mardonius que tous les Grecs étaient concentrés à l'isthme ; en conséquence il revint sur ses pas, et traversa Décélé. Les magistrats béotiens lui avaient envoyé comme guides des riverains de l'Asope qui le conduisirent à Sphendale, et de là à Tanagre. Il passa la nuit en cette dernière ville ; le lendemain il tourna vers Scole et entra sur le territoire de Thèbes. Alors, quoique les habitants fussent du parti mède, il rasa toute la contrée, non par haine, mais contraint par les nécessités de la guerre. Il avait dessein de fortifier son camp, afin que, s'il livrait bataille et que le succès ne répondît pas à ses désirs, il y trouvât un refuge. Ce camp, commençant à Érythrée auprès d'Hysia, s'étendait jusqu'au territoire de Platée, le long de l'Asope. Toutefois les barbares n'élevèrent point une si vaste muraille, mais un carré dont chaque côté avait dix stades.

Pendant qu'ils y travaillaient, le Thébain Attagine, fils de Phrynon, ayant fait des apprêts magnifiques, convia Mardonius et les cinquante principaux chefs de son armée à un repas; ils acceptèrent, et le festin fut donné dans Thèbes. J'ai entendu ce qui suit de Thersandre, l'un des citoyens les plus considérables d'Orchomène.

Thersandre racontait que lui aussi avait été invité à cette fête par Attagine; il y avait cinquante convives thébains, et nul n'avait un lit pour lui seul, mais sur chaque lit étaient placés un Perse et un Béotien. Après le repas on se mit à boire, et son compagnon de lit lui demanda en grec d'où il était : « D'Orchomène, » fit-il; sur quoi l'autre reprit : « Puisque tu es maintenant mon compagnon de libations et de table, je veux te laisser un souvenir de ma façon de penser, afin qu'averti d'avance, tu prennes le parti qui conviendra le mieux à tes intérêts. As-tu vu ces Perses qui festinent ici et cette armée que nous avons laissée dans le camp, sur les bords du fleuve? Eh bien ! avant peu de temps, tu n'en verras plus de vivants qu'un petit nombre. » Voilà ce que dit le Perse, et soudain il fondit en larmes. « Étonné moi-même de ce langage, ajoutait Thersandre, je répondis : « Ne serait-il pas à propos de dire ces choses à Mardonius et à ceux des Perses les plus élevés en dignité ? — Ami, reprit-il, ce qui doit arriver par la volonté d'un dieu, les hommes ne peuvent l'empêcher. Car nul ne veut croire ceux qui parlent sensément. Nous sommes beaucoup de Perses convaincus de ce qui nous attend, et nous marchons enchaînés par la nécessité. Le plus amer des chagrins que puisse éprouver un homme est d'avoir des idées sages et de ne rien pouvoir. » J'ai entendu ce récit de l'Orchoménien Thersandre, et j'ai

appris qu'il l'avait fait à beaucoup de monde avant la bataille de Platée.

Mardonius était donc campé en Béotie ; tous ceux des Grecs qui demeurent de ce côté avaient pris parti pour le Mède et coopéré, les armes à la main, à l'invasion de l'Attique, hormis les seuls Phocéens. Ceux-ci pourtant s'étaient donnés au Mède, mais à contre-cœur et par contrainte. Peu de jours après le retour du Perse à Thèbes, mille des leurs, pesamment armés, arrivèrent; Harmocyde, le plus considérable des citoyens, les commandait. A peine étaient-ils auprès de Thèbes, que Mardonius dépêcha vers eux des courriers et leur ordonna de prendre position à part dans la plaine. Ils le firent, et soudain accourut la cavalerie tout entière. Le bruit se répandit à l'instant, parmi les Grecs du parti mède, que les Phocéens allaient être percés de javelines; ces derniers le crurent pareillement. Alors leur chef Harmocyde les encouragea par ces paroles : « O Phocéens, il est visible que ces hommes ont prémédité de nous donner la mort, à cause des accusations des Thessaliens, comme je le conjecture. Il faut maintenant que chacun de vous se conduise en brave. Mieux vaut finir notre vie en faisant de nobles efforts pour la défendre, que nous livrer de nous-mêmes au trépas le plus déshonorant. Apprenons à ces hommes ce que c'est, pour des barbares, que de comploter le massacre des Grecs. »

Il les exhorta de cette manière. Cependant la cavalerie, après les avoir enveloppés, les chargea comme pour les exterminer ; déjà les Perses faisaient vibrer leurs javelines, prêts à les lancer, et quelques-uns même les lancèrent. De leur côté, les Phocéens tenaient bon, faisaient face partout à l'ennemi, et ser-

raient les rangs de leur mieux. Finalement, les cavaliers tournèrent bride et se retirèrent. Je ne puis dire avec certitude si réellement, à la demande des Thessaliens, ils avaient eu dessein de faire périr le contingent de la Phocide, et si, le voyant en défense, la crainte de quelque échec les décida à y renoncer, selon l'ordre que leur aurait donné Mardonius, ou bien si seulement celui-ci voulut mettre leur courage à l'épreuve. Quoi qu'il en soit, après le retour de la cavalerie, Mardonius envoya un héraut leur dire : « Rassurez-vous, Phocéens, car vous vous êtes montrés vaillants, et ce n'est pas ce qu'on m'avait dit. Maintenant donc déployez votre zèle en cette guerre; vous ne surpasserez jamais ni moi ni Xerxès en bienfaits. » Voilà ce qui se passa concernant les Phocéens.

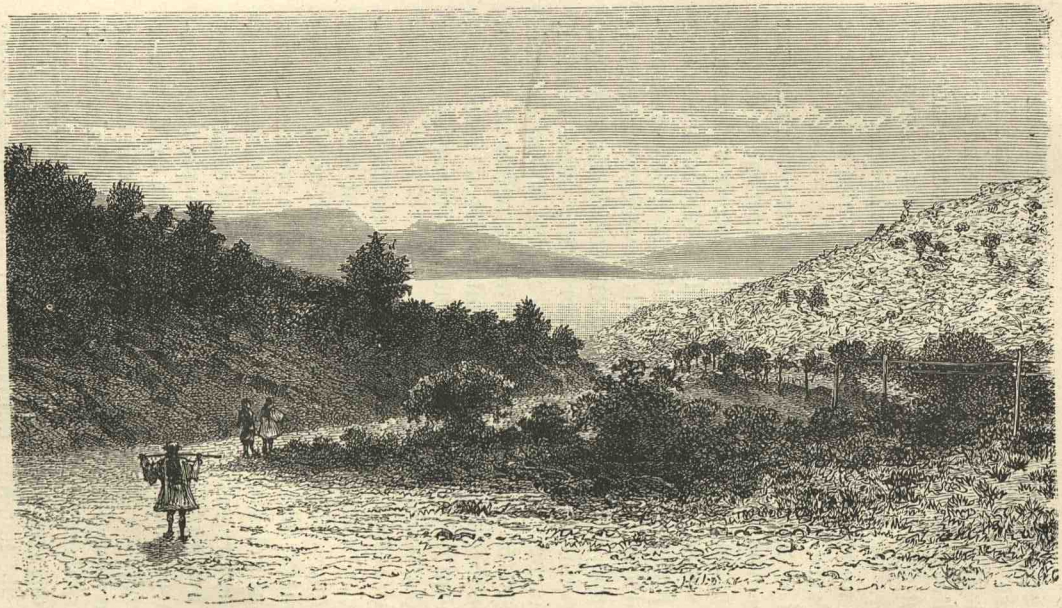
Les Lacédémoniens, arrivés à l'isthme, y établirent leur camp; les autres Péloponésiens à qui plaisait la meilleure cause, voyant les Spartiates en campagne, ne jugèrent pas à propos de les laisser seuls. A l'isthme, ils consultèrent les victimes ; et, comme ils les trouvaient favorables, l'armée tout entière débouchant poussa jusqu'à Éleusis. Ayant fait encore des sacrifices qui leur donnèrent d'heureux présages, les alliés, y compris les Athéniens, qui de Salamine s'étaient rendus à Éleusis, se portèrent en avant. Ils atteignirent Érythrée en Béotie et apprirent que les barbares étaient campés sur l'Asope ; en conséquence ils se rangèrent au pied du Cithéron.

Mardonius, comme ses adversaires ne descendaient point dans la plaine, envoya contre eux toute la cavalerie, que commandait Masistie, homme de grand renom parmi les Perses, et que les Grecs nomment Makistie; il montait un cheval niséen, dont le frein était d'or et le harnais d'une grande richesse. Alors

les cavaliers, donnant par escadrons, chargèrent, firent beaucoup de mal à l'armée grecque et appelèrent femmes leurs ennemis.

Il se trouva que les Mégariens tenaient la position la plus abordable de toute la ligne et que de ce côté surtout la cavalerie pénétra; les Mégariens, écrasés par le choc, envoyèrent aux généraux des Grecs un héraut qui leur parla en ces termes : « Les Mégariens disent : O confédérés, nous ne pouvons seuls soutenir l'effort de la cavalerie perse ; nous avons conservé le poste qui d'abord nous avait été assigné, grâce à notre fermeté, à notre valeur; nous avons tenu bon, quoique nous soyons écrasés. Mais si maintenant vous ne nous faites pas relever, sachez que nous abandonnerons la position. » Voilà ce que déclara le héraut. Pausanias aussitôt fit appel aux Grecs et demanda des volontaires pour remplacer les Mégariens. Nul ne s'offrit, hormis les Athéniens, et parmi ceux-ci trois cents hommes d'élite que commandait Olympiodore, fils de Lampon.

Ces hommes se dévouèrent et se placèrent près d'Érythrée, en avant de tous les autres Grecs; ils s'étaient adjoint des archers. Ils étaient depuis longtemps engagés, quand le combat eut l'issue que je vais dire. La cavalerie chargeait par escadrons, et le cheval de Masistie marchait en tête; atteint d'une flèche au flanc, il se cabre de douleur et renverse son cavalier. Les Athéniens aussitôt accourent, prennent le cheval et tuent l'homme malgré sa vigoureuse défense. Ce ne fut pas sans peine, car il était puissamment armé : une cuirasse d'or à écailles couvrait son corps revêtu d'une tunique de pourpre; les coups s'émoussaient sur sa cuirasse. L'un des Grecs enfin s'en aperçut et le frappa dans l'œil; Masistie mourut.



GOLFE D'ÉLEUSIS. — ÉTAT ACTUEL

L'incident échappa aux autres cavaliers; ils ne virent ni sa chute ni sa mort; car à cet instant ils tournaient bride et se retiraient; mais, quand ils firent halte, n'ayant plus personne pour les commander, ils sentirent le regret de son absence. Ils reconnurent alors ce qui était advenu, et, s'exhortant les uns les autres, ils reprirent la charge enfin d'enlever le cadavre.

Les Athéniens, les voyant arriver, non plus par escadrons, mais en masse, demandèrent le secours d'une autre troupe ; l'infanterie entière s'ébranla, et un combat violent s'ensuivit. Tant que les trois cents ne furent pas renforcés, ils plièrent et ils abandonnèrent le cadavre ; mais, dès qu'ils eurent avec eux toute la troupe, les cavaliers ne purent tenir; ils ne purent parvenir à enlever leur mort, et, outre celui-ci, beaucoup d'autres périrent. Après s'être éloignés d'environ deux stades, les cavaliers perses se mirent à délibérer sur ce qu'il y avait à faire, et résolurent, puisqu'ils n'avaient plus de chef, de retourner auprès de Mardonius.

Au retour de la cavalerie dans le camp, toute l'armée, et surtout Mardonius, pleurèrent Masistie; les hommes coupèrent leurs chevelures, ainsi que les crinières des chevaux et des bêtes de somme; et ils firent retentir les airs d'une immense lamentation.

Les Grecs, après avoir reçu le choc des cavaliers et les avoir repoussés, eurent beaucoup plus de confiance en eux-mêmes. Leur premier soin fut de placer le corps de Masistie sur un char et de le faire passer dans tous les rangs; il était digne d'admiration à cause de sa grande taille et de sa beauté; mais ce qui les engagea aussi à le promener dans les rangs, c'est que les hommes quittaient leur poste en foule pour

aller le contempler. L'armée résolut ensuite de descendre et de se rapprocher de Platée, car le territoire de cette ville parut beaucoup plus convenable à l'assiette du camp que celui d'Érythrée, entre autres motifs, parce que l'eau y est meilleure.

Alors il y eut au sujet des rangs une vive querelle entre les Tégéates et les Athéniens. Les uns et les autres prétendaient tenir l'une des deux ailes, alléguant d'antiques et de nouveaux exploits.

A la fin l'armée des Lacédémoniens s'écria que les Athéniens, plus que les Arcades, méritaient d'avoir une aile; les Athéniens l'eurent donc et furent préférés aux Tégéates. Cette disposition prise, ils rangèrentde la manière suivante ceux des Grecs qui venaient de rejoindre et ceux qui étaient arrivés dès le commencement. A l'aile droite : dix mille Lacédémoniens, dont cinq mille étaient Spartiates, servis par trente-cinq mille Hilotes armés à la légère, sept pour chacun d'eux. A côté d'eux, les Spartiates avaient pris les Tégéates, autant pour leur faire honneur qu'à cause de leur bravoure : ils étaient quinze cents pesamment armés; venaient ensuite cinq mille Corinthiens qui avaient obtenu de Pausanias de placer avec eux trois cents Potidéens, arrivant de la Pallène; puis six cents Arcades d'Orchomène, puis trois mille Sicyoniens, puis huit cents Épidauriens. Auprès de ces derniers étaient rangés mille Trézéniens, puis venaient deux cents Lépréates, quatre cents Mycéniens et Tirynthiens, et mille Phliasiens. Après ceux-ci étaient trois cents hommes d'Hermione, puis six cents Érétriens et Styréens, puis quatre cents Chalcidiens, puis cinq cents Ampraciotes. Après les Ampraciotes venaient huit cents Leucadiens et Anactoriens, puis deux cents Paléens et Céphalléniens. Après ces der-

niers étaient rangés cinq cents Éginètes, puis trois mille Mégariens, puis six cents Platéens. Les derniers et les premiers étaient les Athéniens, formant l'aile gauche, au nombre de huit mille. Aristide, fils de Lysimaque, les commandait.

Tous, sans y comprendre les sept Hilotes par Spartiate, étaient pesamment armés, et formaient un total de trente-huit mille sept cents hommes; tel était le nombre des hommes pesamment armés, rassemblés contre le barbare; celui des hommes armés à la légère se composait d'abord des sept par Spartiate, trente-cinq mille hommes exercés aux combats, puis, parmi le reste des Grecs, d'un homme environ par guerrier pesamment armé, en tout trente-quatre mille cinq cents hommes. Il y avait donc soixante-neuf mille cinq cents combattants armés à la légère.

Le total des forces grecques réunies à Platée, armées tant pesamment qu'à la légère, était ainsi de onze myriades moins mille huit cents. Avec ceux de Thespie qui survinrent, les onze myriades se trouvèrent complètes. Car ceux de ce peuple qui survivaient se joignirent à l'armée, au nombre de dix-huit cents, mais ils étaient tous armés à la légère. Ainsi rangés, les Grecs campaient sur l'Asope.

Les barbares et Mardonius, après avoir achevé les funérailles de Masistie, apprirent que les Grecs étaient sur le territoire de Platée; ils vinrent aussi sur l'Asope qui le traverse. Aussitôt arrivés, Mardonius les rangea de la manière suivante : Il mit les Perses en face des Lacédémoniens et, comme ils étaient beaucoup plus nombreux, il les forma sur plusieurs lignes qu'il étendit aussi devant le front des Tégéates; il prit en outre ces dispositions, qui lui furent suggérées par les Thébains : il opposa les plus robustes aux La-

cédémoniens, les plus faibles aux Tégéates; après les Perses, il rangea les Mèdes en face des Corinthiens, des Potidéens, des Orchoméniens et des Sicyoniens, puis les Bactriens contre les Épidauriens, les Trézéniens, les Lépréates, les Mycéniens et les Phliasiens; les Indiens en face des Hermioniens, des Érétriens, des Styréens, des Chalcidiens; puis les Saces contre les Ampraciotes, les Anactoriens, les Leucadiens, les Paléens et les Éginètes; enfin, contre les Athéniens et leurs alliés de Platée et de Mégare, les Béotiens, les Locriens, les Maléens, les Thessaliens et ses mille Phocéens, car ils n'étaient pas tous du parti des Mèdes. Quelques-uns, dans les environs du Parnasse, favorisaient les Grecs, et, par des incursions fréquentes, harcelaient l'armée de Mardonius et les Grecs de son parti. Il opposa en outre aux Athéniens les Macédoniens et les peuples qui demeurent autour de la Thessalie.

Telles étaient les plus nombreuses des nations qui formaient l'armée de Mardonius, celles qui avaient le plus de renom. Il se trouvait en outre, parmi ces troupes, des hommes de divers pays : des Phrygiens, des Thraces, des Mysiens, des Péoniens et d'autres; il s'y trouvait des Éthiopiens, des Égyptiens, soit Hermothybies, soit Calasiries, de ceux qu'on appelle porte-glaives, les seuls guerriers chez les Égyptiens. Mardonius, quand il était encore à Phalère, les avait pris sur les vaisseaux, car ils faisaient partie des équipages, et il n'y avait point d'Égyptiens dans l'armée de terre qu'avait amenée Xerxès. Le nombre des barbares s'élevait à trois cent mille hommes, comme je l'ai fait voir précédemment; celui des Grecs alliés du Perse, que personne ne connaît, puisqu'ils n'ont pas été dénombrés, peut être évalué, selon moi, à cinquante mille hommes. Ceux qui étaient ainsi rangés

composaient l'infanterie; la cavalerie était postée à part.

Lorsque toutes ces troupes furent disposées par nations et par bataillons, le second jour, des deux parts, on sacrifia. Du côté des Grecs, le sacrificateur fut Tisamène, fils d'Antiochus : c'était le devin attaché à cette armée. Les victimes donnèrent de favorables présages si l'on se tenait sur la défensive, mais non si l'on passait l'Asope et si l'on engageait le combat.

Pour Mardonius, qui brûlait d'en venir aux mains, les victimes ne furent pas non plus favorables, à moins aussi qu'il ne se bornât à se défendre. Il se conformait en ses sacrifices aux usages de la Grèce, et employait comme devin l'Éléen Hégésistrate, le plus illustre des Telliades, que précédemment les Spartiates avaient pris et jeté en prison pour le faire mourir, à cause des maux infinis qu'il leur avait causés. Dans cette angoisse, comme un homme qui est près de perdre la vie et qui doit, avant de mourir, souffrir beaucoup et cruellement, il fit un acte au-dessus de tout éloge. En effet, attaché dans une entrave de bois garnie de fer, il se servit d'un fer qu'on lui avait sans doute apporté, et prit la résolution la plus virile de toutes celles dont nous ayons jamais eu connaissance. Après avoir exactement mesuré la portion de son pied qu'il pourrait tirer de cette entrave, il se coupa lui-même tout l'avant-pied. Cela fait, pour échapper aux sentinelles qui le gardaient, il perça le mur et s'enfuit à Tégée, voyageant la nuit, passant les journées caché dans la forêt, et y prenant de courts instants de repos. Cependant tout le peuple de Lacédémone le cherchait; mais la troisième nuit il gagna Tégée. Les Spartiates avaient été stupéfaits de son courage et de

l'aspect de cette moitié de pied qui gisait en sa prison; ils ne purent le découvrir. Hégésistrate trouva un refuge chez les Tégéates, qui alors n'étaient point d'accord avec les Lacédémoniens. Il guérit; il se fit un pied de bois, et il devint ennemi déclaré des Spartiates; toutefois sa haine ne le mena pas à bonne fin : il fut pris par eux à Zacynthe, où il prédisait, et ils le mirent à mort.

Mais cet évènement fut postérieur à la bataille de Platée : alors sur l'Asope, généreusement salarié par Mardonius, il sacrifiait, excité à la fois par sa haine contre Sparte et par son amour du gain. Les présages détournèrent donc de combattre les Perses et les Grecs de leur armée, car ces derniers avaient aussi leur devin, le Leucadien Hippomaque. Cependant les renforts survenaient aux Grecs, et leur nombre ne cessait de s'accroître. Le Thébain Timagénide dit à Mardonius qu'il ferait bien de garder les issues du Cithéron, car de nouveaux détachements en venaient chaque jour, et il y avait chance d'en surprendre plusieurs.

Huit jours s'étaient écoulés depuis que les deux armées étaient en présence, quand Mardonius reçut ce conseil; il le reconnut bon, et à la nuit il fit occuper par des cavaliers les passages de la montagne aboutissant à Platée, que les Béotiens appellent les Trois-Têtes, et les Athéniens les Têtes-de-Chêne. Cette cavalerie ne partit pas en vain; elle surprit, débouchant dans la plaine, cinq cents bêtes de somme qui amenaient au camp des vivres du Péloponèse, et les hommes qui les conduisaient. Les Perses, ayant saisi cette proie, firent main-basse sur le tout; ils n'épargnèrent ni bêtes ni gens. Lorsqu'ils furent rassasiés de carnage, ils enveloppèrent ce qu'ils n'a-

vaient pas massacré, et le poussèrent vers Mardonius.

Après cette action, deux journées se passèrent encore, nul des deux partis ne se souciant d'engager la bataille. Les barbares s'avançaient jusqu'à l'Asope pour provoquer les Grecs, mais ni les uns ni les autres ne le franchissaient; cependant la cavalerie de Mardonius ne cessait pas de harceler et d'incommoder ses adversaires. Les Thébains, ardents à servir le Mède, apportaient à cette guerre un zèle extrême, et guidaient jusqu'au lieu du combat Perses et Mèdes : ceux-ci ensuite se chargeaient du reste et accomplissaient de brillants faits d'armes.

Mais il ne se fit rien de plus jusqu'à la fin des dix jours; lorsque parut le onzième, les Grecs avaient reçu des renforts considérables, et Mardonius était à bout de patience. Il y eut en conséquence une entrevue entre Mardonius, fils de Gobryas, et Artabaze, fils de Pharnace, que Xerxès tenait en une estime particulière. En cette délibération, ils furent d'opinions différentes : Artabaze proposa de lever le camp au plus vite, de ranger l'armée sous les remparts de Thèbes, où l'on avait amassé beaucoup de vivres, outre du fourrage pour les bêtes de somme; de s'y tenir en repos, et de mettre fin à la guerre de la manière suivante : « Procurons-nous, dit-il, beaucoup d'or monnayé, beaucoup d'argent et des coupes; faisons-en des présents sans épargne aux Grecs, et surtout aux principaux habitants des cités; ils ne tarderont pas à renoncer à leur liberté et à se mettre à l'abri des dangers d'une bataille. » C'était l'ancien conseil des Thébains, et Artabaze montrait plus de prévoyance que Mardonius, dont l'avis fut plus violent, plus téméraire, plus éloigné de toute négociation : « Notre armée, s'écria-t il, est beaucoup plus nombreuse que

celle des Grecs; combattons sans retard, ne souffrons pas qu'ils soient renforcés encore; laissons de côté Hégésistrate et ses victimes, sans tenter de les contraindre; ne considérons rien que les usages des Perses, et attaquons. »

Lorsqu'il se fut ainsi prononcé, nul ne le contredit; car c'était à lui, et non à Artabaze, que le roi avait confié le commandement de l'armée. Il convoqua les chefs de corps, et, de plus, les généraux des Grecs de son parti, et leur demanda s'ils connaissaient quelque oracle prédisant que les Perses devaient périr en Grèce. L'assemblée garda le silence, les uns ignorant les oracles, les autres les sachant, mais ne croyant pas pouvoir en parler impunément. Alors Mardonius lui-même reprit : « Puisque vous ne savez rien ou n'osez rien dire, je vais vous apprendre ce dont je suis certain. Il existe un oracle selon lequel il est décrété que les Perses venus en Grèce doivent piller le temple de Delphes, et, après le pillage, être tous exterminés. Nous donc, qu'on a informés de la prédiction, nous n'approcherons jamais de ce temple, nous ne porterons jamais la main sur ses richesses, et ce n'est pas pour cette faute que nous risquerons de périr. O vous qui êtes attachés à la cause des Perses, réjouissez-vous, car nous sommes destinés à l'emporter sur les Grecs. » Il dit, et aussitôt il donna ses ordres pour que l'on se disposât à marcher à l'ennemi, et à engager le combat aux premières lueurs du jour suivant.

Cependant le soir vint et les sentinelles furent placées. La nuit s'avançait, le calme régnait sur les deux camps et tous les hommes paraissaient endormis, lorsque Alexandre, fils d'Amyntas, général et roi des Macédoniens, poussant son cheval vers les sentinelles

des Athéniens, demanda à entrer en conférence avec leurs généraux. La plupart des gardes restèrent à leur poste; quelques-uns coururent auprès des généraux et leur dirent qu'un homme était venu à cheval du camp des Mèdes et avait déclaré qu'il désirait s'entretenir avec eux.

Les généraux se rendirent aussitôt aux avant-postes et arrivèrent auprès d'Alexandre, qui leur dit: « O Athéniens, je vous confie le dépôt de ces paroles, vous interdisant de les répéter à qui que ce soit, hormis Pausanias, à moins que vous ne vouliez me perdre. Pour me hasarder à les prononcer, il faut que j'aie grand souci de la Grèce; mais moi-même je suis de toute antiquité d'origine hellénique, et de libre je ne voudrais pas voir la Grèce devenir asservie. Je dis donc que les victimes se refusent à donner de favorables présages à Mardonius et à l'armée, sans quoi dès longtemps vous seriez aux prises. Maintenant le général perse a résolu de ne plus s'occuper des victimes et de vous attaquer à la pointe du jour; il craint, à ce que je présume, que vous ne receviez de nouveaux renforts. Tenez-vous donc prêts; si Mardonius diffère encore et n'engage point le combat, persistez à rester dans votre camp; il n'a plus de vivres que pour quelques jours. Si cette guerre se termine au gré de vos désirs, souvenez-vous de me rendre libre aussi; car, dans mon zèle pour les Grecs, je fais une entreprise périlleuse quand je viens vous révéler les desseins de Mardonius. Je suis Alexandre de Macédoine. » Il dit, puis tournant bride, il regagna le camp des Mèdes.

Cependant les généraux athéniens passèrent à l'aile droite et informèrent Pausanias de ce qu'ils avaient ouï d'Alexandre. En recevant ces informa-

tions, il eut crainte des Perses et il dit : « Puis donc que le combat doit commencer à l'aurore, il faut, Athéniens, que vous soyez opposés aux Perses, et nous aux Béotiens ou aux autres Grecs à qui vous faites face. Voici pourquoi : Vous avez appris à Marathon ce que sont les Mèdes, et leur manière de combattre; nous n'avons point fait pareille expérience et nous ne savons ce que sont ces hommes. Nul des Spartiates ne s'est mesuré avec les Mèdes, mais nous connaissons les Thébains et les Thessaliens. Prenons donc nos armes et venez à l'aile droite, nous vous remplacerons à l'aile gauche. » A cela les Athéniens répondirent : « Dès l'origine, en voyant devant nous les Perses, il nous est venu à l'esprit de faire cette proposition pour laquelle vous nous avez devancés. Mais nous craignions que notre demande ne vous fût pas agréable; puisque vous-mêmes y pensez et que cette idée nous plaît, nous sommes prêts à l'exécuter. »

L'échange leur convenant de part et d'autre et l'aurore commençant à poindre, ils prirent leurs nouvelles positions. Les Béotiens s'en aperçurent et avertirent Mardonius; celui-ci, apprenant ce qui était fait, aussitôt commande un mouvement analogue; il ramène les Perses en présence des Lacédémoniens; de son côté, Pausanias reconnaît que son dessein est découvert, il retourne avec les Spartiates à l'aile droite, et Mardonius rétablit les Perses à l'aile gauche.

Dès qu'ils eurent repris leurs positions primitives, Mardonius, ayant envoyé un héraut aux Spartiates, leur parla en ces termes : « O Lacédémoniens, les hommes de cette contrée disent que vous êtes les plus braves des mortels; ils vous admirent parce que dans le combat vous ne fuyez jamais et ne quittez jamais votre rang, tenant ferme jusqu'à ce que vous ayez tué

vos adversaires ou que vous-mêmes ayez péri. Mais il n'y a rien là de véritable; car, avant même que nous en soyons venus aux mains, nous vous avons vus abandonner votre poste, laisser aux Athéniens le soin de se mesurer avec nous et vous déployer devant nos esclaves. Ce n'est nullement l'acte de gens courageux, et nous avons été trompés sur votre compte. En effet, nous nous attendions, à cause de votre grand renom, à recevoir de vous un héraut provoquant les Perses à un combat singulier; nous étions prêts à l'accepter; mais vous ne nous dites rien de pareil, et, loin de là, nous vous trouvons tout tremblants. Toutefois, puisque vous n'êtes point les premiers à nous faire cette proposition, nous la faisons nous-mêmes. Pourquoi, vous qui passez pour les plus vaillants parmi les Grecs, comme nous parmi les barbares, pourquoi ne combattrions-nous point à nombre égal? Si vous jugez bon que les autres combattent aussi, eh bien, ils en viendront aux mains après nous. Si tel n'est point votre désir, si vous croyez qu'il suffit de nous, engageons aussitôt la lutte et convenons que ceux de nous qui seront vainqueurs auront vaincu pour toute l'armée. »

Le héraut, ayant ainsi parlé, attendit quelques instants, mais nul ne lui répondit, et il s'en retourna. Mardonius entendit son rapport; il s'en réjouit avec excès et, exalté de cette victoire insignifiante, il lança la cavalerie contre les Grecs. Les cavaliers chargèrent et firent beaucoup de mal avec leurs javelines et leurs flèches; car ils étaient archers à cheval et l'on ne pouvait lutter de près avec eux. Ils bouleversèrent et comblèrent aussi la fontaine de Gargaphie, qui fournissait de l'eau à tout le camp des confédérés. Les Lacédémoniens seuls étaient rangés près de cette fon-

taine; les autres, qui, selon l'ordre de bataille, en étaient plus éloignés, avaient devant eux l'Asope; mais, quand quelque obstacle les empêchait de puiser dans la rivière, ils allaient jusqu'à la fontaine. Or en ce moment les cavaliers et leurs flèches ne leur permettaient pas d'emporter de l'eau de l'Asope.

Dans cette situation, les généraux des Grecs, considérant que l'armée manquait d'eau et qu'elle était troublée par la cavalerie, se rassemblèrent, à l'aile droite, auprès de Pausanias, pour délibérer sur ce sujet et sur beaucoup d'autres. En effet, ils avaient encore de plus graves soucis: leurs vivres étaient épuisés et les serviteurs qu'ils avaient envoyés faire des approvisionnements dans le Péloponèse, coupés par la cavalerie, ne pouvaient plus arriver au camp.

Les généraux résolurent, puisque ce jour-là les Perses ne se décidaient pas à livrer bataille, de se rendre à l'île située devant Platée, à dix stades des rives de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie, où l'on était campé en ce moment. Voici comment il se trouve une île au milieu des terres : le fleuve, au pied du Cithéron, se divise et coule dans la plaine en deux bras séparés par une distance d'environ trois stades, qui se réunissent ensuite ; l'île s'appelle Oéroë. Les habitants de la contrée la disent fille d'Asope. Les Grecs voulaient se transporter sur ce terrain, afin d'avoir de l'eau en abondance et de n'être point tourmentés par la cavalerie. Ils convinrent de lever le camp à la seconde veille de la nuit, afin que les Perses ne s'aperçussent point de leur départ et que la cavalerie ne pût pas se mettre à leur poursuite et les harceler. Leur dessein était aussi, dès qu'ils auraient atteint Oéroë, d'envoyer, durant cette même nuit, la moitié de leurs forces dans la montagne pour dégager

leurs gens, chargés de faire des vivres, que l'ennemi tenait enfermés au fond des gorges.

Ce plan arrêté, ils eurent jusqu'à la fin du jour à souffrir des charges continuelles de la cavalerie; le soir vint, les chevaux se retirèrent, la nuit eut son cours et, quand arriva le moment dont on était convenu, l'armée décampa. Le plus grand nombre ne songeait nullement à se rendre au lieu indiqué. En effet, ceux-ci, dès que l'on se fut ébranlé, tout joyeux d'échapper à la cavalerie, s'enfuirent jusqu'à Platée; ils se réfugièrent vers le temple de Junon, qui est situé en avant de la ville et à vingt stades environ de la fontaine de Gargaphie. En y arrivant, ils posèrent leurs armes devant l'enclos sacré.

Ils campèrent donc près de l'enclos de Junon; de son côté, Pausanias, les ayant vus quitter leurs anciennes positions, ordonna aux Lacédémoniens de s'armer et de les suivre, croyant qu'ils se rendaient au nouveau lieu de ralliement. Tous les chefs de corps se disposaient à lui obéir, quand le seul Amompharète, fils de Poliade, qui commandait une petite troupe de Pitanètes, déclara qu'il ne voulait point fuir les étrangers, ni déshonorer volontairement Sparte; le mouvement dont il était témoin l'étonnait, parce qu'il n'avait pas assisté précédemment à la conférence. Pausanias et Euryanax furent outrés de sa résistance et plus mécontents encore de ce que son entêtement devait les forcer d'abandonner la troupe des Pitanètes; en effet, à moins qu'on ne renonçât au projet convenu avec les autres Grecs, Amompharète lui-même et les siens, laissés seuls, ne pouvaient manquer de périr. Tout considéré, ils firent faire halte à tout le corps des Laconiens et tentèrent de convaincre Amompharète qu'il n'agissait pas raisonnablement.

Pendant qu'ils le pressaient et qu'il était le seul des Lacédémoniens et des Tégéates qui n'eût point bougé, les Athéniens firent ce que je vais rapporter.

Ils se tinrent immobiles eux-mêmes au lieu où ils étaient rangés, connaissant l'esprit des Lacédémoniens, qui ont souvent en la pensée le contraire de ce qu'ils disent. Lorsque le reste de l'armée se mit en marche, ils envoyèrent un de leurs cavaliers voir si les Spartiates commençaient à bouger où s'ils avaient dessein de ne point changer de place, et, en tout cas, de demander des ordres à Pausanias.

Quand le héraut fut auprès des Lacédémoniens, il les vit en place, gardant leurs rangs, tandis que les premiers d'entre eux se disputaient. En effet, Euryanax et Pausanias suppliaient Amompharète de ne point exposer sa troupe à un danger inévitable en restant là seul des Laconiens, et ils ne gagnaient rien sur lui; ils en étaient à se quereller au moment où survint le messager des Athéniens; Amompharète, échauffé par la discussion, prit de ses deux mains une lourde pierre et la déposa aux pieds de Pausanias en s'écriant : « Voici mon vote pour que nous ne fuyions pas les étrangers. » Par les étrangers il entendait les barbares. L'autre, le traitant d'insensé, de fou furieux, écouta le héraut, et celui-ci fit les questions qui lui étaient prescrites. Pausanias lui recommanda de rapporter aux Athéniens ce qui se passait et de leur demander de se rapprocher des Spartiates, afin de concerter leurs mouvements.

Le héraut retourna vers les siens, et l'aurore parut que de l'autre côté l'on discutait encore. Pausanias, ayant différé jusque-là, pensa enfin qu'Amompharète, quand il se verrait seul, ne demeurerait pas en arrière, ce qui en effet arriva. Il donna donc le signal

du départ et emmena tout le reste de sa troupe par les collines; les Tégéates le suivirent, et les Athéniens, en ordre de bataille, prirent une autre route que les Lacédémoniens; car ceux-ci, craignant la cavalerie, ne s'éloignèrent pas du terrain accidenté ni de la base du Cithéron, tandis que les Athéniens marchaient au-dessous d'eux, en plaine.

Amompharète, croyant d'abord que Pausanias n'oserait pas l'abandonner, eut à cœur de retenir ses hommes à leur poste; mais quand il vit le gros de l'armée s'éloigner, il reconnut qu'on le laissait là sans aucune feinte. Il ordonna enfin à sa troupe de prendre les armes et il la conduisit lentement sur les pas des autres Spartiates. Ceux-ci avaient déjà fait dix stades; ils s'arrêtèrent pour l'attendre sur la rivière Moloéis, en un lieu qu'on appelle Argiopie, où se trouve un temple de Cérès-Éleusienne. Ils l'attendirent, afin que, si Amompharète et sa troupe ne quittaient point le poste où on les avait d'abord placés, ils pussent retourner à leur secours. Ils le rallièrent comme il était pressé par toute la cavalerie des barbares; car les cavaliers avaient recommencé ce jour-là ce qu'ils avaient coutume de faire; mais, voyant évacué le terrain sur lequel les jours précédents étaient rangés les Grecs, ils poussèrent en avant leurs chevaux, et quand ils eurent atteint Amompharète, ils s'attachèrent à sa poursuite.

Aussitôt que Mardonius apprit que, pendant la nuit, les Grecs avaient levé le camp, et qu'il vit le terrain évacué, il appela Thorax de Larisse avec ses frères Eurypyle et Thrasydée, et il leur tint ce langage : « O fils d'Aleuas, que direz-vous encore à l'aspect de cet espace vide? Vous, leurs voisins, vous prétendiez que jamais les Lacédémoniens ne fuyaient dans les

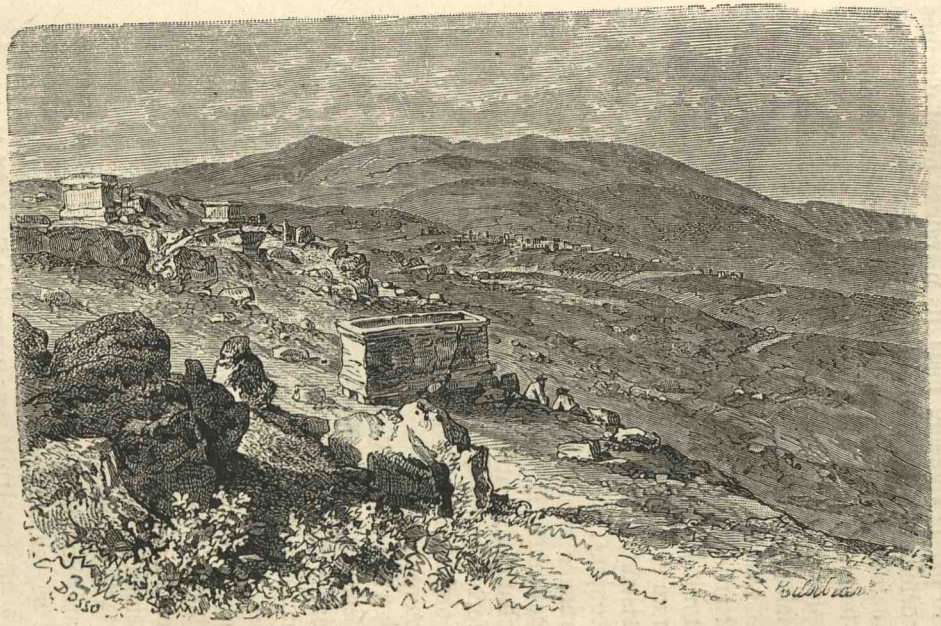
batailles, qu'ils étaient à la guerre les premiers des mortels; eh bien! les premiers ils ont quitté leur poste, ils ont profité de la nuit qui vient de s'écouler et ils se sont enfuis. Ils ont montré, au moment où il fallait se prendre corps à corps avec ceux qui véritablement sont les plus vaillants des hommes, que, n'étant réellement rien, ils se sont signalés parmi des Grecs, parce que ceux-ci eux-mêmes ne sont rien. Pour vous qui n'avez point éprouvé les Perses, je me sens une grande indulgence quand vous louez ces hommes dont vous connaissez quelques actions. Mais je m'étonne qu'Artabaze ait pu craindre des Lacédémoniens et que cette crainte l'ait entraîné à me donner les plus funestes conseils, comme de quitter notre camp et d'aller nous faire assiéger dans Thèbes; certes le roi, par moi-même, en sera plus tard informé; mais nous reprendrons ailleurs ce sujet. Maintenant, il ne faut pas laisser les Grecs faire en paix leur retraite; poursuivons-les donc jusqu'à ce que, les ayant saisis, nous tirions vengeance de tous leurs méfaits envers les Perses. »

Il dit et, après avoir franchi l'Asope avec les Perses, il les lança au pas de course sur les traces des Grecs, qu'il considérait comme des fuyards; mais il prit sa direction contre le seul corps des Lacédémoniens et des Tégéates; en effet les Athéniens, descendus dans la plaine, lui étaient cachés par les collines. Les autres chefs des barbares, voyant les Perses poursuivre vivement les Grecs, dressèrent leurs enseignes et, avec autant de rapidité que chacun le put, ils se mirent en mouvement, sans rangs, sans ordre, à grands cris, tumultueusement, croyant qu'il n'y avait qu'à enlever l'armée confédérée.

Cependant Pausanias, pressé par la cavalerie, dé-

pêcha aux Athéniens un courrier pour leur demander du secours, et les Athéniens se déterminèrent subitement à partir et à seconder de toutes leurs forces les Spartiates. Ils étaient déjà en marche, quand les Grecs du parti mède, qui étaient vis-à-vis d'eux dans l'ordre de bataille, les attaquèrent de manière à arrêter le secours; car ces nouveaux venus les incommodèrent eux-mêmes beaucoup. Ainsi les Lacédémoniens et les Tégéates restèrent isolés; ils étaient au nombre de cinquante mille Laconiens, y compris les hommes armés à la légère, et de trois mille Tégéates, qui ne se séparaient pas des Lacédémoniens. Comme ils engageaient le combat avec Mardonius et ce que celui-ci avait de troupes, ils firent un sacrifice, mais les présages ne leur furent pas favorables. En effet, il y eut à ce moment beaucoup de morts et encore plus de blessés; les Perses, faisant une haie avec leurs boucliers d'osier, lançaient des flèches avec une telle profusion, que Pausanias, voyant les pertes des Spartiates et les mauvais présages des victimes, jeta ses regards sur le temple de Junon devant Platée et invoqua la déesse, l'implorant pour que les Grecs ne fussent pas trompés dans leurs espérances.

Il n'avait point achevé ses invocations, quand les Tégéates les premiers, sortant des rangs, se précipitèrent sur les barbares, puis, aussitôt après la prière de Pausanias, les victimes se montrèrent favorables aux Lacédémoniens. Ceux-ci à leur tour fondirent alors sur les Perses, qui pour leur tenir tête déposèrent leurs arcs; le choc eut lieu d'abord vers la haie de boucliers; lorsqu'elle fut renversée, il se continua avec violence auprès du temple de Cérès; il dura longtemps, et finalement on se prit corps à corps. Car les barbares, saisissant les javelines, les brisaient, et les



ÉTAT ACTUEL DU CHAMP DE BATAILLE DE PLATÉE.

Perses n'étaient inférieurs aux Grecs ni par le courage ni par la vigueur; mais ils n'avaient point d'armes défensives, ils ne connaissaient pas la manière de combattre des Grecs, et ils étaient moins adroits que leurs adversaires. Ils attaquaient un à un, dix à dix, plus ou moins, arrivaient jusqu'aux Spartiates et se faisaient tuer.

Leur ardeur était extrême du côté où combattait Mardonius, monté sur un cheval blanc et entouré de mille Perses d'élite, les plus braves de l'armée. Tant que vécut leur général, ils suffirent à tout, et, en résistant, ils donnèrent la mort à une multitude de Laconiens. Dès que Mardonius eut péri et que la troupe rangée autour de lui, la plus vigoureuse de toutes, eut mordu la poussière, le reste prit la fuite et céda le champ de bataille. Leurs vêtements, dépourvus de fortes cuirasses, leur furent surtout funestes; ils combattaient découverts, contre des hommes pesamment armés.

Alors, selon l'oracle, satisfaction du meurtre de Léonidas fut donnée aux Spartiates par la mort de Mardonius, et Pausanias, fils de Cléombrote, fils d'Anaxandride, remporta la victoire la plus belle de toutes celles dont nous ayons connaissance. Mardonius fut tué par Aïmneste, citoyen illustre de Sparte, qui plus tard, après la guerre médique, à la tête de trois cents hommes à Stényclaros, livra bataille à tout le peuple de Messène. Il périt avec les trois cents.

A la bataille de Platée, les Perses, rompus par les Lacédémoniens, s'enfuirent en désordre à leur camp et se renfermèrent dans l'enceinte de bois qu'ils avaient construite sur un point de la Thébaïde. Je m'étonne de ce que, le combat s'étant livré près du bois sacré de Cérès, on ne vit aucun des Perses péné-

trer dans l'enclos; nul n'y mourut, mais un grand nombre tomba tout autour, sur le sol non sanctifié. Il me semble, s'il est permis d'avoir une opinion sur les choses divines, que la déesse elle-même leur en interdit l'entrée, parce qu'ils avaient brûlé son temple auguste à Éleusis. Telle fut cette grande bataille.

Artabaze, fils de Pharnace, qui, dès l'origine, avait désapprouvé la résolution prise par le roi de laisser en Grèce Mardonius, et qui plus tard, en cherchant plus d'une fois à dissuader ce dernier de livrer bataille, n'avait rien obtenu, se conduisit comme je vais le raconter, parce qu'il blâmait les opérations du général en chef. Il commandait lui-même une force non médiocre, environ quarante mille hommes. Aussitôt le combat engagé, ne doutant pas de son issue, il les rangea et les porta en avant, leur ordonnant de le suivre tous où il les conduirait, quand ils le verraient marcher rapidement. Après leur avoir donné cet ordre, il les mena en apparence au fort de la bataille; il précédait la troupe et il vit le premier la déroute des Perses. Alors sans contraindre les siens à garder leurs rangs, il fit retraite au plus vite, non dans l'enceinte de bois, non dans les murs de Thèbes, mais en Phocide, d'où il avait dessein de gagner tout d'une traite l'Hellespont. Son corps d'armée prit donc cette route.

Cependant les Grecs du parti mède firent preuve d'une mollesse volontaire; seuls les Béotiens combattirent longtemps les Athéniens. Car ceux des Thébains qui favorisaient le roi, montraient un zèle extrême et ne se comportaient point comme des lâches; loin de là, trois cents des leurs, des plus braves et du premier rang, tombèrent sous les coups des Athéniens. Lorsque finalement le corps entier fut mis en

fuite, il se réfugia dans Thèbes, et non au même lieu que les Perses. La multitude des autres alliés de Xerxès, sans avoir combattu, sans avoir rien fait, s'enfuit confusément.

Il est évident pour moi que tout le succès des barbares reposait sur les Perses, puisque, sans en venir aux mains avec leurs ennemis, ils se mirent en déroute en voyant les Perses vaincus. Ainsi tous s'enfuirent, hormis la cavalerie; celle des Béotiens surtout rendit de grands services; elle se jeta entre ses amis qui fuyaient et les Grecs qui les serraient de près. Les vainqueurs toutefois ne ralentirent point leur poursuite et tuèrent un grand nombre de vaincus.

Pendant cette déroute, on annonça aux autres Grecs qui s'étaient rangés autour du temple de Junon et s'étaient éloignés du champ de bataille, que le combat avait été livré et que la victoire s'était déclarée pour Pausanias et les siens. A cette nouvelle, ils rompent les rangs; les Corinthiens se lancent droit par la route supérieure au temple de Cérès, à travers les collines et les ressauts du Cithéron; les Mégariens, les Phliasiens, prennent dans la plaine le chemin le plus facile; mais quand ceux-ci approchent des combattants, la cavalerie des Thébains les aperçoit courant sans ordre; elle pousse sur eux ses chevaux que commande Asopodore, fils de Timandre; elle les charge et en couche à terre six cents; enfin elle poursuit le reste et le disperse dans le Cithéron. Ils périrent ainsi d'une mort peu glorieuse.

Les Perses et la foule confuse des barbares se réfugièrent dans l'enceinte de bois et, devançant les Lacédémoniens, ils montèrent sur les remparts, tout en se fortifiant de leur mieux. Quand les Lacédémoniens survinrent, ils ne purent surmonter la résistance qu'on

leur opposa du haut des murailles. Tant que les Athéniens furent éloignés, les ennemis se défendirent avec succès contre des assaillants peu accoutumés à combattre une troupe retranchée. Mais dès que les Athéniens eurent rejoint, l'engagement devint plus sérieux; il dura longtemps; enfin les Athéniens, à force de valeur et de constance, montèrent sur le rempart et le jetèrent bas; les Grecs se ruèrent par la brèche; les Tégéates les premiers pénétrèrent dans l'enceinte et pillèrent la tente de Mardonius. Tout ce qu'elle renfermait, et notamment la crèche des chevaux, toute d'airain, était digne d'admiration. Les Tégéates ont consacré cette crèche dans le temple de Minerve-Achéenne; ils portèrent immédiatement le surplus au lieu où les autres Grecs déposaient le butin. Le rempart une fois forcé, les barbares ne se réunirent plus en troupe; nul ne se souvint de sa valeur; ils tombèrent en une consternation profonde, comme il arrive à tant de myriades d'hommes enfermés dans un étroit espace. Les Grecs n'eurent qu'à tuer, au point que d'une armée de trois cent mille combattants, moins les quarante mille qui échappaient avec Artabaze, il ne resta pas plus de trois mille hommes vivants. Il périt dans la bataille quatre-vingt-onze Lacédémoniens de Sparte, seize Tégéates, et cinquante-deux Athéniens.

L'infanterie des Perses se signala parmi les barbares, ainsi que la cavalerie des Saces; Mardonius mérita que l'on dît de lui : « C'est un homme. » Chez les Grecs, les Tégéates et les Athéniens se comportèrent bravement, mais les Lacédémoniens les surpassèrent en vaillance. Je ne puis toutefois le démontrer autrement (puisque chacun fut victorieux de son côté) qu'en rappelant qu'ils ont été aux prises avec

l'élite de l'armée ennemie et qu'ils l'ont vaincue. Dans mon opinion, Aristodème, le seul des trois cents qui eût survécu aux Thermopyles, et, à cause de cela, déshonoré et outragé, se montra de beaucoup le plus brave; après lui viennent Posidonie, Philocyon et le Spartiate Amompharète. Néanmoins, lorsque l'entretien roula sur celui qui méritait le premier rang, les Spartiates présents tombèrent d'accord sur ce point : « Aristodème, dirent-ils, a visiblement voulu mourir à cause de son ancienne faute; c'est pour cela que, quittant son poste et s'élançant plein de rage, il a accompli de grandes choses; mais Posidonie, sans chercher la mort, s'est conduit valeureusement, et la préférence lui est due. » Peut-être était-ce par envie que l'on tenait ce langage; tous ceux que je viens de nommer, hormis Aristodème, furent honorés pour être morts sur le champ de bataille; Aristodème ne fut pas honoré, parce qu'il avait voulu mourir à cause d'une faute précédente.

Tels furent à Platée les plus dignes de renom. Car Callicrate ne mourut pas sur le champ de bataille; c'était dans l'armée l'homme le plus beau, non seulement des Lacédémoniens, mais de tous les Grecs. Or, pendant que Pausanias égorgeait les victimes, assis à son rang, il reçut une flèche au flanc, et, quand on en vint aux mains, il se sentit mourir à regret, au lieu où on l'avait transporté : « Je ne regrette point, dit-il au Platéen Arimneste, de donner ma vie pour la Grèce, j'aurais voulu seulement la servir de mon bras et accomplir au gré de mes désirs quelque action digne de mon courage. »

Parmi les Athéniens, on dit que Sophane, fils d'Eutychide, du bourg de Décélé, s'illustra. Selon les uns, il portait, attachée par une chaîne d'airain à la cein-

ture de sa cuirasse, une ancre de fer qu'il jetait, quand il s'était rapproché des ennemis, de telle sorte que, sortant de leurs rangs, ils ne pussent l'ébranler. Si ses adversaires venaient à fuir, il levait l'ancre, la raccrochait et s'élançait à leur poursuite. Tel est le premier récit; le second en diffère, et voici comment : Cette ancre de fer n'aurait point été enchaînée à sa ceinture; elle aurait été fixée en guise d'emblème à son bouclier, qu'il tournait dans tous les sens et qu'il ne laissait jamais reposer.

Les Mantinéens survinrent quand tout était fini; ils virent qu'ils arrivaient après la bataille, s'en affligèrent vivement et s'écrièrent qu'ils méritaient d'être punis; mais on vint à parler de la retraite des Mèdes du corps d'Artabaze : alors ils les poursuivirent jusqu'en Thessalie, quoique les Lacédémoniens défendissent de s'occuper des fuyards. A leur retour en leur contrée, ils condamnèrent au bannissement leurs généraux. Après les Mantinéens arrivèrent les Éléens, qui s'éloignèrent dans les mêmes dispositions qu'eux, tenant aussi leur retard à malheur. Ils bannirent pareillement leurs généraux, aussitôt rentrés chez eux.

Dans le contingent des Éginètes à Platée se trouvait Lampon, fils de Pythéas, l'un des premiers de ce peuple. Or, ayant conçu une pensée très inique, il désira s'entretenir avec Pausanias, il l'alla donc trouver et il lui dit avec vivacité : « O fils de Cléombrote, tu as accompli une œuvre que sa grandeur et sa beauté font paraître surnaturelle; un dieu sans doute a voulu qu'en sauvant la Grèce, tu acquisses parmi les Grecs la plus brillante renommée que nous ayons jamais connue. Mais à ce qui est fait ajoute ce qui reste à faire, afin que ta gloire soit plus éclatante encore et qu'à l'avenir nul des barbares ne se hasarde à com-

mettre contre des Grecs des actions criminelles. Car Mardonius et Xerxès, après avoir tranché la tête de Léonidas, l'ont plantée sur un poteau. Rends à Mardonius outrage pour outrage, et tu seras comblé de louanges, d'abord de la part des Spartiates, en second lieu de la part de tous les confédérés; empale-le et tu auras vengé ton oncle Léonidas. » Il tint ce langage, croyant être agréable à Pausanias.

Mais celui-ci lui répondit en ces termes : « O mon hôte éginète, je te sais gré de ta prévoyance et de ta bonne intention toutefois ; tu es loin de me donner un conseil que je puisse utiliser. En effet, après avoir grandement exalté mes actions, ma patrie et moi-même, tu me rabaisses jusqu'à terre en m'exhortant à insulter un mort. Tu prétends que, par cette conduite, je rendrais mon renom meilleur; mais un tel acte convient mieux aux barbares qu'aux Grecs, et même, fait par eux, il attire notre blâme. Pour moi, je ne souhaite point de plaire à ce prix aux Éginètes ni à ceux qui aiment les violences; il me suffit d'avoir l'approbation des Spartiates en pratiquant la vertu et en parlant selon la vertu. Tu m'ordonnes de venger Léonidas, je le crois amplement vengé; sa mort et celle de ses compagnons aux Thermopyles sont expiées par la mort d'une innombrable multitude de barbares. Ne reviens plus en ma présence pour m'apporter de tels conseils, et félicite-toi de n'en être point puni. »

L'Éginète à ces mots s'éloigna; cependant Pausanias fit une proclamation pour défendre de toucher au butin, et prescrivit aux Hilotes de rassembler toutes les choses précieuses. Les Hilotes se dispersèrent donc dans le camp, où ils trouvèrent des tentes ornées de quantité d'argent et d'or, des lits dorés et argentés,

des cratères d'or, des coupes et d'autres vases à boire. Ils trouvèrent, sur les chars, des sacs contenant des bassins d'argent et d'or, et, aux hommes tués, ils enlevèrent des bracelets, des colliers, des cimeterres d'or; on ne s'occupa même pas des vêtements brodés. Alors les Hilotes pillèrent beaucoup d'objets et les vendirent aux Éginètes; ils en déclarèrent un grand nombre, ceux qu'ils ne pouvaient celer. Telle fut la source de la fortune des Éginètes, qui devinrent très riches, parce qu'ils achetèrent aux Hilotes de l'or comme si c'eût été de l'airain.

Lorsqu'ils eurent réuni les choses précieuses, ils en prélevèrent d'abord la dîme, dont on fit, pour le dieu de Delphes, le trépied d'or placé près de l'autel, au-dessus du serpent d'airain à trois têtes; pour le dieu d'Olympie, le Jupiter d'airain de dix coudées; pour le dieu de l'isthme, le Neptune d'airain de sept coudées; puis ils distribuèrent le reste, savoir, l'or, l'argent, les autres trésors et les bêtes de somme. Nul ne fait mention d'objets choisis qui auraient été donnés à ceux qui venaient de se signaler en cette bataille: je présume toutefois qu'on leur donna des récompenses particulières. Pausanias eut la dîme de toutes choses; on mit à part pour lui des chevaux, des chameaux, des talents, bref de tout ce que l'on se partageait.

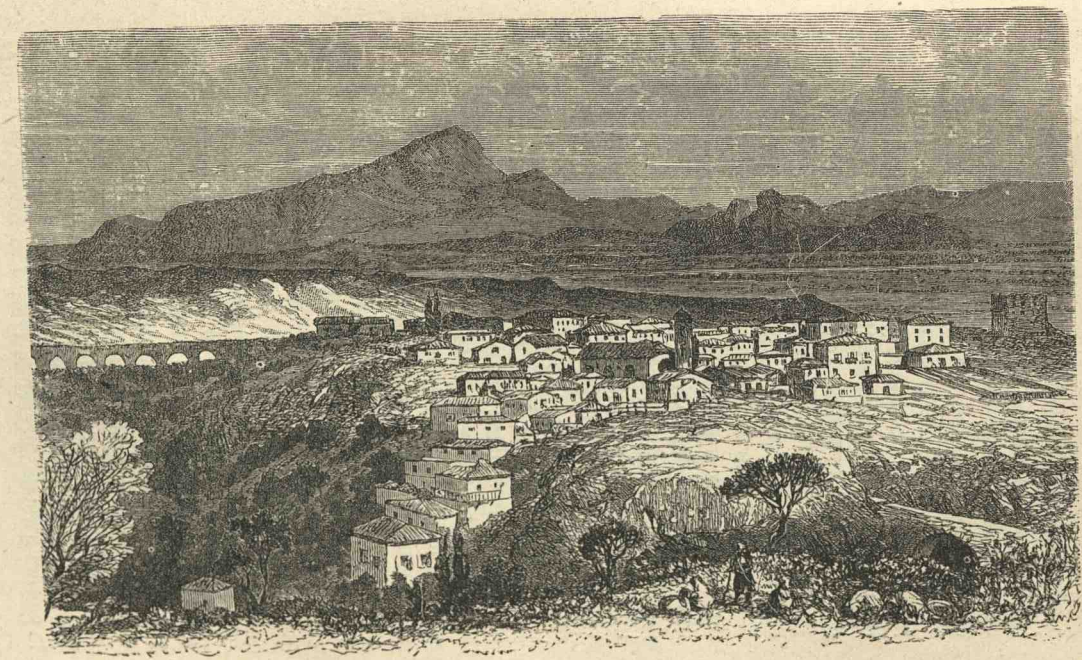
On raconte encore ce qui suit : Xerxès, en quittant la Grèce, fit présent à Mardonius de tout son ameublement, composé d'or, d'argent et de tentures de diverses couleurs. Pausanias, à l'aspect de tant de richesses, ordonna aux panetiers et aux cuisiniers perses de lui apprêter à souper, comme ils le faisaient pour leur maître. Ils obéirent, et d'abord Pausanias les vit placer des lits d'or et d'argent splendidement garnis,

des tables d'or et d'argent, puis le magnifique appareil du festin. Frappé de tout ce que l'on déployait devant lui, il se prit à rire et prescrivit à ses propres serviteurs de lui faire un souper à la laconienne. Grande fut la différence entre les deux sortes de mets, et Pausanias, riant toujours, convoqua les généraux des Grecs; ils vinrent, et leur montrant les deux soupers qu'on avait préparés : « O mes alliés, dit-il, voici pourquoi je vous ai réunis; j'ai voulu vous faire voir la folie du Mède qui, habitué à un tel régime, est venu pour nous conquérir, nous qui vivons d'une manière à ses yeux si lamentable. »

Longtemps après, beaucoup de Platéens trouvèrent des coffres remplis d'or, d'argent et d'autres objets précieux; plus tard encore, en rassemblant en un même lieu les ossements des morts, quand les chairs furent consumées, on découvrit une tête sans aucune suture, le crâne fait d'un seul os; on découvrit deux mâchoires, l'une inférieure, l'autre supérieure, où les dents étaient tout d'une pièce; dents et mâchoires ne formaient qu'un os. Enfin on déterra les ossements d'un homme de cinq coudées.

Le second jour, le corps de Mardonius disparut. Par quels mortels fut-il enlevé ? je ne puis le dire avec certitude. J'ai ouï dire de beaucoup d'hommes de toutes nations qu'ils avaient enseveli Mardonius, et je sais que pour cette œuvre ceux qui l'ont accomplie ont reçu de nombreux présents de son fils. Mais je n'ai pu être exactement informé de celui d'entre eux qui a réellement dérobé et inhumé le corps du général des Perses. Le bruit court toutefois que c'est un Éphésien, nommé Dionysophane.

Les Grecs, après avoir partagé le butin fait à Platée inhumèrent, chacun de son côté, leurs morts; puis,



THÈBES. — ÉTAT ACTUEL.

après en avoir délibéré, ils résolurent de marcher sur les Thébains, de réclamer d'eux les partisans du Mède, notamment Timagénide et Attagine, les principaux chefs du parti, et, si on les leur refusait, de ne point s'éloigner de la ville avant de l'avoir prise. Cette résolution arrêtée, le onzième jour qui suivit la bataille, ils partirent et assiégèrent Thèbes, exigeant qu'on leur remît ces hommes. Les Thébains ne consentirent pas à les leur livrer; ils ravagèrent donc tout le territoire et montèrent à l'assaut des remparts.

Comme ils ne cessaient pas de causer de grands dommages aux assiégés, le vingtième jour, Timagénide parla aux Thébains en ces termes : « Hommes de Thèbes, puisque les Grecs ont résolu de ne point lever le siège avant qu'ils aient pris la ville ou que vous nous ayez remis entre leurs mains, il ne faut pas qu'à cause de nous la terre béotienne soit plus longtemps dévastée. Si nous ne sommes qu'un prétexte, si au fond ils veulent des richesses, donnons-leur des richesses fournies par la communauté; car c'est la communauté qui a pris parti pour le Mède, et non nous seuls. Est-ce véritablement nous qu'ils exigent ? nous nous présenterons nous-mêmes devant eux et nous nous expliquerons. » Les Thébains trouvèrent qu'il parlait à propos, et incontinent ils firent connaître à Pausanias, par un héraut, qu'ils étaient prêts à lui livrer ces hommes.

Ils capitulèrent à cette condition; cependant Attagine s'évada, et Pausanias fit grâce à son fils qu'on lui mena, disant que des enfants n'étaient pas coupables de complot en faveur du Mède. Quant aux autres hommes remis par les Thébains, comme ils se proposaient de défendre leur cause et qu'ils comptaient la gagner avec des présents, il en eût soupçon et, dès

qu'il les tint, il congédia l'armée des alliés, emmena les captifs à Corinthe et les mit à mort.

Artabaze, fils de Pharnace, ayant fui du champ de bataille, avait déjà fait beaucoup de chemin. Les Thessaliens lui firent fête à son arrivée, l'invitèrent à des festins et le questionnèrent sur le reste de l'armée, ignorant ce qui était arrivé à Platée. Artabaze comprit que, s'il leur disait toute la vérité sur le combat, sa troupe serait en péril ainsi que sa personne, car il n'y avait pas à douter que chacun ne s'empressât de l'assaillir, et déjà, dans cette prévision, il n'avait soufflé mot chez les Phocéens. Il tint donc ce langage aux Thessaliens : « Pour moi, hommes de la Thessalie, comme vous voyez, je me rends au plus vite en Thrace et je fais diligence, parce que j'ai été détaché pour une affaire importante, avec cette partie de l'armée. Mardonius lui-même et ses troupes marchent sur mes pas; vous les recevrez au premier jour. Festoyez-le pareillement et montrez-vous empressés pour lui; car vous n'aurez jamais à vous repentir d'avoir tenu cette conduite. » Il dit et il entraîna rapidement les siens par la Thessalie et la Macédoine, puis enfin par la Thrace; dans sa précipitation, il quittait les routes et passait à travers champs. Il atteignit ainsi Byzance, affaibli par de grandes pertes; car nombre d'hommes avaient été tués par les Thraces ou étaient morts de fatigue et de faim. De Byzance, il fit le trajet en barques. C'est ainsi qu'il retourna en Asie.

Le jour même de la bataille de Platée, fut livrée celle de Mycale en Ionie. Pendant que les Grecs étaient au mouillage de Délos, avec la flotte que commandait Léotychide, roi de Sparte, des députés vinrent de Samos : c'étaient Lampon, fils de Thrasyclès, Athénagore, fils d'Archestratide, et Hégésistrate, fils

d'Aristagore. Les Samiens les avaient dépêchés à l'insu des Perses et de Théomestor, fils d'Androdamas, que les Perses avaient institué tyran de Samos. Ils se présentèrent aux généraux; Hégésistrate, prenant la parole, leur déclara, en s'appuyant de motifs longs et divers, qu'à les voir seulement, les Ioniens se soulèveraient contre la Perse et que les barbares ne résisteraient pas; que d'ailleurs, s'ils tenaient bon, les Grecs n'auraient jamais saisi pareille proie. Au nom des dieux qu'ils adoraient en commun, il les conjura de délivrer de la servitude les hommes de race hellénique et de repousser les barbares. Il affirma que rien n'était plus facile, que les vaisseaux ennemis naviguaient mal et que les équipages ne valaient pas les leurs. « Si, dit-il enfin, vous soupçonnez quelque ruse, nous sommes prêts à rester sur vos navires comme otages. »

L'hôte samien étant très diffus dans ses instances, Léotychide, soit qu'il eût le désir d'entendre un présage, soit que quelque divinité l'inspirât, lui fit cette question : « O mon hôte samien, quel est ton nom? — Hégésistrate (*guide d'une armée*), » répondit-il. Sur quoi le Spartiate, coupant court, de peur qu'il ne voulût ajouter quelques paroles, reprit : « Hégésistrate ! j'accepte le présage, ô mon hôte samien. Cependant, avant de mettre à la voile, fais en sorte, toi et ceux-ci qui t'accompagnent, d'engager votre foi, et de nous donner la certitude que les Samiens seront pour nous des alliés pleins de zèle. »

L'œuvre suivit immédiatement la parole; car les Samiens donnèrent tout de suite des gages, prêtèrent serment et convinrent d'une alliance avec les Grecs. Ce traité conclu, ils reprirent le large, mais Léotychide retint Hégésistrate pour naviguer avec

lui, trouvant son nom de bon augure. Les Grecs restèrent en repos ce jour-là; le lendemain, ils consultèrent les victimes, qui furent favorables.

Les généraux grecs conduisirent alors la flotte de Délos à Samos; lorsqu'ils furent près de Calames, lieu du territoire des Samiens, ils jetèrent l'ancre vers le temple de Junon bâti sur cette côte, et firent les préparatifs d'un combat naval. Les Perses, à la nouvelle de leur approche, gagnèrent le continent avec tous les vaisseaux, moins ceux des Phéniciens, à qui ils permirent de retourner chez eux. Ils ne se croyaient pas à égales forces, et ils mirent à la voile pour gagner la côte d'Asie et se placer sous la protection de l'armée de terre qui occupait Mycale; c'était un détachement de la grande armée que, par ordre de Xerxès, on avait laissé dans cette position, et qui gardait l'Ionie. Il montait à soixante mille hommes, commandés par Tigrane, qui l'emportait sur les Perses par sa grande taille et sa beauté. Les généraux de la flotte s'étaient déterminés à faire retraite, à s'appuyer sur cette armée, à tirer les vaisseaux sur le rivage et à les entourer d'une clôture, abri pour les bâtiments, refuge pour eux-mêmes.

Ces desseins arrêtés, ils prirent le large, passant en vue du temple des Vénérables (*Cérès et Proserpine*), sur la côte de Mycale; ils parvinrent ainsi à l'embouchure du Gison et du Scolopéis, où il y a un temple de Cérès-Éleusienne, que bâtit Philiste, fils de Pasiclès, l'un des compagnons de Nélée, fils de Codrus, quand il alla fonder Milet. C'est là qu'ils tirèrent les vaisseaux sur le rivage et qu'ils les entourèrent d'un mur de pierres et de bois, faisant pour cet effet des abatis d'arbres fruitiers; devant le mur ils plantèrent des palissades; enfin, ils se préparèrent

à soutenir un siège et à profiter d'une victoire; car ils avaient prévu les deux éventualités, et ils firent en conséquence leurs apprêts.

Les Grecs, quand ils apprirent que les barbares s'étaient retirés sur le continent, s'affligèrent de ce qu'ils leur étaient échappés, et ils hésitèrent sur le parti à prendre : s'en retourneraient-ils? navigueraient-ils jusqu'à l'Hellespont? Telles furent les questions qu'ils agitèrent, et, après les avoir rejetées l'une et l'autre, ils résolurent de pousser droit au continent. Ils avaient appareillé comme pour un combat naval ; rien ne manquait ni à leurs agrès ni aux équipages; ils tournèrent donc le cap vers Mycale. Lorsqu'ils furent auprès du camp ennemi, personne ne sortit à leur rencontre et ils virent les vaisseaux à sec, défendus par un rempart, protégés par une nombreuse infanterie qui couvrait la plage, rangée en bataille. Léotychide d'abord, avec son navire, s'en approcha le plus qu'il put, et, par la voix d'un héraut, il fit aux Ioniens cette proclamation : « Hommes de l'Ionie, vous qui êtes à portée de m'entendre, soyez attentifs à mes paroles, car les Perses ne comprendront rien de ce que je vais vous prescrire. Quand nous allons en venir aux mains, il faut avant tout que chacun se souvienne de la liberté de tous et qu'il pense ensuite au mot d'ordre : Hébé. Que celui qui ne m'entend pas sache ces choses de celui à qui mes paroles arrivent. » En cette circonstance, Léotychide eut la même intention que Thémistocle devant Artémisium. En effet, il devait ou gagner les Ioniens par ces mots, incompréhensibles pour le barbare, ou les rendre suspects aux barbares, quand on leur aurait rapporté ce qu'il avait dit.

Après que Léotychide eut ainsi discouru, les Grecs

poussèrent leurs vaisseaux jusqu'à la côte et débarquèrent; ensuite ils se mirent aussi en bataille. Quand les Perses les virent se préparer pour le combat après avoir harangué les Ioniens, d'une part, soupçonnant les Samiens de favoriser les Grecs, ils les désarmèrent. D'autre part, ils ordonnèrent aux Milésiens de garder les sentiers qui aboutissent aux montagnes de Mycale, sous prétexte qu'ils connaissaient parfaitement les localités. Ils prirent ces mesures afin de les éloigner du champ de bataille; après s'être mis en garde contre ceux des Ioniens qu'ils croyaient capables, s'ils en voyaient la possibilité, de faire quelque nouvelle entreprise, les Perses disposèrent leurs boucliers d'osier de telle sorte qu'ils leur servissent de rempart.

Lorsque les Grecs eurent achevé leurs dispositions, ils marchèrent aux barbares; comme ils s'avançaient, une rumeur vola de rang en rang, et, aux yeux de toute l'armée, un caducée de héraut apparut étendu sur le rivage; selon cette rumeur, qui survenait inopinément, les Grecs, combattant en Béotie les forces de Mardonius, avaient été victorieux. Il est évident, et les preuves abondent, qu'en cet incident il y eut quelque chose de divin, puisque la nouvelle d'un désastre essuyé par les Perses à Platée parvint le même jour à Mycale, où ils allaient en essuyer un nouveau, comme pour augmenter de beaucoup la confiance de l'armée grecque et lui donner un surcroît d'ardeur à braver le péril.

Les Athéniens et les bataillons rangés auprès d'eux, la moitié de l'armée, s'avançaient le long de la plage sur un sol uni; les Lacédémoniens et ceux qu'on avait placés à leur suite côtoyaient un ravin et des montagnes. Comme ces derniers faisaient un détour, ils

marchaient encore que l'autre aile déjà était engagée. Tant que les boucliers des Perses furent debout, ceux-ci se défendirent et n'eurent aucun désavantage marqué; mais les Athéniens et leurs compagnons s'exhortèrent mutuellement pour que l'œuvre leur appartînt et non aux Lacédémoniens; ils y mirent un élan nouveau et le combat changea de face. Ils renversent les boucliers et tombent à rangs serrés sur les Perses; l'ennemi soutient longtemps le choc, enfin il est rompu et cherche un refuge dans le camp retranché. Les Athéniens, les Corinthiens, les Sicyoniens, les Trézéniens (c'étaient ceux qu'on avait rangés auprès d'eux), s'attachent aux pas des fuyards, attaquent la muraille et la forcent. Alors les barbares n'eurent plus recours à la valeur, ils ne songèrent qu'à s'échapper; les Perses seuls, quoique restés en petit nombre, ne cessèrent point de combattre; deux de leurs généraux s'enfuirent et survécurent, les deux autres périrent.

Les Perses résistaient encore quand les Lacédémoniens arrivèrent avec leur suite et concoururent au reste de l'action. Beaucoup de Grecs succombèrent en cette journée, notamment tous les Sicyoniens et leur général Périlas. Ceux des Samiens qui faisaient partie de l'armée médique et qu'on avait désarmés, virent dès le début de quel côté tournait la victoire, et spontanément ils s'efforcèrent, autant qu'ils le purent, d'être utiles à l'armée grecque; aussitôt qu'ils eurent donné l'exemple, les autres Ioniens les suivirent; ils se révoltèrent donc et assaillirent les barbares.

Les généraux perses avaient prescrit aux Milésiens de garder les défilés, en vue de leur propre salut, afin que, s'il advenait ce qui en effet advint, ils eussent des guides et pussent trouver asile dans les montagnes de

Mycale. Ils leur avaient confié ce poste, autant dans ce but, que pour prévenir quelque entreprise de leur part, s'ils restaient au camp. Les Milésiens firent le contraire de ce qu'on leur avait ordonné : ils conduisirent les vaincus par des chemins qui les ramenaient auprès des vainqueurs, et finalement ils se montrèrent leurs plus cruels ennemis en les massacrant. Ainsi, pour la seconde fois, l'Ionie se souleva contre les Perses.

En cette bataille, les Athéniens se signalèrent parmi les Grecs, et, après les Athéniens, les Corinthiens, les Trézéniens, les Sicyoniens s'illustrèrent.

Lorsque les Grecs eurent tué le plus grand nombre des barbares, les uns pendant le combat, les autres dans leur fuite, ils brûlèrent les navires et le rempart, après que préalablement ils eurent amoncelé le butin sur la plage ; quand ils eurent embarqué les trésors qu'ils avaient trouvés, brûlé la flotte et le camp ennemis, ils reprirent le large. De retour à Samos, ils délibérèrent sur la révolte des Ioniens et agitèrent s'il n'était pas urgent de les établir en quelque lieu de la Grèce où eux-mêmes étaient les maîtres, et d'abandonner l'Ionie aux barbares. Car il leur parut impossible de veiller toujours sur eux et de les sauvegarder, conditions sans lesquelles on ne pouvait nourrir l'espoir que les Ioniens s'affranchissent facilement du joug du roi de Perse. En conséquence, les chefs péloponésiens pensèrent qu'il fallait expulser des ports marchands les Grecs du parti mède, et donner leurs territoires aux Ioniens. Mais les Athéniens nièrent qu'il y eût nécessité de les transplanter et que les Péloponésiens fussent en droit de s'occuper de leurs propres colons. Après cette objection les Péloponésiens n'insistèrent pas. Ainsi les Samiens,

ceux de Chios, les Lesbiens et les autres insulaires qui se trouvaient au camp des Grecs, firent avec eux un traité d'alliance, s'engageant sur leur foi et se liant par serment à demeurer chez eux, à ne point émigrer. Ces conventions arrêtées, la flotte partit pour détruire les ponts que l'on croyait encore intacts; elle poussa donc jusqu'à l'Hellespont.

Le petit nombre de barbares qui s'étaient enfuis sur les montagnes de Mycale, où ils furent renfermés, finirent par arriver à Sardes. Comme ils s'y rendaient, Masiste, fils de Darius, qui avait été témoin du désastre de l'armée, s'en prit à Artaynte, général de la flotte, et l'accabla d'injures : « Il faut, s'écria-t-il, que tu sois plus lâche qu'une femme, pour avoir commandé de la sorte, et tu es digne des traitements les plus rigoureux pour avoir porté un coup si funeste à la maison du roi. » S'entendre appeler plus lâche qu'une femme est chez les Perses la plus sanglante injure. Artaynte en fut terriblement courroucé et il tira son cimeterre contre Masiste, dans le dessein de le tuer. L'Halicarnassien Xénagore, fils de Praxile, placé derrière lui et pénétrant sa pensée, le prit par le milieu du corps, le souleva et le jeta à terre; en même temps les gardes de Masiste se placèrent devant lui. Par cette action, Xénagore s'acquit les bonnes grâces de Masiste et celles de Xerxès; comme récompense, il eut le gouvernement de toute la Cilicie que lui donna le roi. Pendant le reste du voyage, il n'advint rien de plus et ils entrèrent à Sardes, où demeurait le roi depuis son retour après la bataille navale qu'il avait perdue et qui l'avait décidé à se retirer d'Athènes.

Les Grecs, partis de Mycale pour l'Hellespont, furent surpris par une tempête et relâchèrent à Lec-

tos ; de là ils gagnèrent Abydos, où ils ne trouvèrent plus les ponts qu'ils croyaient détruire et qui les avaient attirés dans ces parages. Alors Léotychide et les Péloponésiens résolurent de retourner en Grèce ; Xanthippe et les Athéniens, de faire une tentative contre la Chersonèse. Les premiers mirent donc à la voile ; les autres passèrent d'Abydos à la Chersonèse et assiégèrent Sestos.

En cette ville de Sestos, la plus forte de cette contrée, étaient accourus de tous les alentours, dès qu'ils avaient appris l'approche des Grecs, une multitude d'hommes de guerre : notamment, le Perse Œobaze était venu de la ville de Cardia, où il avait transporté le matériel des ponts ; la garnison de la place était composée d'Éoliens, auxquels se mêlaient des Perses et beaucoup d'autres alliés.

Toute cette province obéissait au gouverneur perse Artaycte, homme cruel et impie. Cet homme alors fut assiégé par les Athéniens, sans s'y être préparé, sans même s'être attendu à leur arrivée ; ils tombèrent en effet sur lui presque à l'improviste.

L'automne survint avant la fin du siège ; les Athéniens, s'affligeant de leur longue absence et ne pouvant prendre la place, demandèrent aux généraux de les reconduire en leurs demeures ; ceux-ci refusèrent de partir avant d'avoir réduit Sestos ou d'être rappelés par le peuple d'Athènes. Alors l'armée se résigna.

Cependant les assiégés étaient réduits aux dernières extrémités de la souffrance, au point qu'ils faisaient bouillir les sangles de leurs lits et s'en nourrissaient. Quand ils eurent épuisé ce dernier approvisionnement, ils profitèrent de la nuit pour s'enfuir. Les Perses, Artaycte, Œobaze, se glissèrent au pied du rempart, sur le point le plus dégarni d ennemis.

Dès que le jour parut, les Chersonésiens, du haut des murs, annoncèrent aux Athéniens ce qui venait de se passer et ouvrirent les portes. Le plus grand nombre des assiégeants se mit à la poursuite des fugitifs ; les autres prirent possession de la ville.

Les Thraces-Apsinthiens, ayant pris Œobaze qui s'était réfugié chez eux, le sacrifièrent au dieu indigène Plistore, selon leurs rites ; ils tuèrent autrement les hommes de sa suite. Artaycte et les siens, les derniers à fuir, furent atteints un peu au delà d'Ægos-Potamos ; ils se défendirent longtemps : les uns périrent, les autres furent faits prisonniers. Les Grecs les amenèrent enchaînés à Sestos, et parmi eux Artaycte lui-même et son fils. On les conduisit sur le promontoire où Xerxès avait attaché les ponts, d'autres disent sur la colline qui domine la ville de Madyte ; on le cloua sur un ais et on le suspendit ; son fils fut lapidé sous ses yeux.

Cela fait, les Athéniens reprirent la mer et retournèrent en Grèce, emmenant avec les autres richesses le matériel des ponts, pour le consacrer en divers temples ; et cette année il ne se passa rien de plus.

VERIFICAT
2017

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI
VERIFICAT 1987

Imprimeries réunies, A.

VERIFICAT